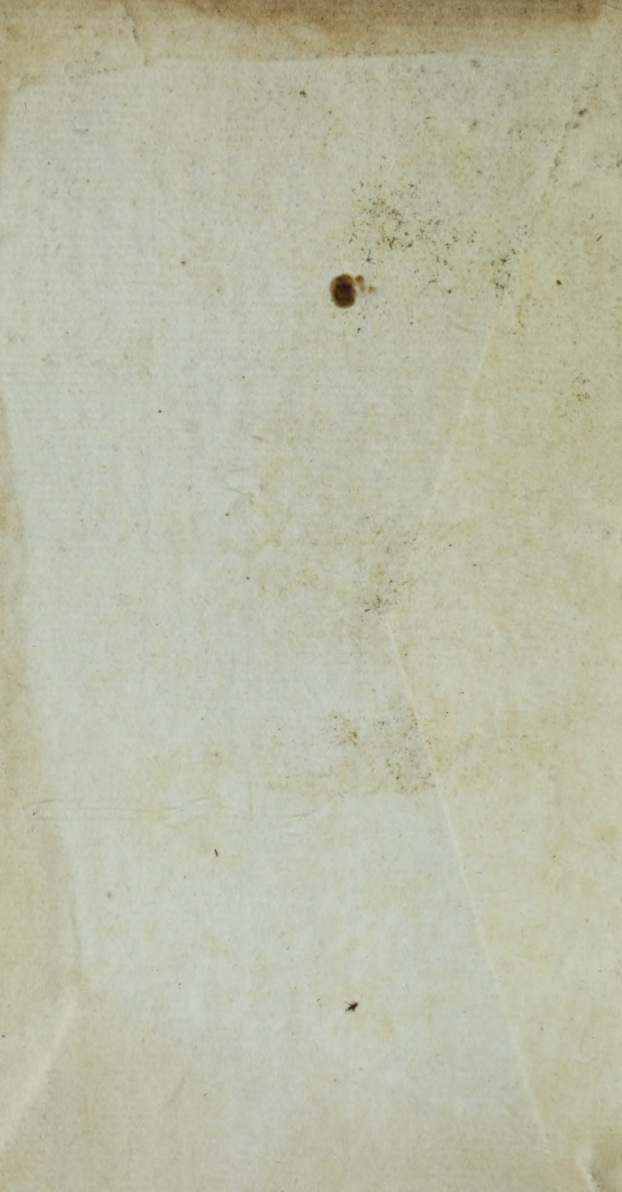
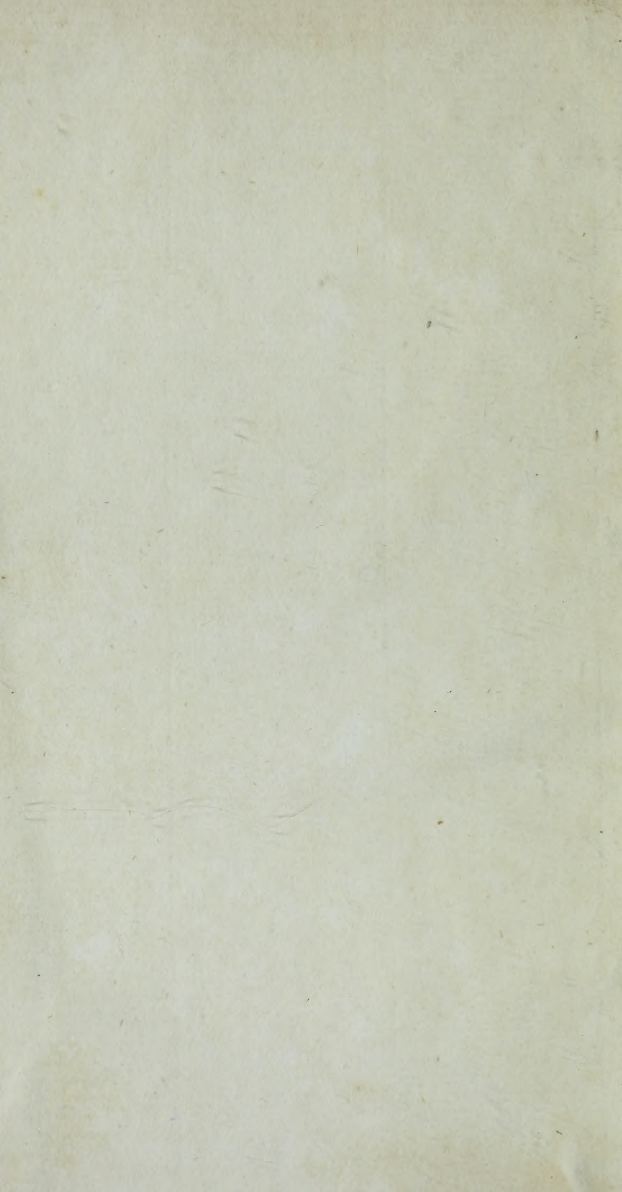








COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

COLLECTION

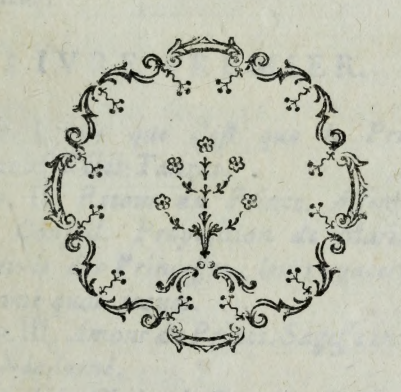
COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME PREMIER.



LONDRES.

M. DCC. LXXII.



TABLE

De ce qui est contenu dans le second Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATREME.

Fin de la Table du ſecond Volume.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

LE titre ſeul de cette Collection doit en aſſurer le ſuccès. Le Public accoutumé, depuis quarante années, à recevoir avec empreſſement tout ce qui ſort de la plume agréable & légere de M. de Crébillon le Fils, applaudira certainement au Recueil que je donne de tous les Ouvrages de cet ingénieux Auteur. Il n'en eſt point, il s'en faut bien, des écrits de M. de Crébillon, comme de ceux de la plupart de ces Romanciers inſipides, qui abuſant de la plus étrange maniere, des talens très-médiocres qu'ils ſe ſont perſuadés avoir reçus de la nature, accablent quelques Lecteurs crédules des fruits faſtidieux de leur froide imagination. Les riantes allégories de M. de

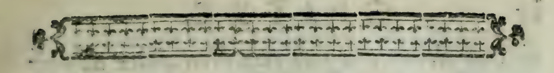
Crébillon n'ont rien de commun avec cette ſoule de Romans éphémeres qu'on lit avec ennui, par déſœuvrement, & qu'on ſe hâte d'oublier auſſi-tôt qu'on les a parcourus : il a peint les mœurs de ſon ſiecle, les vices, les défauts, juſques aux ridicules, ſi difficiles à ſaiſir, de ſes contemporains ; & le tems, qui voit changer les mœurs, reſpecta toujours les ouvrages dans leſquels l'ancienne maxime de penſer & d'agir, eſt fidellement exprimée. Un autre motif qui, je penſe, me donne auſſi des droits à l'approbation publique, m'a déterminé à raſſembler tous les Ouvrages de cet élégant Ecrivain ; c'eſt de procurer, à un prix très-médiocre, les mêmes productions qui, ſéparément achetées, deviennent d'un prix exhorbitant. Ces Œuvres qui formoient environ vingt-ſix volumes, je les ai renfermées en ſept, & il n'y a guere aucun de ces ouvrages qui, ſéparés, ne ſe vende preſ-

qu'autant que coûtera cette Collection entiere. C'est donc un très-grand avantage, à tous égards, que je crois pouvoir me flatter d'avoir rendu au public; & je suis étonné que quelqu'autre avant moi n'ait point fait la même entreprise.





LES ÉGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MÉMOIRES DE MONSIEUR DE MEILCOUR.



A MONSIEUR DE CRÉBILLON, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MONSIEUR,

JE devrois attendre ſans doute, pour vous rendre un hommage public, que je puſſe vous offrir un Ouvrage plus digne de vous, mais je me flatte que vous voudrez bien, dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zele. Attaché à vous par les liens les plus étroits du ſang, nous ſommes, ſi je l'oſe dire, plus unis encore par l'amitié la plus ſincere & la plus tendre. Eh! pourquoi ne le dirois-je pas? Les peres ne veulent-ils donc que du reſpect? Leur donne-t-il même tout ce qu'on leur doit? &

ne leur devroit-il pas être bien doux de voir la reconnoiſſance augmenter & affermir, dans le cœur de leurs enfans, ce ſentiment d'amour que la Nature y a déja gravé? Pour moi, qui me ſuis toujours vu l'unique objet de votre tendreſſe & de vos inquiétudes; vous, mon ami, mon conſolateur, mon appui, je ne crains point que vous voyiez rien qui puiſſe bleſſer le reſpect que j'ai pour vous, dans les titres que je vous donne & que vous avez ſi juſtement acquis. Ce ſeroit même mériter que vous ne les euſſiez pas pris avec moi, que de vous en priver. Et ſi jamais le Puplic honore mes foibles talens d'un peu d'eſtime; ſi la poſtérité, en parlant de vous, peut ſe ſouvenir que j'ai exiſté, je ne devrai cette gloire qu'au ſoin généreux que vous avez pris de me former, & au deſir que j'ai toujours eu que vous puſſiez un jour m'avouer ſans regret.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & fils,

CREBILLON.



PRÉFACE.

LES Préfaces, pour la plus grande partie, ne ſemblent faites que pour en impoſer au Lecteur. Je mépriſe trop cet uſage pour le ſuivre. L'unique deſſein que j'aie dans celle-ci, eſt d'annoncer le but de ces Mémoires, ſoit qu'on doive les regarder comme un Ouvrage purement d'imagination, ou que les aventures qu'ils contiennent, ſoient réelles.

L'homme qui écrit ne peut avoir que deux objets, l'utile & l'amuſant. Peu d'Auteurs ſont parvenus à les réunir. Celui qui inſtruit, ou dédaigne d'amuſer, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuſe n'a pas aſſez de force pour inſtruire : ce qui fait néceſſairement que l'un eſt toujours ſec, & que l'autre eſt toujours frivole.

Le Roman, ſi mépriſé des perſonnes ſenſées, & ſouvent avec juſtice, ſeroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus uti-

le, s'il étoit bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses & forcées, de héros dont les caracteres & les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendoit, comme la Comédie, le tableau de la vie humaine, & qu'on y censurât les vices & les ridicules.

Le Lecteur n'y trouveroit plus, à la vérité, ces événemens extraordinaires & tragiques, qui enlevent l'imagination & déchirent le cœur ; plus de héros qui ne passât les mers que pour y être, à point nommé, pris des Turcs ; plus d'aventures dans le serrail, de Sultane soustraite à la vigilance des Eunuques, par quelque tour d'adresse surprenant ; plus de morts imprévues, & infiniment moins de souterrains : le fait préparé avec art, seroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances & la raison. Le sentiment ne seroit point outré ; l'homme enfin verroit l'homme tel qu'il est ; on l'éblouiroit moins, mais on l'instruiroit davantage.

J'avoue que beaucoup de Lecteurs, qui ne sont point touchés des choses simples, n'approuveroient point qu'on dépouillât le Roman des puérilités fas-

tueuſes qui le leur rendent cher ; mais ce ne ſeroit point à mon ſens une raiſon de ne le point réformer Chaque ſiecle, chaque année même, amene un nouveau goût. Nous voyons les Auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaiſance, tomber en même tems qu'elle dans un éternel oubli. Le vrai ſeul ſubſiſte toujours ; & ſi la cabale ſe déclare contre lui, ſi elle l'a quelquefois obſcurci, elle n'eſt jamais parvenue à le détruire. Tout Auteur retenu par la crainte baſſe de ne pas plaire aſſez à ſon ſiecle, paſſe rarement aux ſiecles à venir.

Il eſt vrai que ces Romans, qui ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils ſont, ſont ſujets, outre leur trop grande ſimplicité, à des inconvéniens. Il eſt des Lecteurs fins qui ne liſent jamais que pour faire des applications, n'eſtiment un Livre qu'autant qu'ils croient y trouver de quoi déshonorer quelqu'un, & y mettent par-tout leur malignité & leur fiel. Ne ſeroit-ce pas que ces gens ſi déliés, à la pénétration deſquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, ſe rendent dans le fond aſſez de juſtice pour craindre qu'on ne leur attribuât

le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne se hâtoient de le jetter sur les autres. Delà vient cependant que quelquefois un Auteur est accusé de s'être déchaîné contre des personnes qu'il respecte ou qu'il ne connoît point, & qu'il passe pour dangereux, quand il n'y a que ses Lecteurs qui le soient.

Quoi qu'il en puisse être, je ne connois rien qui doive, ni qui puisse empêcher un Auteur de puiser ses caracteres & ses portraits dans le sein de la nature. Les applications n'ont qu'un temps; ou l'on se lasse d'en faire, ou elles sont si futiles qu'elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs où ne trouve-t-on point matiere à ces ingénieux rapports? La fiction la plus déréglée, & le traité de morale le plus sage, souvent les fournissent également, & je ne connois jusqu'ici que les Livres qui traitent des Sciences abstraites qui en soient exempts.

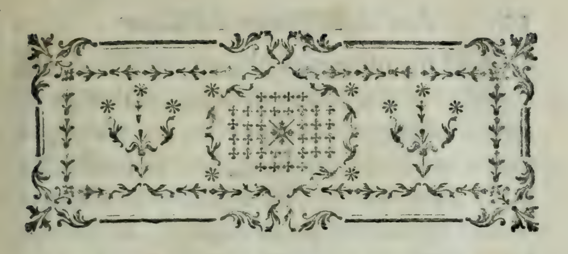
Que l'on peigne des petits-maîtres & des prudes, ce ne seront ni Messieurs tels, ni Mesdames telles, que l'on n'aura jamais vus, auxquels on aura pensé; mais il me paroît tout simple que si les uns sont petits-maîtres, & que les autres soient prudes, il y ait, dans ces

portraits, des choſes qui tiennent à eux : il eſt ſûr qu'ils ſeroient manqués, s'ils ne reſſembloient à perſonne ; mais il ne doit pas s'enſuivre, de la fureur qu'on a de ſe reconnoître mutuellement, qu'on puiſſe être, avec toute ſorte d'impunité, vicieux ou ridicule. On eſt même d'ordinaire ſi peu certain des perſonnages qu'on a démaſqués, que ſi, dans un quartier de Paris, vous entendez s'écrier : Ah ! qu'on reconnoît bien là la Marquiſe ! vous entendez dire dans un autre : Je ne croyois pas qu'on pût ſi bien attaquer la Comteſſe ! & il arrivera qu'à la Cour on aura deviné une troiſieme perſonne, qui ne ſera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que ce Livre n'étant que l'hiſtoire de la vie privée, des travers & des retours d'un homme de condition, on ſera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des perſonnes aujourd'hui vivantes, les portraits qui y ſont répandus & les aventures qu'il contient ; qu'on le pourra avec plus de facilité, que nos mœurs y ſont dépeintes ; que Paris étant le lieu où ſe paſſe la ſcene, on ne ſera point forcé de voyager dans des régions imaginaires, & que rien

n'y eſt déguiſé ſous des noms & des uſages barbares. A l'égard des peintures avantageuſes qu on y pourra trouver, je n'ai rien à dire : une femme vertueuſe, un homme ſenſé, il ſemble que ce ſoient des êtres de raiſon qui ne reſſemblent jamais à perſonne.

On verra dans ces Mémoires un homme tel qu'ils ſont preſque tous dans une extrême jeuneſſe, ſimple d'abord & ſans art, & ne connoiſſant pas encore le monde où il eſt obligé de vivre. La premiere & la ſeconde partie roulent ſur cette ignorance & ſur ſes premieres amours. C'eſt dans les ſuivantes, un homme plein de fauſſes idées, & paîtri de ridicules, & qui y eſt moins entraîné encore par lui-même, que par des perſonnes intéreſſées à lui corrompre le cœur & l'eſprit. On le verra enfin dans les dernieres rendu à lui-même, devoir toutes ſes vertus à une femme eſtimable; voilà quel eſt l'objet des Égaremens de l'Eſprit & du Cœur. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les déſordres où le plongent les paſſions : l'amour ſeul préſide ici; ou ſi, de temps en temps, quelqu'autre motif s'y joint, c'eſt preſque toujours lui qui le détermine.



LES ÉGAREMENS *DU CŒUR* ET DE L'ESPRIT, *OU* MÉMOIRES *DE* MR. DE MEILCOUR.

PREMIERE PARTIE.

J'ENTRAI dans le monde à dix-fept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laiffé un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'éclat; & j'atten-

dois de ma mere des biens considérables.
Restée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagemens qu'elle ne pût former, belle, jeune & riche, sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autre plaisir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, seroit entré dans l'esprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement exécuté. Mais, Madame Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans sa jeunesse, & que je n'ai pas vu galante sur son retour, trouva moins de difficultés que toute autre personne de son rang n'auroit fait.

Chose assez rare! on me donna une éducation modeste : j'étois naturellement porté à m'estimer ce que je valois ; & il est ordinaire, lorsque l'on pense ainsi, de s'estimer plus qu'on ne vaut. Si ma mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre : par la suite, je n'en ai pas été moins fat ; mais, sans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plutôt, & sans ressource.

L'idée du plaisir fut, à mon entrée dans le monde, la seule qui m'occupa.

La paix, qui regnoit alors, me laiſſoit dans un loiſir dangereux. Le peu d'occupation, que ſe font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entrainoit vers les plaiſirs : j'avois les paſſions impétueuſes, ou, pour parler plus juſte, j'avois l'imagination ardente, & facile à ſe laiſſer frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient ſans ceſſe, je ſentis que tout manquoit à mon cœur : je deſirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien diſtincte; je fus quelque tems ſans comprendre la ſorte de volupté qui m'étoit néceſſaire. Je voulois m'étourdir en vain ſur l'ennui intérieur dont je me ſentois accablé; le commerce des femmes pouvoit ſeul le diſſiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec ſoin : je ne pus les voir long-tems, & ignorer qu'elles ſeules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame, qu'aucun amuſement ne m'offroit; & l'âge augmentant cette diſpoſition à la tendreſſe, & me rendant leurs agrémens plus ſenſibles, je ne ſongeai plus qu'à me faire une paſſion, telle qu'elle pût être.

La chose n'étoit pas sans difficulté : je n'étois attaché à aucun objet, & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât : je craignois de choisir, & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens, que l'une m'inspiroit, étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher ; j'étois dans ce cas autant que personne : je voulois aimer, mais je n'aimois point : celle, de qui j'attendois le moins de rigueurs, étoit la seule dont je me crusse véritablement épris ; mais, comme il m'arrivoit quelquefois d'être, dans un même jour, favorablement regardé de plus d'une, je me trouvois le soir dans un embarras extrême, lorsque je voulois choisir : ce choix étoit-il déterminé, comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé ?

J'avois si peu d'expérience des femmes, qu'une déclaration d'amour me sembloit une offense pour celle à qui elle s'adressoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas, & je regardois l'affront d'être rebuté, comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir :

A ces considérations se joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laissé profiter d'aucune occasion, quelque marquée qu'elle eût été : j'aurois sans doute poussé, en pareil cas, mon respect au point où il devient un outrage pour les femmes, & un ridicule pour nous.

Il est aisé de juger, par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juste : de la façon dont alors elles pensoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impression qu'elles croient devoir faire; & l'amour, jadis si respectueux, si sincere, si délicat, étoit devenu si téméraire & si aisé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un aussi peu instruit que moi.

Ce qu'alors les deux sexes nommoient Amour, étoit une sorte de commerce, où l'on s'engageoit, souvent même sans goût, où la commodité étoit toujours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir, & le vice au sentiment.

On disoit trois fois à une femme, qu'elle étoit jolie ; car il n'en falloit pas plus : dès la première, assurément

elle vous croyoit, vous remercioit à la ſeconde, & aſſez communément vous en récompenſoit à la troiſième.

Il arrivoit même quelquefois, qu'un homme n'avoit pas beſoin de parler, & ce qui, dans un ſiecle auſſi ſage que le nôtre, ſurprendra peut être plus, ſouvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un homme, pour plaire, n'avoit pas beſoin d'être amoureux : dans des cas preſſés on le diſpenſoit même d'être aimable.

La premiere vue décidoit une affaire : mais, en même tems, il étoit rare que le lendemain la vît ſubſiſter; encore, en ſe quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la ſociété plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons : on ne la trouva pas encore aſſez aiſée; on en ſupprima les bienſéances.

Si nous en croyons d'anciens Mémoires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inſpirer le reſpect, que le deſir; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité, on leur parloit d'amour moins promptement; mais, celui qu'elles faiſoient naître, n'en étoit que plus ſatisfaiſant, & que plus durable.

Alors,

Alors, elles s'imaginoient qu'elles ne devoient jamais se rendre; & en effet elles résistoient. Celles de mon tems pensoient d'abord qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendissent; & succomboient, par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer, de ce que je viens de dire, qu'elles offrissent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étoient encore indécises, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, & qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste; même, si je ne me trompe, les femmes séveres, à ce point-là, passoient pour être un peu prudes.

Les mœurs ont depuis ce tems-là si prodigieusement changé, que je ne serois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement, que des vices & des vertus qui ne sont plus sous nos yeux, aient jamais existé: il est cependant réel que je n'exagere pas.

Loin que je sçusse la façon dont l'amour se menoit dans le monde, je

croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes; &, quelque bonne opinion que j'eusse en secret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé : je suis même certain, que quand je les aurois mieux connues, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples sont peu de chose pour un jeune-homme; & ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit.

Quel parti me restoit-il donc à prendre? Il n'étoit pas question de consulter Madame de Meilcour sur mes incertitudes, &, parmi les jeunes gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pu me servir. Je fus six mois dans cet embarras, & j'y serois sans doute resté plus long-tems, si une des Dames, qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La Marquise de Lursay (c'étoit son nom) me voyoit presque tous les jours, où chez elle, ou chez ma mere, avec qui elle étoit extrêmement liée. Elle me connoissoit depuis long-tems. Le soin

qu'elle prenoit de me dire des choses obligeantes sur mon esprit & sur ma figure, sa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une sorte d'aisance où je ne me trouvois avec personne de son sexe. De ce premier sentiment, né d'un assez long commerce, j'en vins insensiblement à souhaiter de lui plaire; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut aussi celle qui me toucha le plus continuement. Ce n'étoit pas que je crusse trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre. Loin de me flatter d'une si douce idée, le peu d'espoir d'y réussir m'avoit fait souvent porter mes vœux ailleurs; mais, après deux jours d'infidélité, je revenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inspiroit, elle m'avoit pénétré: mon respect pour elle, & qui sembloit s'accroître de jour en jour; mon embarras en lui parlant, embarras différent de celui qu'elle m'avoit vu dans mon enfance; des regards même plus marqués que je ne le croyois; mon soin toujours pressant de lui plaire; mes fréquentes visites; & plus que tout, peut-

être, l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager, lui firent penser que je l'aimois en secret : mais, dans la situation où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de brusquer mon cœur, & de s'engager sans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une aventure d'éclat, & qui avoit terni sa réputation, l'avoit dégoûtée des plaisirs bruyans du grand monde. Aussi sensible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin, que les femmes se perdent moins par leurs foiblesses, que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes ; & que, pour être ignorés, les transports d'un Amant n'en sont, ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obstinoit toujours à la soupçonner ; & j'étois peut-être le seul à qui elle en eût imposé. Venu dans le monde long-tems après les discours qu'elle avoit fait tenir au Public, il n'étoit pas surprenant qu'il n'en eût rien passé jusqu'à moi. Je doute même, quand on auroit alors voulu me donner mauvaise opinion d'elle, qu'il eût été possible de me la faire prendre : elle sçavoit combien j'étois éloigné de la croire ca-

pable d'une foiblesse, & s'en croyoit obligée à plus de circonspection, & à ne céder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure & son âge l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majestueuse, qui même, sans le sérieux qu'elle affectoit, pouvoit aisément se faire respecter. Mise sans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En disant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle se mettoit toujours en état de toucher; & réparoit avec soin ce que près de quarante ans, qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agrémens: elle en avoit même peu perdu; & si l'on en excepte cette fraîcheur qui disparoit avec la premiere jeunesse, & que souvent les femmes flétrissent avant le tems en voulant la rendre plus brillante, Mde. de Lursay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite; &, dans sa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient séveres forcément; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse.

Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé.

Elle parloit bien, & parloit aiſément; avec beaucoup de fineſſe dans les penſées, elle n'étoit pas précieuſe. Elle avoit étudié avec ſoin ſon ſexe & le nôtre, & connoiſſoit tous les reſſorts qui les font agir. Patiente dans ſes vengeances comme dans ſes plaiſirs, elle ſçavoit les attendre du tems, lorſque le moment ne les lui fourniſſoit pas. Au reſte, quoique prude, elle étoit douce dans la ſociété. Son ſyſtême n'étoit point, qu'on ne dût pas avoir des foibleſſes, mais que le ſentiment ſeul pouvoit les rendre pardonnables; ſorte de diſcours rebattu, que tiennent ſans ceſſe les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus mépriſables celles qui les déshonorent par leur conduite.

Dans quelques converſations que nous avions eues enſemble ſur l'amour, elle s'étoit inſtruite de mon caractère, & des raiſons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une paſſion que j'aurois conçue. Elle crut qu'il lui étoit important, pour m'acquérir, & même me fixer, de me diſſimuler le plus long-tems qu'il lui ſeroit poſſible ſon amour pour moi; que plus j'étois accoutumé à la reſpecter, plus je ſerois frappé d'une démarche précipitée de ſa

part. Elle sçavoit d'ailleurs, qu'avec quelque ardeur que les hommes poursuivent la victoire, ils aiment toujours à l'acheter; & que les femmes, qui croient ne pouvoir se rendre assez promptement, se repentent souvent de s'être trop tôt laissé vaincre.

J'ignorois, entre beaucoup d'autres choses, que le sentiment ne fût dans le monde qu'un sujet de conversation; & j'entendois les femmes en parler avec un air si vrai, elles en faisoient des distinctions si délicates, méprisoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer, qu'en le connoissant si bien, elles en fissent si peu d'usage.

Madame de Lursay sur-tout, qui, à force de tacher d'oublier ses fatales Aventures, croyoit en avoir détruit par-tout le souvenir, en avouant qu'à vue de pays elle se croyoit capable d'aimer, faisoit de son cœur une conquette si difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre sensible, parloit d'une façon d'aimer si singuliere, que je frémissois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette Dame si délicate, contente ce-

pendant de la façon dont je penſois ſur ſon compte, jugea qu'il étoit tems de me donner de l'eſpérance, & de me faire penſer, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que ſon cœur avoit choiſi. Des propos obligeans, que juſqu'alors elle m'avoit tenus, elle paſſa à des diſcours plus particuliers, & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorſque nous étions ſeuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite, elle avoit réuſſi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors ſans doute elle auroit voulu m'avoir inſpiré moins de reſpect.

Sa ſituation étoit devenue par ſes ſoins auſſi embarraſſante que la mienne Il s'agiſſoit de me mettre au deſſus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle; deux choſes extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la fineſſe poſſible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'oſaſſe lui déclarer que je l'aimois; & loin qu'elle dût prendre ſur elle de ſe découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir

avec ſévérité l'aveu que je lui ferois, ſi encore elle étoit aſſez heureuſe pour m'amener juſques-là.

Avec un homme expérimenté, un mot dont le ſens même peut ſe détourner, un regard, un geſte, moins encore, le met au fait, s'il veut être aimé; &, ſuppoſé qu'il ſe ſoit arrangé différemment de ce qu'on ſouhaiteroit, on n'a haſardé que des choſes ſi équivoques, & de ſi peu de conſéquence, qu'elles ſe déſavouent ſur le champ.

Loin que j'offriſſe tant de commodité à Madame de Lurſay, elle avoit éprouvé plus d'une fois, que ma ſtupidité ſembloit augmenter par tout ce qu'elle faiſoit pour me deſſiller les yeux; & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus ſans courir riſque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous ſoupirions tous deux en ſecret; &, quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état, lorſque Madame de Lurſay, impatientée de ſon tourment, & de la vénération profonde que j'avois pour elle, réſolut de ſe délivrer de l'un, en me guériſſant de l'autre.

Une converſation adroitement ma-

niée amene ſouvent les choſes qu'on a le plus de peine à dire ; le déſordre qui y regne, aide à s'expliquer; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe, s'y trouve naturellement placé. Dans le monde ſurtout on ſe plaît à parler d'amour, parce que ce ſujet, déja intéreſſant de lui-même, ſe trouve ſouvent lié avec la médiſance, & qu'il en fait preſque toujours le fonds.

J'étois ſur les matières de ſentiment d'une extrême avidité ; & , ſoit pour m'inſtruire, ſoit pour avoir le plaiſir de parler de la ſituation de mon cœur, je ne me trouvois guere en compagnie, que je ne fiſſe tomber le diſcours ſur l'amour, & ſur ſes effets : cette diſpoſition étoit favorable à Madame de Lurſay, & elle réſolut enfin de s'en ſervir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refuſé de jouer, nous nous trouvâmes aſſis l'un auprès de l'autre : cette eſpèce de tête-à-tête me fit friſſonner, quoique ſouvent je le ſouhaitaſſe. Lorſque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obſtacles qui s'oppoſaſſent au deſſein que je formois de lui déclarer ma paſſion; & je n'étois

jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré : l'endroit du Sallon que nous occupions, étoit désert, tout le monde étoit occupé, point de tiers par conséquent à portée de me secourir. Ces cruelles considérations acheverent de me jetter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart-d'heure auprès de Madame de Lursay, sans lui rien dire : elle imitoit ma taciturnité ; &, quelque desir qu'elle eût de me parler, elle ne sçavoit comment rompre le silence.

Cependant une Comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vue : je lui répondis qu'oui. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve ; mais, j'en aime assez les détails : elle est noblement écrite, & les sentimens y sont bien développés. N'en pensez-vous pas comme moi ? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis-je ; en général, elle m'a plû ; mais, j'aurois peine à bien parler de ses beautés & de ses défauts. Sans avoir du Théâtre une connoissance parfaite, on peut, reprit-elle, décider sur certaines par-

ties ; le ſentiment, par exemple, en eſt une ſur laquelle on ne ſe trompe point ; ce n'eſt pas l'eſprit qui le juge, c'eſt le cœur, & les choſes intéreſſantes remuent également les gens bornés, & ceux qui ont le plus de lumières. J'ai trouvé dans cette piece des endroits touchés avec art : il y a ſur-tout une déclaration d'amour qui, à mon ſens, eſt extrêmement délicate ; & c'eſt un des morceaux que j'en eſtime le plus. Il m'a frappé comme vous, répondis-je ; & j'en ſçais d'autant plus de gré à l'Auteur, que je crois cette ſituation difficile à bien manier. Ce ne ſeroit pas par-là que je l'eſtimerois, reprit-elle : dire qu'on aime eſt une choſe qu'on fait tous les jours, & fort aiſément ; & ſi cette ſituation a dequoi plaire, c'eſt moins par ſon propre fonds, que par la façon neuve dont elle eſt traitée. Je ne ſerois pas entièrement de votre avis, Madame, répondis-je ; & je ne crois pas qu'il ſoit facile de dire qu'on aime. Je ſuis perſuadée, dit-elle, que cet aveu coûte à une femme : mille raiſons, que l'amour ne peut abſolument détruire, doivent le lui rendre pénible ; car, vous n'imaginez pas ſans doute, qu'un homme riſque quelque

chose à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je : c'étoit précisément ce que je pensois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme, que de dire qu'il aime. C'est dommage, assurément, reprit-elle, que cette idée soit ridicule ; par sa nouveauté, peut-être elle feroit fortune. Quoi ! il est humiliant pour un homme de dire qu'il aime ! Oui, sans doute, dis-je, quand il n'est pas sûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il sçache s'il est aimé ? L'aveu qu'il fait de sa tendresse, peut seul autoriser une femme à y répondre. Pensez-vous, dans quelque désordre qu'elle sentît son cœur, qu'il lui convînt de parler la premiere, de s'exposer par cette démarche à se rendre moins chere à vos yeux, & à être l'objet d'un refus ? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle auroient à le craindre, si elles se mettoient dans le cas de vous dévancer ; & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus, dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable, dis-je ; & l'on doit, à ce qu'il me semble, plus de reconnoissance à quelqu'un qui vous

épargne des tourmens..... Sans doute, interrompit-elle ; mais, vous penſez mal pour votre intérêt, & pour le nôtre. Vous-même, qui vous récriez actuellement contre l'injuſtice des hommes, vous agiriez comme eux ſi une femme prévenoit vos ſoupirs. Ah ! que je lui en ſerois obligé, m'écriai-je, & que le plaiſir d'être prévenu augmenteroit mon amour ! Pour que ce plaiſir ſoit vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous ſoyez fait une terrible idée d'une déclaration d'Amour. Mais, qu'y voyez-vous donc de ſi effrayant ? la crainte de n'être point écouté ? Cela ne peut pas arriver ; la honte d'être forcé de dire qu'on aime ? elle n'eſt pas raiſonnable. Eh ! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je l'embarras de le dire, ſur-tout pour moi qui ſens que je le dirois mal ? Les déclarations les plus élégantes ne ſont pas toujours, répondit-elle, les mieux reçues. On s'amuſe de l'eſprit d'un Amant, mais ce n'eſt pas lui qui perſuade : ſon trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le déſordre de ſes diſcours ; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve, qui en effet me paroît inconteſtable, per-

ſuade-t-elle toujours ? Non, repondit-elle : ce déſordre dont je vous parlois, vient quelquefois de ce qu'un homme eſt plus ſtupide qu'amoureux ; & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs, les hommes ſont aſſez artificieux, pour feindre du trouble & de la paſſion, pendant qu'ils ſont à peine animés par le deſir ; & ſouvent on ne les en croit pas. Il peut arriver auſſi, que celui à qui vous inſpirez de l'amour, n'eſt point celui pour qui vous en voudriez prendre, & tout ce qu'il vous dit, ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus eſt cruel : & je ne ſçais ſi je ne préférerois point mon incertitude à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le ſeul qui trouviez cela ſi incommode, reprit-elle ; &, pour vous-même, vous ne raiſonnez pas juſte, il eſt plus avantageux, même plus raiſonnable, de parler, que de s'obſtiner à ſe taire. Vous riſquez de perdre, par le ſilence, le plaiſir de vous ſçavoir aimé ; & ſi l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guériſſez d'une paſſion inutile qui ne ſera jamais que

votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-tems vous me parlez ſur ce ſujet : &, ſi je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embarraſſante, que parce que vous en avez une à faire,

Madame de Lurſay, en faiſant cette obligeante réflexion, me regarda fixement, & d'un air ſi animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre ſilence & votre embarras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juſte ; mais, je ne prétends me ſervir du ſecret que je vous ai ſurpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, ſi je le puis. Je veux d'abord que vous me diſiez quel eſt votre choix ; jeune, & ſans expérience, comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légérement. S'il n'eſt pas digne de vous, je vous plains, mais, ce n'eſt pas encore aſſez : mes conſeils peuvent vous aider à détruire une paſſion, ou pour mieux dire, une fantaiſie qui, ſelon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'eſpérance, & dont par conſéquent je vous montrerois le ridicule plus aiſément : ſi, au contraire, votre choix eſt tel que l'honneur ni la raiſon ne puiſſent en murmurer, loin d'arracher

d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette propoſition de Madame de Lurſay me ſurprit : quoique ſes façons n'euſſent rien de ſévere, que même ſes yeux me parlaſſent le langage le plus doux, je ne me ſentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient ſur elle ſans oſer s'y fixer : je craignois qu'elle ne s'apperçût de mon trouble ; & je ne rompis le ſilence que par un ſoupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais, que vous êtes jeune ! me dit-elle avec un air de bonté : je ne puis plus douter que vous n'aimiez ; votre ſilence ajoute encore à votre tourment. Que ſçavez-vous ? Peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même : ne ſeroit-ce donc rien pour vous, que le plaiſir de vous l'entendre dire ? En un mot, Meilcour, je le veux ; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton, dites-moi qui vous aimez. Ah ! Madame, répondis-je en tremblant, je ſerois bientôt puni de l'avoir dit.

Dans la ſituation préſente, ce diſcours n'étoit point équivoque ; auſſi

Madame de Lurſay l'entendit-elle : mais, ce n'étoit pas encore aſſez ; & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire ? reprit-elle en radouciſſant ſa voix : vous ſeriez bientôt puni de l'avoir dit ? Croyez-vous que je fuſſe indiſcrette ? Non, répliquai-je, ce ne ſeroit pas ce que je craindrois ; mais, Madame, ſi c'étoit une perſonne telle que vous que j'aimaſſe, à quoi me ſerviroit-il de le lui dire ? A rien peut-être, répondit-elle en rougiſſant. Je n'ai donc pas de tort, repris-je, de m'opiniâtrer au ſilence. Peut-être auſſi réuſſiriez-vous : une perſonne de mon caractère peut, continua-t-elle, devenir ſenſible, & même plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriez pas, m'écriai-je. Nous nous éloignons, dit-elle : & je ne vois pas pourquoi il eſt queſtion de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande avec plus d'adreſſe que je ne vous en croyois ; mais, pour ſuivre ce propos, puiſqu'enfin il eſt jetté, que vous importeroit que je ne vous aimaſſe pas ? On ne doit ſouhaiter d'inſpirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris : & je ne vous ſoupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas-là ;

au moins, je ne le voudrois pas. Je voudrois bien aussi, Madame, répondis-je, que cela ne fût pas ; & je sens, à la peur étrange que vous en avez, combien vous me rendriez malheureux. Non, ce n'est pas que j'en aie peur ; craindre de vous voir amoureux, seroit avouer à demi que vous pourriez me rendre sensible : l'Amant que l'on redoute le plus, est toujours celui que l'on est le plus près d'aimer ; & je serois bien fâchée que vous me crussiez si craintive avec vous. Ce n'est pas non plus ce dont je me flatte, repondis-je : mais, enfin, si je vous aimois, que feriez-vous donc ? Je ne crois pas, reprit-elle, que sur une supposition vous ayez attendu une réponse positive. Oserois-je donc, Madame, vous dire que je ne suppose rien ?

A cette déclaration si précise de l'état de mon cœur, Madame de Lursay soupira, rougit, tourna languissamment les yeux sur moi, les y fixa quelquetems, les baissa sur son éventail, & se tut.

Pendant ce silence, mon cœur étoit agité de mille mouvemens. L'effort que j'avois fait sur moi, m'avoit presque

accablé, & la crainte de ne pas recevoir une réponse favorable m'empêchoit de la presser. Cependant, j'avois parlé; & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conseiller, Madame? lui dis-je à demi mort de peur; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix? Serez-vous assez cruelle, après toutes les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuser votre secours dans la chose la plus importante de ma vie?

Si vous ne ne demandez qu'un conseil, répartit-elle, je puis vous le donner; mais, si ce que vous venez de me dire, est vrai, peut-être ne vous satisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma sincérité? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois; plus vos sentimens seront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez sentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune, & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne seroit en vous qu'une qualité de plus, sera pour moi une raison perpétuelle, quand vous m'inspireriez le goût le plus vif, de n'y céder jamais. Ou vous ne

m'aimeriez pas assez, ou vous m'aimeriez trop; l'un & l'autre seroient également funestes pour moi.

Dans la premiere de ces situations, j'aurois à essuyer vos bizarreries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélités, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à sa suite; & dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & sans ménagement, sans conduite, me perdre par votre amour même. Une passion est toujours un malheur pour une femme : mais pour moi, ce seroit un ridicule, & je ne me consolerois jamais de me l'être attiré. Pensez-vous, Madame, répondis-je, que je ne prisse pas tous les soins..... Je vous entends, interrompit-elle. Je sçais que vous allez me promettre toute la circonspection possible : je suis même certaine que vous vous en croyez capable; mais, moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable : jamais vous ne sçauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos discours; ou par votre contrainte même trop avant poussée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainsi, Meilcour, ce que je vous conseille,

c'eſt de ne plus penſer à moi. Je ſens avec douleur que vous allez me haïr : mais, je me flatte que ce ne ſera pas long-tems, & qu'un jour vous me ſçaurez gré de ma franchiſe. Ne voulez-vous pas reſter mon Ami ? ajouta-t-elle, en me tendant la main. Ah ! Madame, lui dis-je, vous me déſeſpérez : jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'eſt rien que je ne fiſſe pour vous plaire, point d'épreuves auxquelles je ne me ſoumiſſe. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours ſincere : vous moins jeune, ou moi moins raiſonnable, je ſens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis beaucoup : au reſte, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je ſuis, je ne ſçais ce qu'eſt mon cœur ; le tems ſeul peut en décider, & peut-être après tout qu'il ne décidera rien. Madame de Lurſay, après ces paroles, me quitta bruſquement ; &, ſe rapprochant de la compagnie, m'ôta l'eſpérance de continuer l'entretien. J'avois ſi peu d'uſage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne ſçavois pas qu'une femme

fuit rarement une conversation amoureuse avec quelqu'un qu'elle veut engager ; & que celle, qui a le plus d'envie de se rendre, montre du moins dans le premier entretien quelque sorte de vertu. On ne pouvoit pas résister plus mollement qu'elle venoit de faire ; cependant, je crus que je ne la vaincrois jamais : je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé, je la haïs quelques instans. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agir avec elle si froidement, qu'elle ne pût plus me soupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faisois ces désagréables idées, Madame de Lursay se félicitoit d'avoir assez pris sur elle pour me dissimuler combien elle étoit contente : une joie douce éclatoit dans ses yeux ; tout, à quelqu'un plus instruit que moi, lui auroit appris combien il étoit aimé ; mais, tous les regards tendres qu'elle m'adressoit, ses souris, me paroissoient de nouvelles insultes, & me confirmoient de plus en plus dans ma derniere résolution.

J'étois toujours resté à la même place : elle revint m'y chercher, & m'excita à parler sur différens sujets. L'air

ſombre avec lequel je lui répondois, & le ſoin que je prenois d'éviter ſes yeux, furent pour elle une aſſurance de plus que je ne l'avois pas trompée; mais, quelque choſe qu'elle en pût croire, elle vouloit établir ſon empire, & tourmenter mon cœur, avant de le rendre heureux.

Toute la ſoirée ſe paſſa de ſa part avec les mêmes attentions pour moi: elle ſembloit avoir oublié ce que je lui avois dit; & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla ſur ma triſteſſe; &, quoiqu'elle le fît ſans aigreur, je m'offenſai ſérieuſement.

Le commencement de cette aventure plaiſoit autant à Madame de Lurſay, qu'il me cauſoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le ſien: mais, ce n'étoit rien pour elle, ſans doute, qu'un ridicule de plus; & ce ne lui étoit pas peu de choſe, qu'un Amant qui ſur-tout n'avoit encore appartenu à perſonne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle ſentoit qu'elle alloit vieillir; & pour des femmes dans cette ſituation, il n'eſt point de conquêtes à mépriſer.

Eh quoi de plus flatteur pour elles que la tendresse d'un jeune-homme, dont les transports leur rendent leurs premiers plaisirs, & justifient l'estime qu'elles font encore de leurs charmes? Qui croit que la personne qui reçoit ses vœux, étoit en effet la seule qui pût ne les pas mépriser, qui ajoute la reconnoissance à la passion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquans de figure, & du caractere, soit parce qu'il est privé de la ressource de la comparaison, soit parce que son amour-propre perdroit à moins estimer sa conquête. Avec un homme déja formé, une femme, telle qu'elle puisse être, a toujours moins de ressources : il a plus de desirs que de passion, plus de coquetterie que de sentiment, plus de finesse que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occasions de dissipation & d'inconstance pour être uniquement & vivement attaché : il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lursay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune-homme, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi effrayée qu'elle me

l'avoit dit. Quand en effet les inconvéniens, qu'elle craignoit, auroient été réels, elle ne m'en auroit pas moins aimé, & si j'avois eu assez d'adresse pour lui faire craindre mon changement, il n'est pas douteux que son respect excessif pour les bienséances n'eût cédé à la crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'est pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder longtems l'aveu de sa foiblesse; huit jours pour cet article seulement suffisoient à sa vertu, d'autant plus qu'elle étoit persuadée que mon peu d'expérience ne me laisseroit profiter de ses bontés que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi, l'engageoit à ce manege; elle vouloit, s'il étoit possible, que ma tendresse pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours, & moins aimé, j'aurois trouvé moins de résistance. Son cœur étoit alors tendre & délicat: selon ce que dans la suite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été; &, sans être prise pour moi d'une ardeur bien sincere, il ne me paroîtroit pas surprenant qu'elle eût changé de systême.

Une femme, quand elle est jeune, est plus sensible au plaisir d'inspirer des

passions, qu'à celui d'en prendre : ce qu'elle appelle tendresse, n'est le plus souvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque tems, & s'éteint sans qu'elle le sente, ou le regrette : le mérite de s'attacher un Amant, pour toujours, ne vaut pas à ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs : plutôt suspendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la possede, qu'à celui qu'elle voudroit qui la possédât ; elle attend toujours le plaisir, & n'en donne jamais : elle se donne un Amant, moins parce qu'elle se trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'est ; souvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui succede ; peut-être si elle avoit pu le garder plus long-tems, l'auroit-elle aimé ; mais est-ce sa faute si elle est infidelle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même, que des circonstances ; & par malheur il s'en trouve tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur.

Est-elle parvenue à cet âge où ses charmes commencent à décroître, où

les hommes indifférens pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût, elle ſonge à prévenir la ſolitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'Amans, elle ne changeoit que de plaiſirs; trop heureuſe alors de conſerver le ſeul qu'elle poſſede; ce que lui a coûté ſa conquête, la lui rend précieuſe. Conſtante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, ſon cœur peu à peu s'accoutume au ſentiment. Forcée par la bienſéance d'éviter tout ce qui aidoit à la diſſiper, & à la corrompre, elle a beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur de ſe livrer toute entiere à l'amour, qui, n'étant dans ſa vie paſſée qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors ſon unique reſſource: elle s'y attache avec fureur; & ce qu'on croit la derniere fantaiſie d'une femme, eſt bien ſouvent ſa premiere paſſion.

Telles étoient les diſpoſitions de Madame de Lurſay, lorſqu'elle forma le deſſein de m'attacher à elle. Depuis ſon veuvage & ſa réforme, le Public qui, pour n'être pas toujours bien inſtruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné des Amans que peut-être elle n'avoit

pas eu : ma conquête flattoit son orgueil ; & il lui parut raisonnable, puisque sa sagesse ne la sauvoit de rien, de se dédommager, par le plaisir, de la mauvaise opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée me fournissoit des sujets de réflexion pour ma nuit ; je l'employai presque toute entière, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lursay sensible, tantôt à m'encourager à ne plus penser à elle : sans doute, elle se fit des idées plus gaies. Elle comptoit me voir tendre, soumis, empressé, chercher à vaincre sa rigueur, il étoit naturel qu'elle s'y attendît ; mais elle avoit à faire à quelqu'un qui ne connoissoit pas les usages.

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je sçavois qu'elle n'y seroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt sur ma présence, & elle me reçut d'un air froid & piqué : loin que j'en pénétrasse la cause, je l'attribuai à son indifférence pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant ; mais toujours résolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis assez facile-

ment, & pris un air moins embarrassé : j'eus même assez de pouvoir sur moi, pour lui parler sans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime ; mais, quelque froideur que je tâchasse d'affecter, elle n'en fut pas long-tems la dupe ; &, pour s'éclaircir, elle n'eut besoin que de me regarder fixement. Je ne pus supporter ses yeux ; ce seul regard lui développa tout mon cœur. Elle me proposa de jouer, & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes, me dit-elle en souriant, un Amant singulier, & si vous voulez que je juge de votre amour par vos empressemens, vous ne prétendez pas sans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris-je, seroit que vous crussiez que je vous aime ; & ce n'est pas vous en donner une mauvaise preuve, de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'est possible. Cette politique est singulière, reprit-elle ; & si quelquefois vous péchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez vous donc ? Pourquoi cet air froid dont vous m'accablez ? Sçavez-vous bien que votre taciturnité me fait peur ? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien ? Je crois que non.

Ce pauvre Meilcour ! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au deſeſpoir. Je penſe, à la mine que vous me faites, que vous n'en croyez rien : nous devrions cependant être aſſez joliment enſemble. En eſt-ce aſſez, Madame, répondis-je ; & devriez-vous ajouter, à la façon dont vous recevez mes ſoins, des diſcours qui me tuent ? Oui, reprit-elle, en me regardant le plus tendrement du monde, oui, Meilcour, vous avez raiſon de vous plaindre : je ne vous traite pas bien ; mais, ce reſte de fierté doit-il vous déplaire ? Ne voyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah ! ſi je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je ſuis fâchée de n'avoir pas ſçu plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au haſard de tout ce qui auroit pu en arriver, vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai, depuis, ſenti toute l'adreſſe de Madame de Lurſay, & le plaiſir que lui donnoit mon ignorance : tous ces diſcours, qu'elle n'auroit pu tenir à un autre, ſans qu'ils euſſent tiré pour elle à une extrême conſéquence ; ces aveux qu'elle faiſoit de ſes vrais ſentimens, loin de les

comprendre, me jetterent dans le plus cruel embarras. Je ne lui répondis rien: & sûr qu'elle me faisoit la plus sanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'aussi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air sombre, si vous refusez plus long-tems de me croire, je ne vous réponds pas que je ne vous donne demain un rendez-vous: n'en seriez-vous pas bien embarrassé? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez moi: l'état où vous me mettez, est affreux..... Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit elle: vous me privez-là cependant d'un grand plaisir.

Je me tins trop heureux que le monde qui étoit dans l'appartement, l'empêchât de pousser plus loin cette conversation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lursay, plus sensible qu'elle ne le croyoit sans doute, emportée par son amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il sembloit que sa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaisir de m'aimer & de me le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois besoin d'être rassuré:

rassuré : mais tout ce qu'elle faisoit, n'étoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore se résoudre à m'avouer sérieusement qu'elle répondoit à mes desirs. Peu sûre même dans ses démarches ; c'étoit un mêlange perpétuel de tendresse & de sévérité. Elle paroissoit ne céder, que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir disposé par ses discours à quelque sorte d'espérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit sur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là jusqu'à la triste ressource de l'incertitude

Toute la soirée se passa dans ce manège, & comme son dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi persuadé que j'étois haï, & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai presque toute la nuit à repasser dans mon esprit les femmes auxquelles je pouvois m'attacher : ce soin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaisoit autant que Madame de Lursay. Moins j'avois d'usage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme destiné au rigoureux tourment d'aimer sans espoir de plaire, ni de pou-

voir jamais changer. A force de me perſuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je ſentois tous les mouvemens d'une paſſion avec autant violence, que ſi en effet je les éprouvois. Toutes les réſolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lurſay, s'étoient évanouies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, diſois-je à moi même ? Ses rigueurs ont-elles droit de me ſurprendre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé, & n'eſt-ce point à mes ſoins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur pour moi, ſi je puis un jour la rendre ſenſible ! Plus elle m'oppoſe d'obſtacles, plus ma gloire ſera grande. Un cœur, du prix dont eſt le ſien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la trouvai le lendemain. Il ſembloit qu'elle ſe fût accrûe par les illuſions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lurſay le plutôt qu'il me fut poſſible l'après-dîner, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me ſoumttre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon ſort. Malheureuſement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême ; &, ne ſçachant que devenir, j'allai, en attendant

l'heure de l'Opéra, faire quelques visites, où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de si mauvaise humeur en arrivant à l'Opéra, où d'ailleurs je trouvai assez peu de monde, que, pour n'être pas distrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge, plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été tranquille. J'attendois sans impatience & sans désirs que le spectacle commençât. Tout entier à Madame de Lursay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de sa présence, lorsqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les personnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards; & l'objet qui s'y offrit les fixa. Qu'on se figure tout ce que la beauté la plus réguliere a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus séduisant, en un mot, tout ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat, à peine pourra-t-on se faire une idée de la personne que je voudrois dépeindre. Je ne sçais quel mouvement singulier & subit m'agita à cette vue: frappé de tant de beautés, je demeurai comme anéanti. Ma surprise alloit jusques au transport. Je sentis dans mon cœur un

déſordre qui ſe répandit ſur tous mes ſens: loin qu'il ſe calmât, il redoubloit par l'examen ſecret que je faiſois de ſes charmes. Elle étoit miſe ſimplement, mais avec nobleſſe. Elle n'avoit pas en effet beſoin de parure; en étoit-il de ſi brillante qu'elle ne l'eût embellie ? Sa phyſionomie étoit douce & réſervée ; le ſentiment & l'eſprit paroiſſoient briller dans ſes yeux. Cette perſonne me parut extrêmement jeune; & je crus, à la ſurpriſe des ſpectateurs, qu'elle ne paroiſſoit en public que de ce jour-là: j'en eus involontairement un mouvement de joie, & j'aurois ſouhaité qu'elle n'eût jamais été connue que de moi. Deux Dames, miſes du plus grand air, étoient avec elle; nouvelle ſurpriſe pour moi de ne les pas connoître, mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle inconnue, je ne ceſſois de la regarder, que quand par haſard elle jettoit ſes yeux ſur quelqu'un. Les miens ſe portoient auſſi-tôt ſur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : ſi elle s'y arrêtoit un peu de tems, & que ce fût un jeune-homme, je croyois qu'un Amant ſeul pouvoit la rendre ſi attentive. Sans pénétrer le motif qui me faiſoit agir, je conduiſois, j'interprétois ſes re-

gards ; je cherchois à lire dans ses moindres mouvemens. Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vue, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à son tour ; je la fixois sans le sçavoir ; &, dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne sçais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fusse, je craignois de lui paroître trop hardi, &, sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorsqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient, m'étoient déja si cheres, que ce fut avec douleur que je sentis qu'elles alloient être distraites ; & je doute que j'eusse répondu à mon ami, si ma belle inconnue n'eût fait d'abord le sujet de la conversation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit : nous formâmes ensemble plusieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillans, familiers avec insolence, il vantoit si haut les charmes de l'inconnue, & la regardoit avec si peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en

rougis pour lui, & pour moi. Sans avoir démêlé mes ſentimens, ſans imaginer que j'euſſe de l'amour, je ne voulois pas déplaire; je craignis que le dégoût, que l'inconnue pourroit prendre de ce jeune-homme, ne me fît auſſi tort dans ſon eſprit; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'eſtimois déja tant, que je ne pouvois, ſans une peine extrême, imaginer qu'elle pouvoit penſer de moi, comme de lui; & je m'efforçai de mettre entre nous deux la converſation ſur des choſes où l'inconnue ne fût pas intéreſſée. J'avois naturellement l'eſprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon inconnue ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élégance dans mes expreſſions; je n'en eus peut-être pas plus d'eſprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je diſois, qu'elle ne l'étoit au ſpectacle; quelquefois même, je la vis ſourire.

L'Opéra étoit près de finir, lorſque le Marquis de Germeuil, jeune-homme d'une figure extrêmement aimable, & fort eſtimé, vint dans la loge de mon

inconnue. Nous étions amis, mais je ne sçais quel mouvement à sa vue s'éleva dans mon ame. L'inconnue le reçut avec cette politesse libre, que l'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'estime. Nous nous saluâmes sans nous parler ; &, quelque desir que j'eusse de connoître cet objet qui prenoit déja tant sur mon cœur, persuadé que Germeuil pourroit satisfaire ma curiosité là-dessus, j'aimai mieux remporter ce desir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui causoit déja toute ma jalousie. Mon inconnue lui parloit, &, quoiqu'ils ne s'entretinssent que de l'Opéra, il me sembla qu'il lui parloit avec tendresse, & qu'elle lui répondoit de même. Je crus même avoir surpris entr'eux des regards ; j'en ressentis une peine mortelle : elle me paroissoit si digne d'être aimée, que je ne pouvois penser que Germeuil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifférence ; & lui-même me sembloit si redoutable, que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée sans succès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi, après l'avoir vu, me confirma dans

l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient ; &, ne pouvant ſupporter davantage le tourment qu'elle me cauſoit, je ſortis bruſquement. Malgré mon dépit, je n'allai pas loin ; le deſir de la revoir, & l'eſpérance de m'éclaircir par moi-même de ſon rang, me retinrent ſur l'eſcalier. Un inſtant après, elle paſſa. Germeuil lui donnoit la main : je les ſuivis ; un carroſſe ſans armes ſe préſenta ; Germeuil y monta avec elle : je vis des Domeſtiques ſans livrée, & rien de tout cet équipage ne m'inſtruiſit de ce que je voulois ſçavoir. Il falloit donc attendre du haſard le bonheur de la revoir encore. La ſeule choſe qui me conſolât, c'étoit qu'une beauté ſi parfaite ne pourroit être long-tems ignorée. J'aurois pu, à la vérité, en allant voir Germeuil le lendemain, me tirer de cette inquiétude ; mais auſſi, comment lui expoſer le ſujet d'une curioſité ſi forte ; quels motifs lui en donner ? Malgré tous les déguiſemens que j'aurois pu employer, ne devois-je pas craindre qu'il n'en découvrît la ſource ? Et s'il étoit vrai, comme je le ſoupçonnois, qu'il aimât l'inconnue, pourquoi l'avertir de ſe précautionner contre mes ſentimens ? Plein de trouble, je

retournai chez moi, d'autant plus perſuadé que j'étois vivement amoureux, que cette paſſion naiſſoit dans mon cœur par un de ces coups de ſurpriſe qui caractériſent dans les Romans les grandes Aventures.

Loin de combattre ce premier mouvement, ce fut une raiſon de plus pour m'y laiſſer entraîner, que de commencer par quelque choſe d'extraordinaire.

Au milieu de ce déſordre, que je me plaiſois à augmenter, Madame de Lurſai me revint dans l'eſprit, mais déſagréablement, & comme un objet dont le ſouvenir même m'embarraſſoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvaſſe encore des charmes : mais je les mettois dans mon imagination fort au deſſous de ceux de mon inconnue; & je réſolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau goût qui me dominoit. Je ſuis trop heureux, me diſois-je, qu'elle ne m'ait pas aimé; que ferois-je à préſent de ſa tendreſſe ? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ſes reproches, la voir traverſer ma paſſion : mais, d'un autre côté, reprenois-je, ſuis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidele ? je ne le connois pas; peut-être

ne le verrai-je plus. Germeuil eſt amoureux, & ſi moi-même je ſuis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas ſentir pour lui? Eſt-il fait pour m'être ſacrifié? Ces réflexions me ramenoient à Madame de Lurſay : une affaire commencée, la liberté de la voir, un reſte de goût que j'avois pour elle, & l'eſpérance de réuſſir, étoient autant de raiſons pour ne la point quitter; mais, ces raiſons étoient foibles contre ma nouvelle paſſion. Je craignois, en arrivant chez mà mere, d'y trouver Madame de Lurſay : je redoutois ſa vue, autant que dans le jour même je l'avois ſouhaitée. La joie que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue; elle arriva un inſtant après moi. Sa préſence me troubla. Quelque prévenu que je fuſſe alors contre elle, quelque réſolution que j'euſſe priſe de ne la plus aimer, je ſentis qu'elle avoit encore plus de droits ſur mon cœur que je ne le croyois moi-même. Mon inconnue m'occupoit d'une façon plus flatteuſe; je la trouvois plus belle : ce qu'elles m'inſpiroient toutes deux, étoit différent; mais, enfin, j'étois partagé; & ſi Madame de Lurſay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté

la victoire. Je ne sçais ce qui lui avoit donné de l'humeur ; mais elle reçut, avec une hauteur ridicule, un compliment fort simple que je lui fis. Dans la disposition où j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre tems ; &, qui pis est, contre l'intention de Madame de Lursay sans doute, ne me donna point à rêver. Son caprice dura toute la soirée, & s'augmenta peut-être par le peu de soins que je lui rendis. Nous nous séparâmes également mécontens l'un de l'autre. Je ne la cherchai, ni ne la vis le lendemain : j'étois piqué de ses façons de la veille, & sa présence me fut d'autant moins nécessaire, que j'avois dans le cœur un sujet de distraction. Toute ma journée se passa à chercher mon inconnue ; spectacles, promenades, je visitai tout, & je ne trouvai en aucun lieu, ni elle, ni Germeuil, à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de suite ; mon inconnue ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois sans cesse ses charmes avec une volupté que je n'avois encore jamais éprouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naissance qui ne feroit point honte à la mienne ; &,

pour former cette idée, je m'en rapportois moins à ſa beauté, qu'à cet air de nobleſſe & d'éducation qui diſtingue toujours les femmes d'un certain rang, même dans leurs travers. Mais, aimer ſans ſçavoir qui, me ſembloit un ſupplice inſupportable. D'ailleurs, quel retour eſpérer de mes ſentimens, ſi je ne me mettois pas à portée d'en inſtruire celle qui les avoit fait naître ? Je ne voyois point de difficulté à la voir, & à lui parler, quand une fois je la connoîtrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit une entrée par-tout ; & ſi l'inconnue étoit telle que mes vœux ne puſſent l'honorer, j'étois ſûr du moins qu'ils ne pouvoient jamais lui faire honte. Cette penſée me donnoit de l'audace, & m'affermiſſoit dans mon amour; il eût peut-être été plus prudent de le combattre, mais il m'étoit plus doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois vu Madame de Lurſay : j'avois ſupporté cette abſence aiſément ; non que quelquefois je ne deſiraſſe de la voir, mais c'étoit un deſir paſſager qui s'éteignoit preſque dans l'inſtant même qu'il naiſſoit. Ce n'étoit pas un ſentiment d'amour, dont je ne fuſſe point maître ; & comme depuis mon inconnue, je la

voyois sans plaisir, je la perdois aussi sans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on nomme Amour, que les hommes font valoir pour tel, & que les femmes prennent sur le même pied. Je n'aurois pas été fâché de la trouver sensible ; mais je ne voulois plus que ce retour, qu'elle auroit pour moi, tînt de la passion, ni qu'il en exigeât. Sa conquête, à laquelle il y avoit si peu de tems, j'attachois mon bonheur, ne me paroissoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode qu'on lie avec une coquette, assez vif pour amuser quelques jours, & qui se rompt aussi facilement qu'il s'est formé.

C'étoit ce que je ne croyois point devoir attendre de Madame de Lursay, qui, Platonicienne dans ses raisonnemens, répétoit sans cesse, que les sens n'entroient jamais pour rien en amour, lorsqu'il s'emparoit d'une personne bien née : que les désordres dans lesquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette passion, étoient moins causés par elle, que par le déréglement de leur cœur ; qu'elle pouvoit être une foiblesse, mais que dans une ame vertueuse elle ne devenoit jamais un vice.

Elle avouoit cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme ſur ſes principes d'aſſez dangereuſes occaſions ; mais, que ſi elle ſe trouvoit obligée d'y céder , il falloit que ce fût après des combats ſi violens & ſi longs , qu'elle pût toujours, en ſongeant à ſa défaite , avoir de quoi ſe la moins reprocher. Madame de Lurſay pouvoit avoir raiſon : mais les Platoniciennes ne ſont pas conſéquentes ; & j'ai remarqué que les femmes les plus aiſées à vaincre ſont celles qui s'engagent avec la folle eſpérance de n'être jamais ſéduites , ſoit parce qu'en effet elles ſont auſſi foibles que les autres, ſoit parce que, n'ayant pas aſſez prévu le danger , elles ſe trouvent ſans ſecours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour ſentir combien ce ſyſtême étoit abſurde , & pour ſçavoir combien il étoit peu ſuivi par celles mêmes qui le ſoutenoient avec le plus d'ardeur ; & ne connoiſſant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuſe , & une prude , il n'étoit point étonnant que je n'attendiſſe pas de Madame de Lurſay plus de facilité qu'elle ne ſe diſoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le deſir,

tout rempli que j'étois d'une nouvelle passion, ou, pour mieux dire, amoureux pour la premiere fois, le peu d'espoir de réussir auprès de mon inconnue m'empêchoit de songer à perdre totalement Madame de Lursay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquérir l'une, & me conserver l'autre; cette vertu rigide de la derniere me désespéroit: &, ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener jamais au but que je me proposois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaisoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vu Madame de Lursay, & que je m'étois assez peu ennuyé de son absence. Elle avoit toujours espéré qu'elle me reverroit; mais, sûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & se détermina à me faire essuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit cru ma passion décidée: cependant, je n'en parlois plus; quel parti prendre? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour, qui ne peut long-tems se contraindre, sur-tout dans un coeur aussi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le silence;

mais, ce n'étoit pas le plus sûr. Il ne lui vint pas dans l'esprit que j'eusse renoncé à elle : elle pensa seulement, que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette disposition ne lui parût pas désavantageuse, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laisser plus long-tems. On pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter ; mais comment me faire comprendre son amour, sans blesser cette décence à laquelle elle étoit si scrupuleusement attachée ? Elle avoit éprouvé que les discours équivoques ne prenoient pas sur moi, & elle ne pouvoit se résoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laissât plus aucun doute. Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré ; & quand, à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournasse : cependant la réflexion me fit sentir que ce procédé seroit trop désobligeant pour Madame de Lursay, & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite, & la crainte que je marquerois de

de la voir, à un sentiment dont je ne voulois plus qu'elle me soupçonnât. J'entrai donc. Je la trouvai qui, au milieu de beaucoup de monde, paroissoit rêver profondément : je la saluai sans froideur, & sans embarras. J'avois cependant dans les yeux une impression de chagrin qui provenoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon inconnue. Je fus quelque tems auprès de Madame de Lursay, sans lui dire rien que des choses générales & rebattues. Elle me demanda où j'avois été, me fit, d'un air froid, mille questions différentes, & tant qu'elle se trouva en cercle, elle ne parut avoir ni dessein, ni empressement de m'entretenir. Cette foule qui l'obsédoit, enfin se dissipa ; mais, gênée encore par la présence de Madame de Meilcour, & de quelques personnes qui étoient restées, & ne pouvant résister davantage à l'envie d'avoir avec moi une conversation particuliere : A propos, Monsieur, me dit-elle, d'un air fort sérieux, j'ai à vous parler, suivez-moi : elle passa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procédé qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne concluoit rien entre nous deux ; & elle s'en feroit

permis beaucoup davantage, que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contre elle. Je la suivis, fort embarrassé de ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux séveres; enfin après m'avoir long-tems fixé: vous trouverez peut-être singulier, Monsieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame! m'écriai-je: oui, Monsieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours, vous avez avec moi des procédés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaisance de me chercher des crimes; je ne m'en découvre pas: apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher; justifiez-vous, s'il est possible, sur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis-je, vous me surprenez, je croyois ne vous avoir jamais manqué: & je serois au désespoir que vous eussiez à m'imputer rien qui pût blesser le respect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer. Voilà de grands termes, reprit-elle: si je n'exigeois de vous que des mots j'aurois lieu d'être contente; mais, vous n'êtes pas de bonne foi, &

depuis quatre jours vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de désavouer vos procédés, que d'entreprendre de les justifier ; je veux cependant que vous m'éclaircissiez sur ce que je vous demande. Est-ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié ? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi ? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux ; mais, tout jeune que vous êtes, je vous ai cru de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un jeune-homme, que comme avec un ami sur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conserver. Je souhaite que vous sentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi, enfin, de quelle façon je dois me conduire avec vous ; & surtout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble, vous semblez ne me voir qu'à regret? Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne de torts que je ne me connois pas ? Si j'ai paru vous éviter, vous sçavez de reste quel en est la raison. Si, quand je vous ai vue, j'ai

moins osé qu'auparavant vous parler sur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a semblé que vous ne m'entendiez pas avec plaisir. Sans doute, reprit-elle; mais, en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaisoit pas, pourquoi n'avoir pas repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu? Vous m'avez fâchée, il est vrai, & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vu vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devroient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à présent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere; mais je ne me serois jamais imaginé que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle : je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, pour l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monsieur, reprit-elle : ce n'est plus de vos discours que je me plains. Il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois; & il n'a tenu qu'à vous de remarquer que depuis

j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me diſſiez que vous m'aimiez, & le danger n'étoit pas ſi preſſant pour mon cœur que je duſſe en cette occaſion m'armer d'une grande ſévérité. Il ſe peut que, ſans avoir un deſſein déterminé de me plaire, ſans que moi-même je vous pluſſe, vous ayez voulu me faire croire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme, parce que ſans cela on ne ſçauroit que lui dire, qu'on eſt bien aiſe d'eſſayer ſon cœur, que l'on croit flatter ſon orgueil, ou que l'on veut ſoi-même s'accoutumer à ce langage, eſſayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela, vous n'avez ſuivi que l'uſage; uſage ridicule, ſi vous voulez, mais enfin qui eſt établi. Ce n'eſt donc pas dans ce que vous m'avez dit, que j'ai pu trouver des raiſons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable; mais pourquoi, depuis cette converſation, vos façons ont-elles changé? Etiez-vous en droit, parce que vous aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimaſſe; ou croyez-vous que quand vous m'auriez inſpiré la plus violente paſſion, mon cœur,

ardent à ſe livrer au caprice du vôtre; eût dû, dès le premier inſtant, vous payer de tous ſes tranſports ? Pouviez-vous attendre que je m'embarquaſſe aveuglément dans l'affaire la plus ſérieuſe de ma vie ? Mais, non : vous parlez; & je dois me rendre. Trop heureuſe encore, que vous m'adreſſiez vos ſoupirs : vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre paſſion pour vous faire celui de la mienne : & ſur quoi donc vous-êtes vous flatté d'un triomphe ſi facile ? Quelle de mes actions a pu vous le faire préſumer ? Mais, vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez eſtimée davantage. Vous ne m'auriez pas cru capable d'un caprice honteux ; & s'il avoit été vrai que l'Amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vue : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été néceſſaire. Vous n'auriez jamais eu ſur vous le pouvoir de vous déterminer à une abſence que je ne vous preſcrivois pas. Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meilcour ! eſt-ce ainſi qu'on attaque un cœur ? Eſt-ce ainſi qu'on peut ſe faire aimer ? Vous

avez, me direz-vous, trop peu d'usage pour vous conduire bien dans un sentiment si nouveau pour votre ame : ce seroit encore une bien mauvaise excuse. L'amour a-t-il donc besoin de manege? Ah ! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous-même, que c'est lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux, mais du moins ce sont des fautes qu'un sentiment trop vif fait commettre, & qui souvent n'en persuadent que mieux. Si je vous avois été chere, vous n'auriez été capable que de celles-là ; & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis-je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuste. Après la façon dont vous m'avez traité, seroit-ce à vous à vous plaindre? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux à le plus de tort : je ne demande qu'un éclaircissement ; je consens même à vous pardonner : j'oublie dès cet instant que vous m'avez dit que vous m'aimez.... Ah, Madame! lui dis-je emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle ! Vous croyez me faire une grace,

& vous achevez de m'accabler ! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime : faites-le moi donc oublier aussi ; que ne sçavez-vous, continuai-je, en me jettant à ses genoux, l'état horrible où vous réduisez mon cœur.... Juste Ciel ! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux ! Levez-vous : que voudriez-vous que l'on pensât, si l'on vous y surprenoit ? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le respect que vous inspirez. Eh ! pensez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fusse plus satisfaite ! Voilà donc les effets de cette circonspection que vous m'avez promise ? Mais, enfin, que me demandez-vous ? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'espérer qu'un jour je vous y verrai plus sensible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle ; & c'est bien ardemment que vous souhaitez du retour ? Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déja dit. Mon cœur est encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos : cependant...... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire : je vous défends même de me deviner.

Madame de Lursay, en finissant ces

paroles, m'échappa. Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir assez fait pour la bienséance, elle étoit sans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit assurément rien de si clair que ce qu'elle venoit de me dire; & elle m'avoit traité en homme, de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laissât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre que la premiere fois que je lui avois parlé; mais, elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me restât aucun doute: & d'ailleurs, je n'avois plus assez d'amour pour elle, pour méditer profondément sur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ses discours.

Emportée dans cette conversation par sa véhémence, & par une situation neuve pour moi, elle m'avoit étonné, sans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que si Madame de Lursay eût sçu la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne se fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eût séduit. Retenu d'abord par le sentiment du plaisir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout

paroît paſſion à qui n'en a point éprouvé. Celle qui ſembloit écarter Madame de Lurſay n'étoit point dans mon cœur encore aſſez formée, pour réſiſter à ſes empreſſemens ; & j'aurois ſans doute préféré un amuſement tranquille, au ſoin pénible d'inſpirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lurſay pût imaginer qu'il lui fût ſi important de me paroître auſſi ſenſible qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt raſſurée ſur mon cœur, qu'elle reprit, à peu de choſe près, ſon ancien ſyſtême. Elle vouloit bien que je cruſſe, que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en euſſe déja triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le Sallon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris : j'étois incertain de ce que je devois faire ; &, quelque ouvertement qu'elle ſe fût déclarée, je ne voyois encore dans ſes diſcours rien qui m'aſſurât ſa conquête. Son viſage étoit redevenu auſtere ; & quoique ce dehors de ſévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'oſois approcher d'elle

ni la regarder. Tant de réserve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé : elle m'encouragea par les discours les plus obligeans à lui marquer plus de confiance; elle me fit même entendre, pendant toute la soirée, que deux personnes qui s'aiment, peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles sentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire assez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-tems que je le fisse ; mais voyant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'esprit, elle eut la générosité de le prendre sur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je? Je ne sortirai pas de chez moi; je compte même voir peu de monde : venez amuser ma solitude, aussi bien ai-je quelque chose à vous dire. J'entends, repris-je : vous voulez achever de me gronder. On ne se souvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle ; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence : viendrez-vous? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à son carrosse,

je crus ſentir qu'elle me la ſerroit : ſans ſçavoir les conſéquences que cette action entraînoit avec Madame de Lurſay, je le lui rendis : elle m'en remercia, en redoublant d'une façon expreſſive : pour ne pas manquer à la politeſſe je continuai ſur le ton qu'elle avoit pris : elle me quitta en ſoupirant, & très-perſuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fonds il n'y eût qu'elle qui ſe comprît.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que ce rendez-vous, auquel d'abord je n'avois point fait d'attention, me revint dans l'eſprit. Un rendez-vous ! Malgré mon peu d'expérience, cela me paroiſſoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle : en pareil cas, c'eſt dire honnêtement qu'on n'en aura point. Elle m'avoit ſerré la main : je ne ſçavois pas toute la force de cette action ; mais, il me ſembloit cependant, que c'eſt une marque d'amitié, qui, d'un ſexe à l'autre, porte une expreſſion ſingulière, & qui ne s'accorde que dans des ſituation marquées. Mais, cette vertueuſe Madame de Lurſay, qui venoit de me défendre ſeulement de la déviner, auroit-elle voulu? .... Non, cela n'étoit pas poſſible.

Quelque chose qu'il en pût arriver, je résolus de m'y trouver. J'imaginois que je ne pouvois qu'en être content: & Madame de Lursay étoit assez belle pour me le faire attendre avec impatience.

Au milieu des idées flatteuses que je me formois sur ce rendez-vous : ah! m'écriai-je, si c'étoit mon inconnue qui me l'eût donné ; mais non, reprenois-je, elle est trop sage pour en accorder à quelqu'un, à moins cependant que ce ne fût à Germeuil. Mais, où sont-ils tous deux, me demandois-je ; & comment se peut-il que, depuis que je les cherche, l'un & l'autre me soient échappés ? Ne devrois-je point renoncer à une poursuite si inutile jusqu'à ce jour ? Pourquoi près peut-être de me voir aimé, vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que me rendre malheureux, d'un objet que je n'ai vu qu'un instant, & que je ne reverrai sans doute que pour le trouver possédé par un autre ? N'importe, sçachons qui est cette inconnue, pour moi-même, pour me guérir d'une passion qui prend déja trop sur mon cœur ; pénétrons, s'il est possible, les secrets du sien : interrogeons Germeuil ; &, s'il est aimé, occupons-

nous moins à troubler ſes plaiſirs, qu'à jouir tranquillement des nôtres. La converſation que je venois d'avoir avec Madame de Lurſay, me faiſoit réfléchir ſur mon inconnue avec plus de froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens aſſez heureux pour en avoir ; & je me trouvois ſi reſpectable d'être à mon âge dans le même cas, & ſur-tout avec une perſonne telle que Madame de Lurſay, qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la choſe, & les idées que je m'en faiſois, ne me tinſſent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupaſſent, je n'en réſolus pas moins d'aller voir Germeuil le lendemain ; & je m'endormis en donnant des deſirs à Madame de Lurſay, & je ne ſais quel ſentiment plus délicat à mon inconnue.

Le premier ſoin que je retrouvai à mon réveil, fut celui d'aller chez Germeuil : je m'étois arrangé ſur ce que j'avois à lui dire, & m'étois préparé à le tromper autant que ſi, ſur une queſtion auſſi ſimple que celle que j'avois à lui faire, il eût dû deviner le trouble ſecret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiſer aſſez bien à ſes

yeux ; &, par une sottise ordinaire aux jeunes gens, j'imaginois, qu'en me regardant seulement, les personnes les plus indifférentes sur ma situation, l'auroient pénétrée. A plus forte raison, je me défiois de Germeuil, que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez lui avec empressement, & mon chagrin fut extrême, quand on me dit que depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déja blessée s'offensa de ce départ, & m'y fit voir les plus cruelles choses. Depuis quelques jours ils avoient disparu l'un & l'autre ; je ne doutai pas qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalousie se réveillerent. Je sentis par mon infortune quel devoit être son bonheur ; &, sûr qu'il étoit aimé d'elle, je n'en fus que moins disposé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le Printems ; &, en sortant de chez Germeuil, j'allai aux Thuilleries. Je me ressouvins en chemin du rendez-vous que m'avoit donné Madame de Lursay ; mais, outre qu'il ne me paroissoit pas alors aussi charmant que la veille, je ne me sentois pas assez de tranquillité dans l'esprit pour le soutenir. La seule image

de l'inconnue m'occupoit fortement; je la traitois de perfide, comme ſi elle m'eût en effet donné des droits ſur ſon cœur, & qu'elle les eût violés. Je ſoupirois d'amour & de fureur: il n'étoit point de projets extravagans que je ne formaſſe pour l'enlever à Germeuil; jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état ſi violent.

Quoique je ne duſſe pas craindre, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit de Thuilleries que je portaſſe mes pas, la ſituation de mon eſprit me fit chercher les allées que je ſavois être ſolitaires en tout tems. Je tournai du côté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalouſie. Deux voix de femmes que j'entendis aſſez près de moi, ſuſpendirent un inſtant la rêverie dans laquelle j'étois plongé: occupé de moi-même comme je l'étois, il me reſtoit peu de curioſité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chere, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diverſion. Je deſcendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorſqu'une exclamation, que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La paliſſade, qui étoit entre

tre nous, me déroboit leur vue, & cet obſtacle me détermina à voir qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus; & ma ſurpriſe & ma joie furent ſans égales, en reconnoiſſant mon inconnue.

Une émotion, plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la premiere fois que je l'avois vue, s'empara de mes ſens. Ma douleur, ſuſpendue d'abord à l'aſpect d'un objet ſi charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oubliai moi-même. Tranſporté, confondu, je penſai mille fois m'aller jetter à ſes pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement ſi impétueux ſe calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit aſſez haut, & le deſir de découvrir quelque choſe de ſes ſentimens dans un entretien dont elle croyoit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit réſoudre à me cacher, à faire le moins de bruit qu'il me ſeroit poſſible. Elle étoit avec une des Dames que j'avois vues avec elle à l'Opéra. En me pénétrant du plaiſir d'être ſi près d'une perſonne pour qui je ſentois tant

d'amour, je ne me consolois point de ne pouvoir pas l'entretenir : son visage n'étoit pas tourné absolument de mon côté, mais j'en découvrois assez pour ne pas perdre tous ses charmes. La situation où elle étoit, l'empêchoit de me voir, & m'en faisoit par-là moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avouerai, disoit l'inconnue, je ne suis point insensible au plaisir de paroître belle : je ne hais pas même qu'on me dise que je la suis ; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez : je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet ; &, si vous me connoissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, repartit la Dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, reprit l'inconnue : il faut d'abord s'y livrer beaucoup ; on en est plus sûr de s'en dégoûter. Vous tenez là le discours d'une coquette, reprit la Dame ; & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible & trop attaché. Je n'en fais rien encore, re-

partit l'inconnue : de tous ceux qui juſqu'à préſent m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le ſentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement : d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes, me tient en garde contre eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un ſeul, ſi vous en excepté le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicules, qui, pour être brillans, ne m'en déplaiſent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être née inſenſible; mais je ne me vois rien encore qui puiſſe me faire ceſſer de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi, reprit la Dame, & j'ai lieu de penſer, que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux : ce n'eſt pourtant pas le Marquis. Il y a quelques jours, repartit l'inconnue, que je vous vois cette idée; mais, comment, & ſur quoi avez-vous pu la former ? Je ne ſuis à Paris que depuis fort peu de tems : je ne vous ai pas quittée, & vous connoiſſez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel eſt l'objet qui m'a inſpiré une ardeur ſi vive ? Je ſuis

ſincere, vous le ſavez ; & ſi votre remarque eſt juſte, j'en conviendrai avec vous. Eh bien, répondit la Dame, vous ſouvient-il de votre inconnu ? De votre attention à le regarder ? Du ſoin que vous prîtes de me le faire remarquer ? Ajoutez à cela l'opinion avantageuſe que vous avez conçue de ſon eſprit, ſur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant aſſez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-deſſus : Préoccupation que l'amour fait naître, ou qui y mene. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous ſoient inconnues à vous-même ? Vous ſouvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui ſeul vous fit naître cette curioſité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée ; du plaiſir que vous eûtes, quand vous apprîtes ſon nom & ſon rang ? Combien vous en parlâtes le ſoir ? Rappellez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre ſéjour à la campagne, vos diſtractions, vos ſoupirs, échappés même ſans cauſe apparente. Que puis-je penſer encore de cette langueur douce & tendre, qui paroît dans vos yeux, & qui s'eſt emparée de tou-

tés vos actions ; de l'inquiétude & de la rougeur que vous causent actuellement mes remarques ? Si ce ne sont pas pour vous des simptômes d'amour, c'est ainsi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnue, je puis donc croire que je ne ressemble à personne. Je ne me défendrai sur rien de tout ce que vous venez de me dire; & vous conviendrez cependant, que vous avez mal appliqué vos remarques. Il est vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu : ôtez de cette curiosité l'empressement que vous y avez cru voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatigante avec laquelle il me regardoit, la produisit, & en même-tems mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus : sa figure me parut noble, & son maintien décent : deux choses, que ce jour là je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frapperent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me suis souvenue, vous parut aussi plaisant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus : étoit-ce l'amour qui les rendoit présens à votre mémoi-

re? Si je parlai de lui, vous ſçavez que ma mere en fut cauſe. J'ai été, dites vous, rêveuſe & diſtraite à la campagne, j'ai ſoupiré, j'ai eu de la langueur : il me ſemble que tous ces mouvemens ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inſpire, & qui peut être permis à une jeune perſonne qui, au ſortir du couvent où elle s'eſt déplû, a paſſé un an dans une terre où elle a eu peu d'amuſemens ; qui, pour ainſi dire, voit Paris pour la premiere fois, & n'eſt pas contente qu'on l'arrache à des plaiſirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à préſent cet amour dont vous étiez ſi sûre ? Cependant, je ſuis ſincere, & je vous avouerai naturellement que cet inconnu, qui n'en a pas été long tems un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplû. Quand ſon idée s'offre à mon ſouvenir, c'eſt toujours d'une façon avantageuſe pour lui; mais, c'eſt ſans qu'elle m'intéreſſe : & ſi l'amour conſiſte dans ce que vous m'avez peint, je ſuis bien loin d'en reſſentir. L'amour, dans un cœur vertueux, ſe maſque long tems, repartit la Dame : ſa premiere impreſſion ſe fait même ſans qu'on s'en apperçoive ; il

ne paroît d'abord qu'un goût simple, & qu'on peut se justifier aisément. Ce goût s'accroit-il, nous trouvons des raisons pour excuser ses progrès. Quand enfin nous en connoissons le désordre, ou il n'est plus tems de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame, déja attachée à une si douce erreur, craint de s'en voir privée; loin de songer à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il semble que nous craignions que ce sentiment n'agisse pas assez de lui-même. Nous cherchons sans cesse à soutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimeres de notre imagination. Si quelquefois la raison veut nous éclairer, ce n'est qu'une lueur, éteinte dans le même instant, qui n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas assez duré pour nous en sauver. En rougissant de notre foiblesse, elle nous tyrannise, elle se fortifie dans notre cœur par les efforts même que nous faisons pour l'en arracher, elle y éteint toutes les passions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire que nous ne céderons jamais, que le plaisir d'aimer peut être toujours innocent. En vain,

nous avons l'exemple contre nous, il ne nous garantit pas de notre chûte. Nous allons d'égaremens en égaremens, ſans les prévoir ni les ſentir; nous périſſons vertueuſes encore, ſans être préſentes, pour ainſi dire, au fatal moment de notre défaite; & nous nous retrouvons coupables ſans ſavoir, non-ſeulement comment nous l'avons été, mais ſouvent encore avant d'avoir penſé que nous puiſſions jamais l'être. Juſte Ciel! s'écria l'inconnue, quel portrait! qu'il me cauſe d'horreur! N'imaginez pas, repartit la Dame, que je l'aie fait ſans raiſons: il ne convient pas à votre ſituation préſente; mais, il me paroît important que vous ſachiez combien le cœur eſt foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'inconnue, & d'autant plus, que je crois que l'amant le plus eſtimable ne vaut pas le moindre des ſoins qu'il nous coûte. Cette façon de penſer, repartit la Dame, eſt un peu trop générale: mais je ne ſuis pas fâchée de vous la voir: &, ſi peu d'hommes ſont tendres & attachés; ſi peu ſont capables d'une vraie paſſion, nous ſommes ſi ſouvent & ſi indigne-

ment victimes de notre crédulité & de leur mauvaise foi, qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un. Vous, plus que toute autre, vous devez croire pour votre intérêt, qu'aucun homme n'est digne de vous toucher : faite pour être immolée, peut-être à celui de tous que vous choisiriez le moins, n'ajoutez pas au supplice, déja trop cruel de ne vivre que pour lui, le supplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'est pas content, empêchez du moins qu'il ne soit déchiré.

Elles se leverent alors. Dans le mouvement qu'elles firent, mon inconnue se tourna de mon côté ; mais elle disparut si promptement, qu'à peine jouis-je un instant de sa vue. Malgré le trouble où ses discours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la suivre; mais, ne voulant pas qu'elle pût me soupçonner de l'avoir écoutée, je pris pour la joindre une autre route que celle que je lui vis choisir.

Tout ce que je venois d'entendre, me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il semblât m'apprendre que Germeuil n'étoit point aimé. Je me trouvois débarrassé de la crainte que

le rival le plus dangereux que je puſſe avoir, ne l'eût touchée; mais, ſi ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un ſouvenir ſi tendre! Quelquefois, je me flattois que c'étoit moi: je me rappellois que je l'avois regardée avec cette opiniâtreté dont elle ſe plaignoit; mille choſes ſembloient me convenir. Le deſir d'être cet inconnu, plutôt encore que ma vanité, me faiſoit adopter le portrait flatteur qu'elle en avoit fait. La joie que me donnoit cette idée, étoit détruite ſur le champ par une autre qui pouvoit être auſſi vraie. Je l'avois regardée avec attention: j'avois ſans doute paru pénétré de ſes charmes; mais, étois je le ſeul qui eût été tranſporté à ſa vue? Tous les ſpectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire? Je ne l'avois vue qu'à l'Opéra; & dans la converſation où je venois de ſurprendre ſes ſecrets, il n'avoit été queſtion, ni du jour, ni du lieu où cet inconnu l'avoit frappée: ce qui pouvoit ſe rapporter à moi, pouvoit auſſi ſe rapporter à quelqu'autre. D'ailleurs, cet inconnu, ſelon ſes diſcours, n'en étoit plus un pour elle; il falloit donc qu'elle l'eût revu? Pourquoi n'auroit-

ce pas été Germeuil ? Sçavois-je depuis quand & comment il la connoissoit ? Hélas ! me disois je, que m'importe l'objet de sa passion, puisque je ne le suis point ? Quand ce ne sera pas Germeuil, en serai je moins malheureux ? Pendant ces douloureuses réflexions, dont la justesse me désespéroit, j'avois marché assez vîte pour me trouver, malgré le tour que j'avois fait, assez près d'elle : sa vue me donna autant de joie, que si j'eusse trouvé, dans le plaisir de la voir, quelque sujet d'espérer.

Elle se promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la piece d'eau qui la termine. J'admirai quelque tems la noblesse de sa taille, & cette grace infinie qui regnoit dans toutes ses actions : quelques transports, que, dans cette situation, elle me causât, je n'en voyois pas assez ; mais, timide comme je l'étois, je tremblois de me présenter à ses yeux : je desirois, je redoutois cet instant qui alloit me les rendre : il me surprit dans cette confusion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'espace qui étoit encore entre nous deux, pour la regarder avec toute la tendresse qu'elle m'inspiroit : à mesure qu'elle s'avançoit vers moi,

je ſentois mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement univerſel, qui s'empara de moi, me laiſſa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance: j'avois remarqué que, lorſque nous nous étions trouvés à quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ſes regards de deſſus moi; que, les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixés ſur elle, elle avoit recommencé les mêmes mouvemens: je les avois attribués à l'embarras où ma trop grande hardieſſe l'avoit miſe, & peut-être à quelque ſentiment d'averſion & de dégoût. Loin de me raſſurer contre une idée ſi cruelle, & de me flatter que ma vue lui faiſoit une plus douce impreſſion, elle me frappa au point, qu'en paſſant auprès d'elle, je n'oſai la regarder comme j'avois fait juſques-là. Je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur, que cette précaution étoit inutile; mon inconnue ne m'avoit ſeulement pas remarqué. Ce dédain me ſurprit & m'affligea. La vanité me fit croire, que je ne le meritois pas. Dès-lors, j'avois ſans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé;

&, ne pouvant penser mal long-tems de moi-même, je m'imaginai que la modestie seule l'avoit contrainte à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchoient toutes deux si lentement, que je me flattai que, sans marquer aucune affectation, je pourrois le rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non sans me retourner souvent, autant pour m'instruire du chemin que prendroit mon inconnue, que pour tâcher de la surprendre dans le même soin. Le mien en partie me réussit mal; & je pus seulement reconnoître qu'elle se disposoit à prendre le chemin de la porte du Pont-Royal. Je revins brusquement sur mes pas; &, en coupant par différentes allées, je m'y trouvai presque dans l'instant qu'elle y arrivoit: je lui fis place respectueusement, & cette politesse m'attira de sa part une révérence, qu'elle me fit sechement, & les yeux baissés. Je me rappellai alors toutes les occasions que j'avois lues dans les Romans de parler à sa Maîtresse, & je fus surpris qu'il n'y en eût pas une dont je pusse faire usage. Je souhaitai mille fois qu'elle fît un faux pas, qu'elle se donnât même une entorse : je ne voyois

plus que ce moyen pour engager la converſation ; mais il me manqua encore, & je la vis monter en carroſſe, ſans qu'il lui arrivât d'accident dont je puſſe tirer avantage.

Par malheur, je n'avois à cette porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la reſſource de la faire ſuivre, je penſai l'entreprendre moi-même ; mais, quand ce que j'étois, & la façon diſtinguée dont j'étois mis, ne me l'auroient pas défendu, je n'aurois pu me flatter de le faire long-tems. Je me repentis mille fois de n'être pas deſcendu à cette porte : j'aurois pris des meſures trop juſtes pour ne pas apprendre enfin qui étoit cette inconnue ; mais il n'étoit plus tems, & je m'en fis autant de reproches que ſi j'euſſe dû deviner, & qu'elle étoit aux Thuilleries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi, plus amoureux que jamais, piqué de l'indifférence de mon inconnue, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & déteſtant, ſans le connoître, celui pour qui elle ſembloit s'être déclarée, puiſque je ne pouvois plus me flatter que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me reſtoit le

rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lurſay. Loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoit rien que je n'euſſe fait pour m'en diſpenſer. Je venois d'éprouver, en voyant mon inconnue, que je n'aimois qu'elle, & que je n'avois pour Madame de Lurſay, que les ſentimens paſſagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme; & qu'elle m'auroit peut-être inſpiré moins que perſonne, ſans le ſoin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon inconnue m'avoit plus agité que guéri. Sa vue, l'amour même que je lui ſuppoſois pour un autre, avoient réveillé ma paſſion; &, quelques chagrins que j'en duſſe prévoir, j'imaginois plus de plaiſir à être malheureux par mon inconnue, qu'heureux auprès de Madame de Lurſay. Qu'irai je faire à ce rendez-vous, me diſois-je? Pourquoi me le donner? Je ne le demandois pas: j'irai m'entendre dire, qu'on ne veut point m'aimer, qu'on a le cœur trop délicat. Ah! plût à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces diſcours! Mais non: on étoit hier dans de plus douces diſpoſitions; la vertu & l'amour

peuvent combattre encore ; mais je ferai assez malheureux pour ne pas voir triompher la premiere. Je fus tenté quelque tems de ne point aller chez Madame de Lursay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient survenues, m'empêchoient de la voir. Après, j'y trouvois des difficultés, tant qu'à force de ne rien résoudre, je passai chez moi, & seul, la plus grande partie de la journée : enfin, je me déterminai à voir Madame de Lursay ; mais ce fut si tard, que ne m'attendant plus, elle avoit pris le parti de recevoir les visites qui lui viendroient ; en effet, j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur, & sans presque lever ses yeux de dessus un métier sur lequel elle faisoit de la tapisserie. De mon côté, les politesses ne furent pas vives ; &, voyant qu'elle ne me disoit mot, j'allai m'amuser à regarder jouer : il n'y avoit assurément rien de moins honnête que mon procédé : aussi me parut-il la fâcher vivement ; mais il m'importoit peu qu'elle s'en offensât, pourvu que je ne la misse point à portée de me le dire. Son intention cependant n'étoit point de garder là-dessus le silence : l'insulte étoit trop vive. L'avoir
fait

fait attendre, arriver froidement sans m'excuser, sans paroître croire que j'en eusse besoin, n'avoir pas seulement remarqué qu'elle en étoit piquée, étoit-il des crimes dont je ne fusse coupable? & encore étoient-ce tous crimes de sentiment. Elle attendit quelque tems que je revinsse à elle; mais voyant qu'il n'en étoit pas question, elle se leva, &, après quelques tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit mise ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur; le déshabillé le plus noble & le plus galant ornoit ses charmes; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre: enfin, elle étoit dans cette parure où les femmes éblouissent moins les yeux, mais où elles surprennent plus les sens. Il falloit, puisqu'elle l'avoit prise dans une occasion qu'elle regardoit comme fort importante, que, par sa propre expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi: je ne l'avois pas encore bien considérée; je fus, malgré mes préjugés contre elle, surpris de sa beauté. Je ne sçais quoi de si

touchant & de si doux brilloit dans ses yeux ; ses graces animées par le desir, & peut-être par la certitude de me plaire, avoient quelque chose de si vif, que j'en fus ému. Je ne pus la regarder sans une sorte de complaisance, que je n'avois jamais eue pour elle : aussi ne l'avois-je jamais vue comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette physionomie sévere & composée, avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois ; c'étoit une femme sensible, qui consentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux se rencontrerent : la langueur, que je trouvai dans les siens, fit passer jusques dans mon cœur le mouvement que ses charmes avoient fait naître, & dont le trouble sembloit s'accroître à chaque instant. Quelques soupirs, qu'elle affectoit de ne pousser qu'à demi, acheverent de me confondre ; & dans ce dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon inconnue.

Madame de Lursay avoit trop d'expérience pour se méprendre à son ouvrage, & n'en pas profiter ; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur moi, qu'en me regardant avec plus de tendresse qu'elle

ne m'en avoit encore exprimée, elle retourna à sa place. Sans réfléchir sur ce que je faisois, sans même que je pusse former une idée distincte, je la suivis ; elle s'étoit remise à sa tapisserie, & sembloit en être si occupée, que quand je m'assis vis-à-vis elle, elle ne leva pas les yeux sur moi. J'attendis quelque tems qu'elle me parlât ; mais, voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le silence : Ce travail vous occupe prodigieusement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut, au ton de ma voix, combien j'étois ému, &, sans me répondre, elle me regarda en dessous : regard qui n'est pas le plus mal adroit dont une femme puisse se servir, & qui en effet, est décisif dans les occasions délicates. Vous n'êtes donc pas sortie aujourd'hui, continuai-je. Eh ! mon Dieu non, reprit-elle d'un air fin ; il me semble même que je l'avois dit. Comment se peut-il donc, repartis-je, que je l'aie oublié ? La chose ne vaut pas, répondit-elle, que vous vous en fassiez des reproches, & elle est par elle-même si indifférente, que j'avois oublié aussi, que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus essentiellement,

vous me trouverez toujours diſpoſée à vous pardonner ; car, nous nous ſerions peut-être trouvés ſeuls ; que nous ſerions-nous dit? Sçavez-vous bien qu'un tête-à-tête eſt quelquefois encore plus embarraſſant que ſcandaleux? Je ne ſçais, repris-je, mais, pour moi, je le ſouhaitois avec tant d'ardeur... Ah ! finiſſons cette caquetterie, interrompit-elle: ou ne me parlez plus ſur ce ton, ou ſoyez du moins d'accord avec vous-même. Ne ſentez-vous pas que, de la choſe du monde la plus ſimple, vous en faites actuellement la plus ridicule. Comment pouvez-vous vous imaginer que je croie ce que vous me dites ? Si vous aviez deſiré de me voir, qui vous en empêchoit ? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez, cependant, comme je réuſſis, continuai-je, en lui prenant la main qu'elle avoit ſous ſon métier. Eh bien, me dit-elle, ſans la retirer, & en ſouriant, que voulez-vous ? Que vous me diſiez que vous m'aimez. Mais, quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en ſerai plus malheureuſe, & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire : devinez-moi, ſi vous pouvez, ajouta-t-elle en me regardant fixement. Vous me

l'avez défendu, repris-je. Ah! s'écria-t-elle, je ne croyois pas vous en avoir tant dit; mais, auſſi ne vous en dirai-je pas davantage. Je voulus alors la preſſer de parler; elle s'obſtina au ſilence: nous fûmes quelque tems ſans nous rien dire; mais nous ne ceſſions pas de nous regarder, & je retenois toujours ſa main. Que je ſuis bonne, & que vous êtes fol! dit-elle enfin: le beau perſonnage que nous jouons ici tous deux! Ecoutez, ajouta-t-elle d'un air de réflexion, je crois vous avoir dit que j'étois ſincere, & je ſuis bien aiſe de vous en donner des preuves. Naturellement je ſuis peu ſuſceptible; &, pour me ſauver des égaremens de la jeuneſſe, je n'ai pas eu beſoin de réfléchir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers qui, par mille raiſons que vous ne ſentez pas, pourroit m'être moins pardonné que jamais: cependant, j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus qu'un mot. Raſſurez-moi contre tout ce que j'ai à craindre de votre âge & de votre peu d'expérience: que votre conduite m'autoriſe à prendre de la confiance en vous, vous ſerez content de mon cœur. Cet aveu, que je vous fais, me coûte;

il eſt, ſi voulez-vous m'en croire, le premier de cette nature que j'aie fait de ma vie. Je pouvois, je devois même vous le faire attendre plus long-tems, mais je haïs l'artifice, & perſonne au monde n'en eſt moins capable que moi. Soyez fidele & prudent, je vous épargne des peines en vous apprenant moi même un ſecret que de long-tems vous n'auriez pénétré, méritez qu'un jour je vous en diſe davantage. Ah! Madame, m'écriai-je.... Je ne veux pas de remercimens, interrompit-elle, ils ne ſeroient à préſent qu'une imprudence; & c'eſt ſur tout ce que je veux que vous évitiez. Ce ſoir, peut-être, nous pourrons nous parler. Non, Madame, répondis je, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit que vous m'aimez. Pour me preſſer de vous faire cet aveu dans la ſituation où nous ſommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoiſſiez bien peu le prix! Faites ce que je deſire, & ne pouſſons pas plus avant une converſation ſur laquelle peut-être on ne médite déja que trop ici.

Je fis, non ſans peine, ce qu'elle vouloit. Mon bonheur m'avoit enivré; &, loin de retourner au jeu, j'allai

rêver aux plaisirs que me promettoit une si belle conquête. J'étois placé de façon que je pouvois voir Madame de Lursay : mes yeux étoient sans cesse attachés sur elle ; & toujours aussi elle me lançoit des regards qu'elle chargeoit de tendresse & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté, qui, ainsi qu'elle me le disoit elle-même, n'avois jamais été sensible, soupirer pour moi, me le dire ! j'étois le seul qu'elle eût aimé ! Je triomphois de la vertu de Platon même. Je dis de Platon ; car, sans m'y connoître parfaitement, je ne laissois pas de voir, que si dans la suite on me parloit encore de son systême, du moins on le mitigeroit ; & le mitiger, c'est l'anéantir. Cependant, il restoit encore à Madame de Lursay bien des ressources contre moi, si elle eût voulu s'en servir. Ce caractere de sévérité qu'elle s'étoit donnée, & qui, tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit sur ses propres desirs, la honte de céder trop promptement, sur-tout avec quelqu'un, qui ne devinant jamais rien, lui laisseroit tout le désagrément des démarches ; la crainte que je ne fusse indiscret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule d'autant

plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces ſortes de foibleſſes; ſa coquetterie même, qui lui faiſoit trouver plus de plaiſir à s'amuſer de mon ardeur, qu'à la ſatisfaire, & qui avoit vraiſemblablement cauſé ſes inégalités, plus encore que tout le reſte.

Car, que l'on vienne à ſurprendre le cœur d'une femme vertueuſe, quand une fois elle eſt convenue qu'elle l'a donné, il ne reſte plus rien à combattre. La vérité de ſon caractère ne peut s'accommoder de ce manege dont ſe ſervent les coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les Prudes d'une accès ſi difficile. Vraie dans la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux deſirs, elle ne l'eſt pas moins dans la façon de ſe rendre. Elle ſuccombe, parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus mépriſables ſont quelquefois celles qui coûtent le plus de ſoin; & l'hypocriſie montre ſouvent plus de ſcrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lurſay me parût enfin s'être arrangée ſur les ſiens, je ne laiſſois pas de craindre un de ces retours auxquels elle étoit ſujette; & j'aurois bien voulu ne lui pas donner

le tems de la réflexion. J'imaginois qu'une personne aussi sévere devoit être en proie à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroissoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traversé. Soumettre un cœur inaccessible, pouvois-je jouir jamais d'une plus grande gloire ? Cette idée agissoit plus sur mon cœur, que tous les charmes de Madame de Lursay ; & j'ai compris depuis, par l'impression qu'elle me faisoit alors, qu'il est bien plus important pour les femmes de flatter notre vanité, que de toucher notre cœur.

Plus, cependant, je réfléchissois sur ce que Madame de Lursay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me réjoignit bientôt ; &, dans la conversation qui devint générale, elle glissa mille choses fines & passionnées ; elle y déploya tous les agrémens de son esprit, & toute la tendresse de son cœur. J'admirois en secret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la personne de Madame de Lursay : transports à demi-étouffés, & par-là peut-être plus flatteurs : regards dé-

robés ; ſoupirs que moi ſeul j'entendois : il n'y avoit rien qu'elle ne me donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laiſſer prévoir. Pendant le ſouper, où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de ſes empreſſemens : &, malgré toutes les perſonnes qui nous obſédoient, elle trouva le moyen de me faire ſentir qu'elle étoit ſans ceſſe occupée de moi. La ſituation où je me trouvois, avoit augmenté mon embarras naturel.

Je ne répondois à tout ce qu'elle me diſoit, que par un ſourire niais, ou par des diſcours mal arrangés, qui ne valoient pas mieux, & ne diſoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis, que je n'en aurois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes diſtractions, & ma ſtupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus inconteſtables que j'étois fortement épris ; & je ne voyois jamais plus de tendreſſe dans ſes yeux, que quand je lui avois répondu quelque choſe de bien abſurde. Elle n'eſt pas la ſeule que j'aie vue dans ce cas-là. Les femmes adorent ſouvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent ſe flatter que c'eſt notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque paſſion que je me ſentiſſe pour Madame de Lurſay, dans quelque déſordre que m'eût plongé tout ce qui venoit de ſe paſſer, mon inconnue m'étoit plus d'une fois revenue dans l'eſprit. Mais, loin de me laiſſer occuper de ſon ſouvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur; il me ſembloit, pour peu que je l'y laiſſaſſe ſubſiſter, qu'il prenoit trop d'empire ſur moi. Je me reprochois, comme une perfidie, tout ce que je faiſois pour Madame de Lurſay; &, pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois beſoin d'oublier à quel point j'aimois mon inconnue. Je cherchois à me diſtraire de ſon idée par celle des plaiſirs qui m'attendoient. J'euſſe mieux aimé, à la vérité, que tout ce que je deſirois de Madame de Lurſay, m'eût été donné par elle; mais, je ne m'en ſentois pas moins diſpoſé à profiter des bontés de la premiere.

Le ſouper finit. Meilcour, me dit Madame de Lurſay, pendant que tout le monde ſe levoit, vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce ſoir; & je vous avouerai qu'au fond, je n'en ſuis pas fâchée; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de vous.

Moi, Madame! répondis-je, douteriez-vous de mon reſpect ? Mais oui, reprit-elle; je n'ai pas ſur cela trop bonne opinion de vous : ce n'eſt pas que je ne ſçuſſe bien vous impoſer ; mais après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je ſouris à ces mots; il me paroiſſoit plaiſant que, pour éviter que je lui manquaſſe de reſpect, elle me redonnât un rendez-vous. Je vous entends, continua-t-elle, vous penſez bien que nous ne ſerons pas ſeuls. Je fus ſi interdit de me voir déchu de toutes mes eſpérances, que je penſai lui répondre, comme vous voudrez : mais, Madame, lui dis-je, après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce ſoir ? Parce que, répondit-elle, il y a trop de monde ici, & que la bienſéance ſeroit choquée, ſi l'on vous y voyoit reſter. Mais auſſi, c'eſt votre faute. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie ſi nombreuſe. Vous me déſeſpérez, Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne ſe préſente rien à mon eſprit qui puiſſe me tirer d'un état auſſi déſagréable. Je ne ſçais pas, repartit-elle, ce qui vous fait deſirer

à ce point-là une chose aussi indifférente par elle-même ; mais puisqu'elle vous paroît si essentielle, examinez ce que nous pourrions faire.

Il est naturel qu'en pareil cas le plus expérimenté se charge de la conduite des affaires, & elle crut pouvoir, sans trop prendre sur elle, me fournir l'expédient qui devoit tous deux nous tirer d'embarras ; mais elle devoit, pour son honneur, paroître étourdie de sa situation, aussi rêva-t-elle long-tems : elle me proposa même, les uns après les autres, vingt moyens qu'elle condamnoit sur le champ, & finit par me dire, comme quelqu'un qui a épuisé toutes ses vues, qu'elle ne voyoit rien de plus court, ni de plus sûr, que de ne pas rester avec elle. Je combattis son dernier avis, mais foiblement. Je n'en sçavois pas assez pour nous tirer d'un état si pénible, & je trouvai qu'elle avoit raison. Elle ne s'attendoit pas à une décision si précise, & elle prit dans l'instant son parti.

Il n'est pas douteux, dit-elle, que je n'aie raison ; cela est sensible. En effet, je ne vois rien, mais rien du tout, qui puisse servir à notre idée. Ce n'est pas que dans le fonds on dût

imaginer, si vous restiez ici, qu'il y a quelque chose de particulier entre nous deux. Rien n'est si simple; mais, le monde est méchant, vous êtes jeune. On ne voudroit jamais penser ce qui en est; & d'une chose, qui n'est assurément, ni cherchée, ni prévue, & qui n'auroit pas même besoin d'être cachée, on en feroit un affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant cela est cruel; car il est certain que je m'exposerois, mais de la façon du monde la plus funeste. Ce sacrifice, que je vous ferois, feroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-tems vous afflige, & je m'afflige aussi moi de discuter si long-tems cette matiere avec vous. Il y a mille femmes assurément, à qui ceci ne causeroit pas le moindre embarras; mais, j'ai si peu d'usage de ces sortes de choses, que vous ne devez pas paroître surpris du trouble où celle-ci me met. Si cependant l'on pouvoit se rassurer par la pureté de ses intentions, je n'aurois, à coup sûr, rien du tout à me reprocher; car, je vous le répete, rien n'est si simple que nous soyons seuls. Je ne doute pas que vous n'employiez ces momens à me dire que vous m'aimez; mais vous m'en di-

riez autant devant tout le monde: &, puisque je ne puis là-dessus vous imposer silence, il me semble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais, ajouta-t-elle, toutes ces réflexions ne sont pas des expédiens. Avez-vous quelqu'un de vos gens ici? Oui, répondis-je: voudriez-vous que je les renvoyasse? Eh, mon Dieu, non! reprit-elle, ce n'est pas de cela qu'il est question; gardez-vous en bien: mais... pour quelle heure avez-vous demandé votre équipage? Pour minuit? Oui, repris-je. Tans pis, repartit-elle, c'est l'heure à laquelle on sortira de chez-moi. Si je ne le faisois revenir qu'à... deux heures, par exemple, interrompit-elle: puisque vous pensiez cela, pourquoi ne me le pas dire? Cet expédient leve toutes les difficultés, & je vous sçais gré de l'avoir imaginé. En effet, le prétexte d'attendre vos gens est suffisant pour rester; &, supposé que quelqu'un vous offrît de vous remener, vous sçauriez vous en dispenser apparemment? Je ne répondis à Madame de Lursay, qu'en lui serrant la main avec passion, & je sortis pour donner mes ordres, riant en moi-même de ce qu'elle me faisoit honneur

du ſtratagême qui aſſuroit notre entretien, pendant qu'elle auroit pu à ſi juſte titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant, que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Madame de Lurſay ſe plaignoit de la migraine : tout imbécille que j'étois, je ne laiſſai pas de comprendre qu'elle ne feignoit cette indiſpoſition, que pour être plutôt en liberté de me parler ; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laiſſer jouir de ce repos dont elle ſembloit avoir beſoin. Malgré toutes les réflexions que je faiſois là-deſſus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me ſentois une ardeur inquiette, qui me tourmentoit. Je regardois triſtement Madame de Lurſay, comme pour lui demander raiſon du chagrin qu'on nous cauſoit : & elle, par les plus tendres ſouris, me faiſoit entendre qu'elle partageoit mon inquiétude.

Ce moment ſi ardemment ſouhaité vint enfin ; on ſe leva, on ſe diſpoſa à partir : je ſortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver perſonne à moi dans l'antichambre.

bre. Ce que Madame de Lurſay avoit prévu, ne manqua pas de m'arriver. On me propoſa de me remener : je remerciai, mais avec un air décontenancé. L'on me preſſoit d'accepter, mon embarras augmentoit ; & je crois que, faute de ſçavoir que répondre, je me ſerois laiſſé reconduire, ſi Madame de Lurſay, fertile en expédiens, & dont l'eſprit ne ſe troubloit pas auſſi aiſément que le mien, ne fût venue à mon ſecours. Ne voyez-vous pas, dit-elle en ſouriant, à ceux qui me tourmentoient le plus poliment du monde, que vous le gêneriez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on ſçache où il veut aller : il a ſans doute quelque rendez-vous. Mais, vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle en ſe tournant vers moi ; & quoique j'aie un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce diſcours fut tenu d'un air ſi naturel, qu'il étoit impoſſible de n'y être point trompé. Je la remerciai en bégayant. On attribua mon trouble à la plaiſanterie qu'elle m'avoit faite ; &, après m'avoir raillé bien ou mal ſur ma bonne fortune prétendue, enfin on nous laiſſa enſemble.

Je ne me vis pas plutôt ſeul avec elle, que je fus ſaiſi de la plus horrible peur que j'aie eue de ma vie. Je ne ſçaurois exprimer la révolution qui ſe fit dans tous mes ſens. Je tremblois, j'étois interdit. Je n'oſois regarder Madame de Lurſay : elle s'apperçut aiſément de mon embarras, & me dit, mais d'un ton le plus doux, de m'aſſeoir auprès d'elle ſur un ſopha où elle s'étoit miſe ; elle y étoit à demi-couchée, ſa tête étoit appuyée ſur des couſſins, & elle s'amuſoit nonchalamment, & d'un air diſtrait, à faire des nœuds. De tems en tems, elle jettoit les yeux ſur moi d'une façon languiſſante, & je ne manquois pas dans l'inſtant de baiſſer reſpectueuſement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre, par méchanceté, que je rompiſſe le ſilence : enfin, je m'y déterminai. Vous faites donc des nœuds ? Madame, lui demandai-je d'une voix tremblante. A cette intéreſſante & ſpirituelle queſtion, Madame de Lurſay me regarda avec étonnement. Quelque idée qu'elle ſe fût faite de ma timidité, & du peu d'uſage que j'avois du monde, il lui parut inconcevable que je ne trouvaſſe que cela à lui dire. Elle ne voulut pas cependant achever de

me décourager ; &, sans y répondre, je suis, me dit-elle, fâchée, quand j'y songe, que vous soyez resté ici : & je ne sçais à présent si ce stratagême que nous avons d'abord trouvé si heureux, fera l'effet que nous avons imaginé. Je n'y vois point d'inconvéniens, répondis-je. Pour moi, repartit-elle, je n'en vois qu'un ; mais il est terrible. Vous m'avez trop parlé tantôt, & je crains qu'on n'ait deviné ce que vous me disiez. Je voudrois qu'en public vous fussiez plus circonspect. Mais, Madame, repartis-je, il est impossible qu'on m'ait entendu. Ce ne seroit pas une raison, répondit-elle : on commence toujours par médire, sauf après à examiner si l'on a eu de quoi le faire. Je me souviens que nous nous sommes entretenus long-tems sur une matiere qui ne vous laissoit point un air indifférent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, on cherche à le lui persuader ; & le discours ne partît-il pas du cœur, il anime toujours les yeux. Moi, qui vous examinois, par exemple, il me sembloit que vous aviez plus de feu, plus de tendresse que vous ne croyiez peut-être vous même : c'étoit sans que vous le voulussiez, même sans que la chose

nous touchât assez pour qu'elle altérât votre physionomie ; cependant, je la trouvois changée. Je crains qu'un jour vous ne soyez trompeur ; & je plains d'avance celles à qui vous voudrez plaire. Vous avez un air vrai, votre expression est passionnée, elle peint le sentiment avec une impétuosité qui entraîne, & je vous avouerai... Mais non, ajouta-t-elle, en s'interrompant, & avec un air confus, il ne me serviroit de rien de vous dire ce que je pense. Parlez, Madame, lui dis-je tendrement ; rendez-moi, s'il se peut, digne de vous plaire ? De me plaire, reprit-elle. Ah! Meilcour, c'est ce que je ne veux pas ; &, supposé que vous en ayez eu le dessein, n'y pensez plus, je vous en conjure : quelques raisons que j'aie de fuir l'amour, quelque peu même qu'il semble être fait pour moi, peut-être m'y rendriez-vous sensible. Ciel ! ajouta-t-elle tristement, serois-je réservée à ce malheur, & ne l'aurois-je évité jusqu'ici, que pour tomber plus cruellement !

Ces paroles de Madame de Lursay, & le ton dont elle les prononçoit, me jetterent dans un attendrissement où je ne m'étois jamais trouvé, & qui me pénétra au point que je ne pus d'abord

lui répondre. Pendant le ſilence mutuel où nous reſtâmes quelque tems, elle paroiſſoit plongée dans la rêverie la plus accablante : elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au ciel, les laiſſoit retomber tendrement ſur moi, ſembloit les en arracher avec peine : elle ſoupiroit avec violence, & ce déſordre avoit quelque choſe de ſi naturel & de ſi touchant ! elle étoit ſi belle dans cet état, elle me pénétroit de tant de reſpect, que quand je n'aurois pas eu déja le deſir de lui plaire, elle me l'auroit ſûrement fait naître.

Eh ! pourquoi, lui dis-je, d'une voix étouffée, ſeroit-ce un malheur pour vous ? Pouvez-vous me le demander, reprit-elle ? Croyez-vous que je m'aveugle ſur le peu de rapport qu'il y a entre nous ? A préſent que vous me dites que vous m'aimez, vous êtes peut-être ſincere ; mais, combien de tems le ſeriez-vous, & combien ne me puniriez-vous pas d'avoir été trop crédule ? Je vous amuſerois : vous me fixeriez. Trop jeune pour vous attacher long-tems, vous vous en prendriez à moi des caprices de votre âge. Moins je vous fournirois de prétextes d'inconſtance, plus je vous devien-

drois indifférente. Dans les ſoins que je prendrois de vous ramener, vous verriez moins une Amante ſenſible, qu'une perſonne inſupportable : vous iriez même juſqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi ; & ſi je ne me voyois pas indignement ſacrifiée, ſi vous n'inſtruiſiez pas le public de ma foibleſſe, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avouant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lurſay auroit ſans doute parlé plus long tems ſur ce ton tragique; mais elle m'en vit ſi abattu, ſi près d'en verſer des larmes, ſi déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce ſujet, qu'elle crut néceſſaire, pour me remettre l'eſprit, de me parler avec moins de majeſté.

Au reſte, ajouta-t-elle doucement, ce n'eſt pas que je vous croie capable d'aucun des mauvais procédés que je viens de vous dépeindre; non, aſſurément : mais, je vous le répete, je crains votre âge plus encore que le mien ; d'ailleurs, vous ne voudriez pas aimer à ma fantaiſie. Non, Madame, lui disje, je ne me conduirai jamais que par vos volontés. Je ne ſçais pas, reprit-

elle en souriant, si je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'est une preuve d'amour, que de perdre le respect ; & c'est la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde : je ne dis pas qu'on ne doive naturellement attendre une récompense de ses soins ; quelque répugnance que sente une femme à s'engager trop avant, quand elle est une fois persuadée, elle laisse peu de chose à combattre. Quand serai-je donc assez heureux pour vous persuader, Madame, lui demandai je ? Quand ? répondit-elle en riant ; mais, vous voyez que je le suis à demi. Je vous laisse dire que vous m'aimez, & je vous dis presque que je vous aime. Vous voyez quelle est ma confiance ; je n'ai pas craint de rester seule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me semble, des preuves de tendresse assez fortes ; &, si vous les voyiez telles qu'elles sont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il est vrai, Madame, repris-je, d'un air embarrassé, mais. . . Mais, Meilcour, interrompit-elle, sçavez-vous bien que ma démarche de ce soir est très-hasardée, & qu'il faut que je pense aussi bien de vous que je le

ſais pour m'y être déterminée ? Haſardée! repris-je. Oui, dit-elle, & je le répete, très-haſardée. Au fonds, ſi l'on ſçavoit que vous êtes ici de mon conſentement, que j'en ai lié volontairement la partie avec vous, en un mot, que ce n'eſt pas un coup imprévu, que ne ſeroit-on pas en droit d'en dire ? Voyez pourtant le tort qu'on auroit; car perſonne ne peut être aſſurément plus reſpectueux que vous; & voilà, ce qu'on ne croit pas, le moyen de tout obtenir. Meilcour, ajouta-t-elle, preſſamment, que vous voulez vous faire aimer! que cet air d'embarras & d'ingénuité, qui me découvre toute la candeur de votre ame, eſt flatteur pour moi!

Ces paroles me ſembloient alors trop obligeantes pour n'en devoir pas remercier Madame de Lurſay; &, dans le tranſport qu'elles me faiſoient, je pris ſur moi au point que j'oſai me jetter à ſes genoux. Ah Ciel! m'écriai-je, quoi vous m'aimerez, vous me le direz! Oui, Meilcour, reprit-elle en ſouriant, & en me tendant la main: oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde; ſerez-vous content ? Je ne lui répondis qu'en ſer-

rant avec ardeur la main que je lui avois saisie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lursay, & parut la troubler: elle soupira; je soupirois aussi. Nous fûmes quelque tems sans nous parler. Je cessois un instant de baiser sa main, pour la regarder. Je trouvois dans ses yeux une expression dont j'étois saisi sans la bien connoître, ils étoient si vifs, si touchans! j'y lisois tant d'amour, que, sûr qu'elle me pardonneroit mon audace, j'osai encore lui baiser la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever? quelles sont donc ces folies? Levez-vous, je le veux. Ah, Madame! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplû? Eh! vous fais-je des réproches, répondit-elle languissamment? Non, vous ne me déplaisez pas; mais, reprenez votre place, ou, pour mieux dire, partez, je viens d'entendre votre carrosse, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, si vous voulez, on vous verra; si je sors, ce ne sera que tard. Adieu, ajouta-t-elle, en riant de ce que je retenois éternellement sa main; je veux absolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'ef-

fraie, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me justifier. Je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lursay. En me pressant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéie : je lui soutins qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon carrosse. Mais, quand cela seroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous restiez ici davantage. Ne nous sommes-nous pas tout dit? Il me semble que non, repris-je en soupirant; & si je garde quelquefois le silence auprès de vous, c'est bien moins parce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté que je trouve à vous exprimer tout ce que je pense. Voilà, me dit-elle, en se remettant sur le sopha, une timidité dont je veux vous corriger : il faut toujours la distinguer du respect, l'un est convenable, & l'autre est ridicule. Par exemple, nous sommes seuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne : plus la liberté que je semble donner à vos desirs, est grande, plus vous êtes estimable de ne point chercher à en abuser. Vous êtes peut-être le seul au monde que je connoisse capable

de ce procédé. Aussi la répugnance, que je me suis toujours sentie pour ce que je fais aujourd'hui, cesse-t-elle. Je puis me flatter enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenue, dont je vous loue, vient du respect; car, si vous n'étiez pas timide, j'en aurois assez fait pour que vous ne le fussiez plus. Vous ne me répondez rien? C'est que je sens, Madame, repris-je, que vous avez raison, & que je voudrois que vous eussiez tort.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer, que quand elle s'étoit remise sur le sopha, je m'étois rejetté à ses pieds; qu'alors, elle m'avoit laissé appuyer les coudes sur ses genoux; que d'une main elle badinoit avec mes cheveux, & qu'elle permettoit que je lui serrasse ou baisasse l'autre, car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah! si j'étois sûre, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez pas inconstant, ou indiscret, ajouta-t-elle, en baissant la voix!

Loin de répondre comme je l'aurois dû, je sentis si peu la force de cette exclamation, je connoissois si peu le prix de ce que Madame de Lursay faisoit pour moi, que je m'amusai à lui jurer une fidélité éternelle. Le feu que je

voyois dans ſes yeux, & qui auroit été pour tout autre un coup de lumiere; ſon trouble, l'altération de ſa voix, ſes ſoupirs doux & fréquens, tout ajoutoit à l'occaſion & rien ne me la fit comprendre. Je crus même qu'elle ne ſe livroit tant à moi, que parce qu'elle étoit ſûre de mon reſpect, & qu'un moment d'audace ne me ſeroit jamais pardonné; qu'elle étoit une de ces femmes avec leſquelles il faut tout attendre, & pour qui le moment n'eſt redoutable que quand elles le veulent: je me fis, enfin, tant & de ſi fortes illuſions, qu'elles prévalurent ſur mes deſirs, & ſur l'envie que la délicate Madame de Lurſay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à ſe reprocher de ne s'être pas aſſez fait entendre, plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une ſombre rêverie, & je l'aurois tourmentée juſqu'au jour de mes proteſtations d'amour, & ſur-tout de reſpect, ſi, ennuyée enfin de la ſituation ridicule où je la mettois, elle ne m'eût réitéré, & très-fortement, qu'il étoit tems que je me retiraſſe: elle jugea en perſonne ſenſée, qu'il ne lui reſtoit plus rien dans cet inſtant à eſpérer de moi. Quelque répugnance que je montraſſe pour lui

obéir, je ne pus rien gagner ſur elle, & nous nous ſéparâmes; elle étonnée ſans doute qu'on pût pouſſer auſſi loin la ſtupidité; & moi perſuadé qu'il me faudroit au moins ſix rendez-vous, avant que de ſçavoir encore à quoi m'en tenir. Il me ſembla même, qu'en me quittant, elle m'avoit regardé avec froideur; & je crus qu'elle n'étoit cauſée que par les licences où je m'étois laiſſé emporter avec elle.

Je ne me vis pas plutôt rendu à moi-même, que, ma confuſion ſe diſſipant, je jugeai de ce qui venoit de ſe paſſer, differemment que je n'avoïs fait dans le tems de l'action même. Plus je me rappellois les diſcours & les façons de Madame de Lurſay, plus j'y trouvois de quoi douter que mon reſpect eût été ſi bien placé que je l'avois cru, & que ſi le ſecond rendez-vous ſe paſſoit comme le premier, elle eût la complaiſance de m'en accorder un troiſieme, toute Dame à ſentiment qu'elle étoit. Je n'imaginois pas, à la vérité, qu'en la preſſant davantage, j'euſſe remporté la victoire, mais que du moins je me la ſerois préparée. Mais auſſi, c'étoit ſa faute. Sçavois-je moi, que toute femme qui, en pareille occaſion, parle de ſa vertu,

s'en pare moins pour vous ôter l'espoir du triomphe, que pour vous le faire paroître plus grand ? A quoi bon toutes ces finesses de Madame de Lursay ? Il devoit être décidé que je les prendrois pour bonnes, fussent-elles cent fois plus grossieres ; & il n'est avantageux aux femmes de s'en servir, qu'avec ceux à qui elles n'en imposent point. Ma vertu ! votre respect ! mots bien choisis pour un tête-à-tête ! sur-tout, quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y sont déplacés, & qu'on ne sçait point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réussite de celui-ci, & la fermeté que je me proposois d'avoir dans les autres, mon inconnue revint m'occuper : mais les idées de plaisir que Madame de Lursay m'avoit offertes ; les chaînes même dont je venois de me lier avec elle ; l'impossibilité que je prévoyois à me faire aimer de cette inconnue ; impossibilité dont, pour me justifier à moi-même mes inégalités, je m'effrayois encore plus dans ce moment ; & l'indifférence que ce jour-là même elle m'avoit témoignée, me la rendirent moins chere. Je sentois que, sûr d'être aimé d'elle, j'aurois aisément

sacrifié Madame de Lursay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me dissimuler, qu'en me voyant, elle avoit détourné les yeux ; qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux que l'on prend à l'aspect d'un objet qui choque : &, après un examen réitéré de mes charmes, de profondes réflexions sur ce que j'avois lieu d'en attendre, & le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit, si, comme cela me paroissoit visible, mon inconnue ne m'aimoit pas, que Germeuil l'eût prévenue contre moi, ou qu'elle eût une antipathie secrette pour les jolies figures. J'aurois peut-être présumé de la mienne un peu moins dans un autre tems ; mais, Madame de Lursay, éprise pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'estime pour ma personne. Je ne pouvois penser qu'une femme aussi peu susceptible me trouvât dangereux, si en effet je ne l'étois pas ; & que l'on fit une si violente impression, sans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je supposois à l'inconnue pour moi, je sentois qu'elle m'intéressoit encore : mais j'attribuois le trouble dont mon cœur étoit tourmenté, à un reste

d'impreſſion trop vive d'abord , pour être ſi promptement effacée ; & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lurſay , & l'idée de mon bonheur prochain, avoient de plus puiſſant & de plus doux.

Je me diſpoſois le lendemain à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour, lorſqu'on lui annonça le Comte de Verſac : elle me parut fâchée de cette viſite; il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus; auſſi venoit-il très-rarement chez elle. La même raiſon , qui faiſoit qu'il ne convenoit pas à ma mere , faiſoit en même tems qu'elle ne pouvoit lui convenir. Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maiſons , & moi allant peu à la Cour où Verſac étoit preſque toujours, nous nous connoiſſions fort peu.

Verſac , de qui j'aurai beaucoup à parler dans la ſuite de ces Mémoires, joignoit, à la plus haute naiſſance, l'eſprit le plus agréable , & la figure la plus ſéduiſante. Adoré de toutes les femmes, qu'il trompoit & déchiroit ſans ceſſe; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux Petit-Maître qu'on eût jamais

vu ; & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur ſoient : quoi qu'il en puiſſe être, elles l'avoient mis à la mode, dès l'inſtant qu'il étoit entré dans le monde, & il étoit depuis dix ans en poſſeſſion de vaincre les plus inſenſibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les Amans les plus accrédités ; ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réuſſir, il avoit toujours ſçu tourner les choſes ſi bien à ſon avantage, que la Dame n'en paſſoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaiſant de ſang froid, & toujours agréable, ſoit par le fonds des choſes, ſoit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres, & perſonne ne rediſoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit compoſé les graces de ſa perſonne comme celles de ſon eſprit, & ſçavoit ſe donner de ces agrémens ſinguliers qu'on ne peut, ni attraper, ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne vouluſſent l'imiter ; & , parmi ceux-là, aucun qui n'en devînt plus déſagréable : il ſembloit

que cette heureuſe impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pu faire qu'à lui. Perſonne ne pouvoit lui reſſembler ; & moi-même, qui ai depuis marché ſi avantageuſemeet ſur ſes traces, & qui parvins enfin à mettre la Cour & Paris entre nous deux, je me ſuis vu long-tems au nombre de ces copies gauches & contraintes qui, ſans poſſéder aucune de ſes graces, ne faiſoient que défigurer ſes défauts, & les ajouter aux leurs. Vêtu ſuperbement, il l'étoit toujours avec goût & avec nobleſſe ; & il avoit l'air Seigneur, même lorſqu'il l'affectoit le plus.

Verſac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plû beaucoup. Je ne le voyois jamais ſans l'étudier, & ſans chercher à me rendre propres ces airs faſtueux que j'admirois tant en lui. Madame de Meilcour, qui, ſimple & ſans art, trouvoit ridicule tout ce qui n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Verſac, & en avoit frémi. Par cette raiſon, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractere de Verſac, elle ne le ſouffroit qu'impatiemment ; mais, les égards qu'on ſe doit dans le monde, & qui, entre perſonnes d'un rang diſtingué,

s'obfervent avec une extrême exactitude, l'obligeoit de fe contraindre.

Il entra avec fracas, fit à Madame de Meilcour une révérence diftraite, à moi, une moins ménagée encore, parla un peu de chofes indifférentes, & fe mit après à médire de tant de monde, que ma mere ne put s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre, pour la déchirer perpétuellement? Eh! parbleu, Madame, répondit-il, que ne me demandez-vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être perpétuellement déchiré? On m'accable, continua-t-il, on me vexe; que c'eft une chofe étrange, on m'excede de calomnies, on me trouve des ridicules comme fi l'on n'en avoit pas, & que moi je ne duffe point les voir! Mais, à propos, y a-t-il long tems que vous n'avez vu la bonne Comteffe? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'eft qu'on ne la voit plus, reprit-il: j'en fuis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction! Se feroit-elle jettée dans la dévotion? repartit ma mere. Vraifemblablement, reprit-il, elle en viendra là: elle eft pénétrée de la plus augufte douleur; elle vient de perdre le petit Marquis, qui lui a fait la plus

condamnable infidélité que de mémoire d'homme on ait imaginée. Comme ce n'eſt pas la premiere fois qu'elle eſt quittée, on pourroit croire qu'elle ſe conſoleroit de celle ci comme des autres, car l'habitude au malheur le fait moins vif, ſans un accident qui rend cet abandon ci extraordinaire : & c'eſt? demanda Madame de Meilcour. C'eſt, repartit-il, mais comment le croiriez vous, de la perſonne de la Cour la plus prévoyante, la mieux rangée? C'eſt, qu'elle n'avoit que celui-là. Pour rétablir ſa réputation, elle s'étoit fait une affaire de ſentiment; mais, il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoûte : & ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'infidele a voulu ſe réſerver le plaiſir noir, barbare, de n'avoir pas de ſucceſſeur, & qu'il la peint ſi bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit jours qu'elle eſt ſi fatalement délaiſſée, il ne s'eſt pas préſenté à elle la plus mince conſolation. Vous conviendrez que cela eſt douloureux, mais au plus douloureux! Je ne crois pas, répondit ma mere, un mot de toute cette aventure. Comment! dit Verſac, c'eſt un fait public. Pourriez-vous me ſoupçonner de le prêter à la Comteſſe, qui eſt une des femmes du

monde pour qui j'ai la plus grande considération, & que je tiens en estime particuliere? Ce que je vous dis est aussi prouvé, qu'il l'est, qu'elle, & la divine Lursay, ont mis du blanc toute leur vie. Je pensai frémir en entendant Versac parler si injurieusement d'une personne pour qui j'avois le plus grand respect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calomnie, répondit Madame de Meilcour, jamais Madame de Lursay n'a mis de blanc. Oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'Amans. Des Amans! Madame de Lursay! pensai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, poursuivit Versac, qu'on ne la connoît point? Ne sçait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins qu'elle a le cœur fort tendre? Cela n'étoit il pas décidé avant même qu'elle épousât cet infortuné Lursay, qui, par parenthese, étoit bien le plus sot Marquis de France? Ignore-t-on qu'il la surprit un jour avec D.... le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troisieme; & qu'enfin, ennuyé de toutes ces surprises qui ne finissoient pas, il mourut, pour ne pas avoir le déplaisir de retomber dans cet inconvenient? N'a-t-on pas vu commencer cette haute Pruderie dans la-

quelle elle eſt aujourd'hui ? Cela empê-che-t-il que tels & tels (il en nomma cinq ou ſix) ne lui doivent leur éducation ; que moi, qui vous parle, je ne lui aie refuſé la mienne ; & que peut-être elle ne poſtule actuellement celle de Monſieur, ajouta-t-il en me montrant ? Cette apoſtrophe me fit rougir au point, que, pour peu qu'il m'eût regardé, il ſe ſeroit ſûrement mis au fait de l'intérêt que je prenois à ſes diſcours.

Penſe-t-elle, continua-t-il, avec ſon Platon, qu'elle n'entend, ni ne ſuit, nous en impoſer ſur les rendez-vous obſcurs qu'elle donne, & que nous ſoyons là-deſſus auſſi dupes que les jeunes-gens qui, ne connoiſſant, ni la nature, ni le nombre de ſes aventures, croient adorer en elle la plus reſpectable des Déeſſes, & ſoumettre un cœur qu'avant eux perſonne n'avoit ſurpris ?

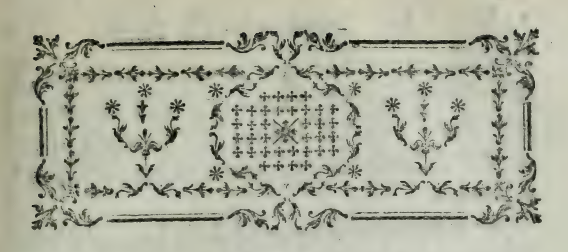
Ce portrait ſi vrai de ma ſituation diſſipa entiérement le doute où j'avois été juſques-là ſur les diſcours de Verſac. Je reconnus, en rougiſſant, combien j'avois été trompé : &, ſans imaginer encore comment je pourrois punir Madame de Lurſay de l'eſtime qu'elle m'avoit donnée pour elle, je réſolus fermement

de le faire. Si je m'étois rendu justice, j'aurois senti que je ne devois qu'à moi-même le piege dans lequel j'étois tombé ; que le manege de Madame de Lursay étoit celui de toutes les femmes; &, qu'en un mot, il y avoit moins de fausseté dans son procédé, que de sottise dans le mien. Mais cette réflexion étoit, ou trop mortifiante, ou trop au-dessus de moi, pour que je la fisse. Comment ! me disois-je à moi-même, m'assurer que jamais elle n'a aimé que moi! abuser aussi indignement de ma crédulité ! Pendant que je m'occupois si désagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Versac attribuoit à Madame de Lursay, fût vrai, lui demanda, pourquoi, paroissant de ses amis, il se déchaînoit contr'elle à ce point-là ? C'est, répondit-il, par l'esprit de justice : c'est que je ne sçaurois supporter ces Femmes hypocrites qui, plongées dans les déréglemens qu'elles blâment dans les autres, parlent sans cesse de leur vertu, & veulent en imposer au Public. J'estime cent fois plus une Femme galante, qui l'est de bonne foi ; je lui trouve un vice de moins : d'ailleurs, puisqu'il faut tout vous dire, cette Lursay vient de me

jouer le tour le plus ſanglant, de me faire la plus abominable tracaſſerie que l'on puiſſe imaginer. Vous connoiſſez Madame de ..... Cela fait le plus joli ſujet à former. Je m'étois préſenté, on m'avoit reçu, j'étois écouté convenablement, enfin je perſuadois : n'eſt-elle pas venu mettre des ſcrupules, des craintes, dans l'eſprit de cette jeune perſonne, lui dire qu'elle ſe perdoit de me voir ; que j'étois inconſtant, indiſcret ? Enfin, elle lui a fait une ſi étrange peur de moi, que nous en avons été brouillés trois jours, & que je n'ai mon rappel que de ce matin. Penſez-vous de bonne-foi que cela ſe pardonne ?

Verſac, après quelques autres propos, qui tous m'animoient de plus en plus contre Madame de Lurſay, ſortit. Madame de Meilcour, qui, ſans deviner la ſorte d'intérêt que j'y pouvois prendre, avoit remarqué que ce que j'avois entendu m'avoit fait impreſſion, chercha à me diſſuader ; mais elle ne gagna rien ſur moi, & je courus chez Madame de Lurſay, dans l'intention de me venger, par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule reſpect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la premiere Partie.



LES ÉGAREMENS *DU CŒUR* ET DE L'ESPRIT, *OU* MÉMOIRES *DE* Mr. DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.

J'Etois forti de chez moi, réfolu de ne rien épargner à Madame de Lurfay du mépris qu'à mon fens elle méritoit. Je ne voulois pas même m'en tenir à une explication particuliere, qui ne

l'auroit mortifiée que pour le moment, & je croyois ne pouvoir me bien venger d'elle, qu'en lui faiſant une de ces ſcenes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débuter dans le monde d'une façon brillante, je ne laiſſois pas de ſentir que je l'exécuterois difficilement; je n'étois pas d'ailleurs aſſez mal né pour qu'il me reſtât long-tems dans l'eſprit. Je conſidérai encore que pour faire réuſſir une auſſi cruelle impertinence, il me falloit un mérite ſupérieur, ou du moins une réputation établie comme celle de Verſac.

J'en revins donc à prendre avec moi d'autres arrangemens plus faciles, & en même-tems plus flatteurs. Je réſolus de ne rien témoigner à Madame de Lurſay du reſſentiment que j'avois contr'elle, de profiter de ſa tendreſſe pour moi, & de lui marquer après, par l'inconſtance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonne fortune ont imaginé de plus mauvais en procédés, tout le mépris qu'elle m'inſpiroit. Cette ſcélérate idée me parut la plus agréable & la plus ſûre, & je m'y fixai. J'entrai

chez elle, comblé de joie d'avoir pu trouver une si belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'instant même.

Je comptois, & avec quelque raison, ce me semble, que Madame de Lursay seroit seule; mais, soit que ma façon de me comporter dans les rendez-vous lui eût déplu, soit qu'elle eût voulu me les faire desirer, elle avoit décidé que je serois en proie à tous les importuns que mon destin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que je vis dans la cour le carrosse de Versac. Je devois si peu m'attendre à cet événement, que je ne pus d'abord me persuader ce que je voyois; la chose cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M. le Comte qui, plutôt étendu dans un grand fauteuil qu'il n'y étoit assis, étaloit fastueusement devant Madame de Lursay sa magnificence & ses graces, & lui parloit du ton le plus insolent & de l'air le plus familier.

Pour mieux en imposer à Versac, elle me reçut avec une extrême froideur; mais je dus m'appercevoir, au souris malin que ma présence lui arracha, qu'il pénétroit le motif de ma visite. Je

m'aſſis avec cet air décontenancé qui me quittoit rarement, & qu'alors ſa vue augmentoit; pour lui, il ſe dérangea peu, & continuant ſon diſcours :

Vous avez raiſon, Marquiſe, dit-il; de l'amour, il n'y en a plus, & je ne ſçais après tout s'il en faut tant regretter la perte. Une grande paſſion eſt ſans doute quelque choſe de fort reſpectable; mais à quoi cela mene-t-il ? qu'à s'ennuyer long-tems l'un avec l'autre. Je tiens qu'il ne faut jamais gêner le cœur. Je n'ai, moi qui vous parle, jamais tant de beſoin de changer, que lorſque je vois qu'on prend des meſures pour me retenir. Oh ! je le crois, répondit Madame de Lurſay; mais quel parti prendriez-vous, ſi vous voyiez qu'on voulût vous être infidelle ? J'en changerois beaucoup plus vîte. C'eſt aſſurément, reprit-elle, un aimable cœur que le vôtre ! Eh ! Madame, répondit-il, je n'ai là-deſſus rien de ſingulier; comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaiſir; fixez le toujours auprès du même objet, nous y ſerons fixés auſſi. Voyez-vous, Marquiſe, il n'y a perſonne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit queſtion de lui être

éternellement attaché. Loin de se le proposer l'un à l'autre, c'est une idée qu'on écarte le plus qu'on peut [du moins quand on est sage ;] on se dit bien qu'on s'aimera toujours, mais il est tant d'exemples du contraire, que cela n'effraie pas ; ce n'est qu'un propos galant qui n'a que force de madrigal, & qui est compté pour rien quand on veut se donner le plaisir de l'inconstance. Une chose qui me surprendra toujours, repliqua-t-elle, c'est qu'avec ces sentimens que vous dissimulez fort peu, vos perpétuelles trahisons, l'indécence avec laquelle vous conduisez & rompez une intrigue, il y ait des femmes assez insensées pour vous trouver aimable. Eh bien ! dit froidement Versac, ce ne seroit pas de cela que je serois surpris, moi ; mais je le serois beaucoup si elles ne nous aimoient pas par des défauts que nous n'avons presque toujours que par égard pour elles : nous sommes inconstans, dites-vous ; sont-elles fidelles ? Vous prétendez que nous rompons indécemment, c'est ce dont je ne me suis pas encore apperçu ; il me semble que l'on se quitte aussi décemment qu'on s'est pris ; si les choses font du bruit, ce n'est pas toujours notre faute. Ce sera celle

des femmes apparemment, reprit Madame de Lurſay. Sans doute, Madame, répondit-il; s'il y a quelques femmes qui ſouhaitent que les foibleſſes de leur cœur ſoient à jamais ignorées, combien n'en eſt-il pas qui n'aiment que pour qu'on le ſçache, & qui prennent ſoin elles-mêmes d'en inſtruire le public? Mais, reprit-elle, Madame de * * * qui vous aimoit ſi tendrement, & qui deſiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en ſût rien, fût-ce elle qui ſe perdit? Lequel de vous deux en parla le plus? Ni elle, ni moi, reprit-il, & tous deux enſemble; elle craignoit l'éclat, & je m'étois prêté fort ſenſément aux raiſons qu'elle avoit de le craindre; mais voulez-vous que je vous diſe? il eſt des yeux qu'on ne trompe pas; le public vit, malgré nous, que nous nous aimions; auſſi indiſcret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vu; j'eus beau vouloir ſauver les bienſéances, me ſacrifier, on me crut amoureux, parce qu'en effet je l'étois; & il en arrive ainſi des engagemens qu'on diſſimule le mieux. Je crois toujours que vous vous trompez, repliqua-t-elle; j'ai des exemples contre ce que vous avancez. Idée fauſſe!

reprit Verſac ; une femme croit ſouvent qu'on ignore ce qu'elle fait, parce qu'on a la politeſſe de ne pas marquer devant elle qu'on a pénétré ſes ſentimens ; mais Dieu ſait combien de propos ſe tiennent ſur ces petits commerces tendres, ſi ſcrupuleuſement voilés, & ſi parfaitement connus ; je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre, & cependant rien ne m'échappe. Eh oui ! dit Madame de Lurſay, d'un ton moqueur, je le croirois bien ! Eh, mon Dieu ! Marquiſe, répondit-il, ſi vous ſçaviez tout ce que je vois, vous penſeriez mieux de ma pénétration. Par exemple, j'étois, il n'y a pas long-tems, avec une de ces femmes raiſonnables, de ces femmes adroites dont les penchans ſont enſevelis ſous l'air le plus réſervé, qui ſemblent avoir ſubſtitué aux déréglemens de leur jeuneſſe, de la ſageſſe & de la vertu ; vous concevez, ajouta-t-il, qu'il y a de ces femmes-là ; eh bien ! j'étois ſeul avec une prude de cette eſpece ; l'amant arriva ; on le reçut froidement, à peine voulut-on le traiter comme connoiſſance ; mais pourtant les yeux parlerent, malgré qu'on en eût ; la voix s'adoucit : le petit homme, fort neuf encore, fut em-

barraſſé de ſa ſituation ; & moi, à qui rien n'échappa, je ſortis le plutôt que je pus, pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles, qui me jetterent dans le dernier embarras, & qui, malgré la grande préſence d'eſprit de Madame de Lurſay, ne laiſſoient pas auſſi de l'inquiéter, il ſe leva en effet & voulut ſortir. Ah, Comte ! s'écria Madame de Lurſay, quelle cruauté ! Quoi vous partez ! il y a mille ans que je ne vous ai vu ; vous reſterez. Ah ! pour à préſent je ne puis, dit Verſac ; vous ne ſçauriez imaginer tout ce que j'ai à faire ; cela ne ſe comprend pas, la tête m'en tourne ; mais ſi vous reſtez chez vous ce ſoir, & que vous vouliez de moi, fût-ce au préjudice de toute la terre, je ſuis à vous. Madame de Lurſay y conſentit avec autant de joie que ſi elle ne l'eût pas déteſté, & il ſortit.

Voilà bien, me dit-elle, dès que nous fûmes ſeuls, le fat le plus dangereux, l'eſprit le plus mal tourné, & l'eſpece la plus incommode qu'il y ait à la Cour ! Pourquoi, ſi vous le connoiſſez ſur ce ton-là, repris-je, le voyez-vous ? Ah ! pourquoi répondit-elle ? C'eſt que ſi l'on ne voyoit que

des

des gens qu'on eſtime, on ne verroit perſonne; que moins ceux du caractere de Verſac ſont aimables dans la ſociété, plus il faut les y ménager. Quelqu'amitié que vous leur marquiez, ils vous déchirent; mais ſi vous rompiez bruſquement avec eux, ils vous déchireroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui, calomnie toute la terre ſans pudeur & ſans ménagement. Vingt femmes, plus étourdies, plus décriées, plus mépriſables encore qu'il ne l'eſt peut-être, l'ont mis ſeules à la mode. Il parle un jargon qui éblouit: il a ſçu joindre au frivole du petit-maître, le ton déciſif du pédant: il ne ſe connoît à rien, & juge de tout; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'eſprit, il a perſuadé qu'il en avoit: ſa méchanceté le fait craindre; & parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit. Quelque vivacité que Madame de Lurſay employât à me peindre Verſac ſi déſavantageuſement, elle ne me perſuada pas que ce portrait pût lui reſſembler. Verſac étoit pour moi le premier des hommes; & je n'attribuai qu'au dépit de l'avoir manqué tout le

mal qu'elle m'en disoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en sentir redoubler mon mépris pour elle; cependant nous étions seuls, elle étoit belle, & je la sçavois sensible. Elle ne m'inspiroit plus ni passion ni respect : je ne la craignois plus ; mais je ne l'en desirai que davantage. Je me redis, pour m'animer, tout ce que Versac m'avoit appris ; je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi : & plus je rougissois du personnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le ridicule que je m'étois donné pour moi-même. En achevant le panégyrique de Versac, elle se mit à me regarder d'un air si particulier ; elle avoit quelque chose de si tendre dans les yeux que, quand je n'aurois pas brûlé du desir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bientôt combien peu sa conquête étoit flatteuse ; j'étois trop jeune pour m'occuper long-tems de cette idée ; à l'âge que j'avois alors, le préjugé ne tient pas contre l'occasion; & d'ailleurs, pour ce que je souhaitois d'elle, il importoit assez peu que je l'estimasse.

Je m'approchai d'elle sans lui rien

dire, & lui baisai la main ; mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes espérances. Eh bien ! me demanda-t-elle en souriant, serez-vous aujourd'hui plus sage que vous n'étiez hier ? Je le crois, lui répondis je d'un ton ferme ; les momens que vous voulez bien m'accorder sont trop précieux pour n'en pas faire usage, & je sens que vous ne devez pas être contente de celui que j'en ai fait jusqu'à présent. Que signifie donc ce discours, dit-elle en affectant de la surprise ? Que je prétends, repris-je, que vous m'aimiez ; que vous me le disiez ; que vous me le prouviez enfin.

Je prononçai ces paroles avec une intrépidité dont la veille elle ne m'auroit pas soupçonné, & qui lui parut si peu dans mon caractere, qu'elle ne songea seulement pas à s'en choquer. Elle ne me répondit que par un souris méprisant, qui me fit sentir le peu de cas qu'elle faisoit de mes prétentions, & combien elle me croyoit incapable de les soutenir ; on se pique à moins. Je devins tout d'un coup si familier, que Madame de Lursay en fut étourdie, & au point que je n'eus d'abord à combattre qu'une assez foible résistance. Elle s'apperçut avec étonnement qu'elle ne

m'impofoit plus ; & peut-être, fi j'avois aidé au moment, ne l'auroit-elle pas reculé : mais au milieu de ces emportemens, que l'amour feul peut autorifer, j'étois fi fûr de vaincre, j'apportois fi peu de tendreffe, qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente. Cette façon trop déterminée me nuifit ; fes yeux s'armerent d'un courroux véritable ; mais rien ne me contenoit : & perfuadé qu'intérieurement elle fouhaitoit d'être vaincue, en demandant pardon, je continuois d'offenfer. Cependant je ne pus rien obtenir, foit que Madame de Lurfay ne voulût pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas affez décent pour elle, foit que le peu d'ufage que j'avois des femmes, ne me rendît pas auffi dangereux qu'il auroit fallu l'être.

Honteux d'une entreprife qui m'avoit fi mal réuffi, je laiffai Madame de Lurfay, fort embarraffé de ce que je prévoyois qu'elle alloit me dire ; je crois qu'elle étoit en peine auffi de la façon dont elle devoit agir dans une circonftance fi délicate. Me montrer trop d'indulgence, que n'en penferois-je pas ? affecter trop de colere, je pouvois en être découragé, & il étoit à craindre que pour les fuites cela ne tirât à confé-

quence. Elle demeura quelque tems rêveuse & sans parler ; je l'imitois. Un homme un peu au fait du monde auroit dit, sur ce qui venoit de se passer, mille jolies choses qui aident une femme en pareil cas ; mais je n'en savois aucune, & il falloit que Madame de Lursay tirât tout de son propre fonds, ou qu'elle se résolût à ne me parler jamais. Elle prit enfin son parti, ce fut de me témoigner, avec tendresse & dignité, qu'elle trouvoit mes procédés extrêmement ridicules. Je m'excusai sur l'amour ; elle me soutint qu'il ne conduit pas à perdre le respect ; très-respectueusement je l'assurai du contraire : elle poussa la dispute là dessus. A force de disserter, nous perdîmes le fond de la question, & je la terminai en lui baisant la main qu'elle me tendit, en m'assurant pourtant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu ; jusques dans sa colere même j'avois vu l'excès de sa facilité : ma vengeance n'étoit que différée ; & assez mal-à-propos je ne crus pas devoir trop en presser les instans. Nous étions retombés dans le silence ; Madame de Lursay, qui s'étoit conduite, sur mon premier emporte-

ment, en perſonne ſenſée, étoit en droit d'en eſpérer un ſecond, & ſembloit s'y attendre. Elle ne ſçavoit qui m'avoit fourni les lumieres qui l'avoient étonnée ; & en ſe flattant peut-être que je ne les devois qu'à l'amour, elle dut ſans doute être ſurpriſe de les trouver auſſi bornées. Elle crut, toutes réflexions faites, qu'il ſeroit convenable de m'aider des ſiennes ; & reprenant la converſation que nous venions de finir, elle me demanda, mais avec une douceur extrême, pourquoi j'avois paſſé de beaucoup de reſpect, même d'un reſpect trop timide, à une familiarité déſobligeante. Car enfin, ajouta-t-elle, je conçois qu'il y a des femmes auprès deſquelles l'homme du monde le moins aimable n'a beſoin que de leurs propres deſirs, & pour qui tout eſt moment & danger : qu'on leur manque, je n'en ſuis point étonnée ; mais j'oſe dire que je ne ſuis point dans ce cas-là : je dois me croire, par ma façon de penſer & de vivre, à l'abri de certaines entrepriſes ; cependant vous voyez ce qui m'arrive.

Outré d'une auſſi impudente hypocriſie, (car je ne voulus jamais croire que Verſac eût pu me tromper) d'abord je ne répondis rien : je ne pouvois

marquer à Madame de Lurſay tout le mépris qu'elle m'inſpiroit, & lui répéter les diſcours ſur leſquels il étoit fondé, ſans l'obliger de me rendre toute la bonne opinion que j'avois eue d'elle, & je me mettois par-là, peut-être, dans l'impoſſibilité d'en triompher jamais.

Vous ne répondez rien, reprit-elle, craignez-vous de vous excuſer trop, ou ne daigneriez-vous pas le faire ? Je ne ſçavois que lui dire, & je rejettai tout encore une fois ſur l'amour que j'avois pour elle & ſur les bontés qu'elle m'avoit témoignées. A l'égard de l'amour, reprit-elle, je vous ai, je penſe, dejà répondu que ce n'étoit pas une excuſe légitime : pour les bontés dont vous me parlez, je conviens que j'en ai pour vous, mais il en eſt de plus d'une eſpece, & je crois que les miennes ne vous mettent en droit de rien. Quand je me ſerois même oubliée au point que vous le ſuppoſez, un amant délicat, ou ne s'en ſeroit pas ſervi, ou n'en auroit pas abuſé comme vous venez de le faire. Elle ajouta à cela mille choſes finement penſées, & me fit enfin entrevoir de quelle néceſſité étoient les gradations. Ce mot, & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus ; je pris la

liberté de le dire à Madame de Lurſay ; qui, en ſouriant de ma ſimplicité, voulut bien prendre la peine de m'inſtruire: je mettois chaque précepte en pratique à meſure qu'elle me le donnoit ; & l'étude importante des gradations auroit pu nous mener fort loin, ſi nous n'euſſions entendu dans l'antichambre, un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquais vint annoncer Madame & Mademoiſelle de Théville ; je connoiſſois parfaitement ce nom. Madame de Théville & ma mere étoient aſſez proches parentes, mais aſſez mal enſemble depuis long-tems ; & Madame de Théville ayant depuis demeuré preſque toujours en Province, je ne l'avois jamais vue. Elles entrerent, & ma ſurpriſe fut ſans égale quand je trouvai dans Mademoiſelle de Théville cette inconnue que j'adorois, & à qui je croyois tant d'averſion pour moi. Je ne pourrois exprimer que foiblement le déſordre que cette vue me cauſa, combien d'amour, de tranſports & de craintes elle renouvella dans mon cœur. Madame de Lurſay l'accabloit de careſſes, & je jugeai, par le ton qu'elle prit avec Madame de Théville, qu'il y avoit entr'elles une intime amitié ; cela me ſurprenoit d'au-

tant plus, que non-feulement je ne l'avois jamais vue chez Madame de Lurfay, mais encore que je ne lui en avois jamais entendu parler. Elle fit des reproches à fon amie de ce qu'elle avoit été long-tems fans la voir. Vous devez croire, répondit Madame de Théville, qu'il faut que des affaires très-importantes m'en aient empêchée ; je ne fuis reftée à Paris que peu de tems, pendant lequel je vous ai vue ; obligée d'aller à la campagne, je n'en fuis revenue que depuis deux jours, & j'y aurois même été plus long-tems, fi elle avoit moins ennuyé Hortenfe.

Que ne devins-je pas, quand j'appris, par les difcours de Madame de Théville, que le feul lieu où je n'euffe pas cherché mon inconnue, étoit celui où je l'aurois rencontrée, & qu'en fuyant opiniâtrement Madame de Lurfay, j'aurois perdu toutes les occafions de m'approcher d'Hortenfe ! En faifant ces triftes réflexions, je ne ceffois pas de la regarder, & d'achever de me perdre auprès d'elle. Madame de Lurfay me préfenta, en me nommant à Madame de Théville, qui me parla obligeamment, quoique d'un air fort férieux, qu'elle prit peut-être à propos du froid qui étoit

entr'elle & ma mere. Si je ne parus pas lui plaire beaucoup, elle ne fit pas ſur moi non plus une impreſſion fort agréable. C'étoit une femme aſſez belle encore, mais dont la phyſionomie étoit haute & n'annonçoit pas beaucoup de douceur dans le caractere. Elle étoit, diſoit-on, fort vertueuſe, & d'autant plus reſpectable, qu'elle étoit ſans faſte, qu'elle l'avoit toujours été, & ne croyoit pas pour cela qu'il lui fût permis de médire de perſonne; mais peu faite pour le monde, & le mépriſant, elle ne ſongeoit pas aſſez à plaire; on étoit forcé de la reſpecter, on l'admiroit, mais on ne l'aimoit pas.

Pour Mademoiſelle de Théville, elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis. Il eſt vrai que j'ai penſé depuis qu'il n'étoit pas impoſſible qu'elle n'y eût rien compris; le trouble de mes ſens avoit paſſé juſqu'à mon eſprit, & la confuſion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortenſe me piqua plus que celui de ſa mere. Rêveuſe, & comme embarraſſée de ma préſence, elle ne jettoit ſur moi que des regards triſtes ou diſtraits. Sa mere & Madame

de Lurſay qui ſe parloient, nous laiſſoient en liberté d'en faire autant; mais je ſentois trop vivement le plaiſir d'être auprès d'elle, pour pouvoir lui parler d'autre choſe que de mon amour, & rien dans cet inſtant n'en pouvoit autoriſer l'aveu. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé aux Tuileries entr'elle & moi; l'indifférence avec laquelle elle avoit paru me revoir; cette paſſion ſecrette dont par ſes propres diſcours je la ſoupçonnois, tout contribuoit à me gêner auprès d'elle. Je cherchois vainement à commencer la converſation; la ſombre rêverie dans laquelle je la voyois plongée augmentoit ma timidité. Quoi! me diſois-je, j'ai pu penſer que c'étoit moi qui l'avois frappée! j'ai oſé croire que cet inconnu ſi dangereux pour ſon cœur, n'étoit autre choſe que moi! Quelle erreur! Avec quelle indifférence, quel odieux mépris ne ſuis-je pas reçu d'elle! Ah! cet inconnu, quel qu'il ſoit, n'ignore plus ſon bonheur; il dit qu'il aime, il s'entend dire qu'il eſt aimé; leurs cœurs unis par les plus tendres plaiſirs, les goûtent ſans contrainte, & moi je nourris dans la douleur une funeſte paſſion privée à jamais de la douceur de l'eſpérance. Par quelle cruelle bizarre-

rie faut-il que ce moment où elle m'inſpire le plus violent amour, ſoit celui où naiſſe ſa haine !

Ces affreuſes idées m'accabloient, & ne me guériſſoient pas; je m'en laiſſois pénétrer, lorſqu'on annonça Madame de Sénanges; tout entier à ma triſteſſe, à peine la remarquai-je quand elle entra; il n'en fut pas d'elle ainſi; elle me ſaiſit d'abord, & ſes yeux s'étoient promenés ſur toute ma perſonne, avant que j'euſſe ſeulement entrevu la ſienne.

Verſac que je quitte, dit-elle à Madame de Lurſay, vient de m'apprendre que vous reſtiez chez vous ce ſoir; c'eſt un tems dont je veux profiter; vous le voulez bien, n'eſt-il pas vrai ? Ne vous a-t-il pas dit, lui demanda Madame de Lurſay, que je vous faiſois bien des reproches de ce que je ne vous vois jamais ? C'eſt un étourdi, reprit-elle, il ne m'a rien dit de votre part; mais, dites moi donc, Reine, ce que vous devenez, qu'il n'eſt plus poſſible de vous trouver nulle part ?

Pendant ces complimens auſſi faux que fades, Madame de Sénanges me regardoit avec complaiſance; elle embraſſa Madame de Théville, qu'elle étoit, diſoit-elle, charmée de revoir,

& qu'elle gronda de s'être enterrée si long-tems dans la Province ; elle loua les charmes d'Hortense, mais en femme qu'ils ne satisfaisoient pas : l'éloge fut court & sec, & fait avec un air distrait & orgueilleux. Elle ne me dit rien sur ma figure, mais elle la regardoit sans cesse, & je crois que si elle avoit cru honnête de m'en faire compliment, il auroit été plus sincere & plus étendu que celui qu'elle fit à Mademoiselle de Theville. En me parlant, elle ne me perdoit pas de vue ; & l'expression qu'elle mettoit dans ses regards étoit si marquée, que, tout ignorant que j'étois encore, il ne me fut pas possible de m'y tromper.

Madame de Sénanges à qui, comme on le verra dans la suite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation, étoit une de ces femmes philosophes, pour qui le public n'a jamais rien été ; toujours au dessous de tout ; plus encore dans le monde par leurs vices que par leur rang; qui n'estiment le nom qu'elles portent que parce qu'il semble leur permettre les caprices les plus fous & les fantaisies les plus basses ; s'excusant toujours sur un premier moment, dont elles n'ont jamais senti la puissance, &

qu'elles veulent trouver par-tout ; ſans caractere comme ſans paſſions ; foibles ſans être ſenſibles ; cédant ſans ceſſe à l'idée d'un plaiſir qui les fuit toujours ; telles, en un mot, qu'on ne peut jamais ni les excuſer ni les plaindre.

Madame de Sénanges avoit été jolie, mais ſes traits étoient effacés ; ſes yeux languiſſans & abattus n'avoient plus ni feu ni brillant. Le fard qui achevoit de flétrir les triſtes reſtes de ſa beauté, ſa parure outrée, ſon maintien immodeſte, ne la rendoient que moins ſupportable. C'étoit enfin une femme à qui, de toutes ſes anciennes graces, il ne reſtoit plus que cette indécence que la jeuneſſe & les agrémens font pardonner, quoiqu'elle déshonore l'un & l'autre ; mais qui, dans un âge plus avancé, ne préſente plus aux yeux qu'un tableau de corruption, qu'on ne peut regarder ſans horreur.

A l'égard de l'eſprit, elle en avoit ; j'entends de celui qu'on trouve ſi communément dans le monde ; ce n'étoit rien que ce qu'elle diſoit ; mais elle ne s'épargnoit rien, médiſoit toujours : & ne penſant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle penſoit. Elle avoit de ces tournures de cour bizar-

res, négligées & nouvelles, ou renouvellées ; elle les aidoit d'un ton nonchalant & traîné ; paresse affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'est, à mon sens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement : malgré ses rares talens pour le frivole, elle en sortoit quelquefois, dissertoit opiniâtrement ; &, sans justesse & sans connoissance, ne laissoit pas de juger : paîtrie au reste de sentiment & de probité, & toujours étonnée à l'excès des déréglemens de son siecle, sur lesquels elle gémissoit volontiers.

La respectable Sénanges, telle que je viens de la dépeindre, fut frappée à ma vue. Ce moment qui décidoit chez elle les grandes passions ; ce moment malheureux dont elle ne pouvoit jamais se sauver, parce que, comme elle le disoit elle-même, il étoit impossible d'y résister, l'entraîna & me la soumit. Ce n'est pas, elle me l'a avoué depuis, que j'eusse bien précisément tout ce qu'il falloit pour lui plaire, j'étois trop uni dans mes façons, je n'avois ni tons extravagans, ni manieres ridicules ; je paroissois ignorer ce que je valois ; mais en sentant tout ce qui me manquoit, elle fut flattée de la gloire de me le faire

acquérir; elle se mit enfin en tête de me former. Terme à la mode, qui couvre bien des idées qu'il seroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'esprit que ce seroit elle qui me formeroit; & malgré ses mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle qu'une coquette délabrée, dont l'impudence me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie, que l'on appelle dans le monde sottise & mauvaise honte; parce que s'ils y étoient encore des vertus ou des agrémens, trop de personnes auroient à rougir de ne les point posséder.

Je ne sçais si Madame de Sénanges s'apperçut que ces regards avides qu'elle jettoit sur moi, m'embarrassoient, mais elle ne s'en contraignit pas davantage. Pour que je connusse bien tout le prix de ma conquête, elle m'étala toute sa nonchalance & toutes ses graces, & joignit, pour m'achever, tous les ridicules de sa personne à ceux de sa conversation. Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui se définissoit au premier coup d'œil; & quelque froideur que je trouvasse dans

Mademoiselle

Mademoiselle de Théville, je cherchai sa vue comme le contrepoison à celle de Madame de Sénanges. Elle l'écoutoit, & je crus remarquer à sa rougeur & à son air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi : cela ne me surprit pas. Je réfléchissois avec étonnement sur la distance prodigieuse qui étoit entre elle & Madame de Sénanges ; sur ces grâces si touchantes, ce maintien si noble, réservé sans contrainte, & qui seul l'auroit fait respecter, sur cet esprit juste & précis, sage dans l'enjouement, libre dans le sérieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté ce que la nature la plus perverse, & l'art le plus condamnable, peuvent offrir de plus bas & de plus corrompu.

Madame de Sénanges qui, pour se prouver son mérite, pensoit plutôt au nombre de ses amans qu'au tems qu'ils avoient voulu demeurer dans ses chaînes, étoit très-persuadée que ses charmes agissoient sur moi comme il lui convenoit, & qu'elle ne s'en retourneroit pas sans une déclaration en bonne forme.

Cette idée la rendoit d'une gaieté détestable, lorsque Versac, que son fracas annonçoit de loin, entra, suivi du Mar-

quis de Pranzi, homme à la mode, éleve & copie éternelle de Verſac. Madame de Lurſay rougit en le voyant, & le reçut d'un air embarraſſé. Verſac, qui avoit prévu cette réception, ne fit pas ſemblant d'appercevoir le trouble où la préſence de Pranzi jettoit Madame de Lurſay ; il ne remarqua d'abord que Madame de Sénanges, & affectant un air étonné : elle ici, s'écria-t-il, en regardant Madame de Lurſay ; elle ici ! mais eſt-ce que je me ſerois trompé ? Que voulez-vous donc dire, demanda-t-elle ? Ah ! rien, répondit Verſac, en baiſſant un peu la voix ; c'eſt ſeulement que j'ai cru que quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit intérêt, on n'imaginoit pas de le laiſſer voir à Madame de Sénanges. Je ne la crois redoutable ici pour perſonne, repliqua-t-elle. Eh oui, reprit-il ; c'eſt ce qui fait que je me ſuis trompé.

Il auroit ſans doute pouſſé vivement Madame de Lurſay qu'il n'aimoit pas, ſi Mademoiſelle de Théville, qu'alors il enviſagea, ne lui eût donné d'autres idées ; il demeura un inſtant comme ébloui. Surpris de ce qu'une beauté ſi rare avoit été ſi long-tems cachée pour

lui, il la regardoit avec un air d'étonnement & d'admiration ; il salua Madame de Théville & elle, avec un respect qui ne lui étoit pas ordinaire ; & après les premieres politesses : quel ange ! quelle divinité est donc descendue chez vous, Madame, demanda-t-il tout bas à Madame de Lursay ! quels yeux ! que de noblesse ! que de graces ! & comment avons-nous pu jusques à présent ignorer ce que Paris a vu de plus beau & de plus parfait ? Madame de Lursay lui dit tout bas qui elle étoit ; admirez-la, si vous voulez, ajouta-t-elle ; mais je ne vous conseille pas de l'aimer : Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, répliqua-t-il ? c'est que vous pourriez n'y pas réussir. Ah ! parbleu, reprit-il, c'est ce que je suis curieux de voir : & puis, reprenant haut la conservation : Madame, lui dit-il, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous aie amené M. de Pranzi, c'est une ancienne connoissance pour vous, un vieil ami ; l'on revoit ces gens-là avec plaisir, n'est-il pas vrai ? Quand on a, pour ainsi dire, vu naître les gens, qu'on les a mis dans le monde, on a beau les perdre de vue, on s'intéresse à eux, on est toujours charmé de les retrouver. Il me fait honneur, ré-

pondit Madame de Lurſay d'un air contraint. Eh bien ! reprit Verſac, vous n'imagineriez pas la peine que j'ai eue à le déterminer ; il ne vouloit pas venir, parce que, dit-il, il y a quelques années qu'il ne vous a rendu ſes reſpects : mauvais ſcrupules, car quand on s'eſt une fois bien connu, l'on ſe met au-deſſus de ces frivoles bienſéances.

L'air ricaneur & malin de Verſac, & l'embarras de Madame de Lurſay, me ſurprirent d'abord, moi qui n'étois au fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le public avoit donné Pranzi à Madame de Lurſay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raiſon de ſe défendre d'avoir jamais pu faire un pareil choix ; & ſi l'on peut juger le cœur d'une femme ſur les objets de ſes paſſions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lurſay, & de la rendre à jamais mépriſable, que ſon goût pour M. de Pranzi.

C'étoit un homme qui, noble à peine, avoit ſur ſa naiſſance cette fatuité inſupportable même dans les perſonnes du plus haut rang, & qui fatiguoit ſans ceſſe de la généalogie la moins longue que l'on connût à la Cour. Il faiſoit avec cela ſemblant de ſe croire brave ;

ce n'étoit pas cependant ce ſur quoi il étoit le plus incommode : quelques affaires qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de ſon courage à tout le monde. Né ſans eſpoir, comme ſans agrémens, ſans figure, ſans biens, le caprice des femmes & la protection de Verſac en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ſes autres défauts le vice bas de dépouiller celles à qui il inſpiroit du goût. Sot, préſomptueux, impudent, auſſi incapable de bien penſer, que de rougir de penſer mal ; s'il n'avoit pas été un fat (ce qui eſt beaucoup à la vérité), on n'auroit jamais ſu ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Madame de Lurſay n'auroit pas cherché à enſevelir ſes foibleſſes, auroit-elle pu, ſans horreur, ſe ſouvenir que M. de Pranzi lui avoit été cher ? Ce n'étoit peut-être pas ce motif qui lui faiſoit ſupporter ſi impatiemment ſa préſence ; mais la méchanceté que Verſac lui faiſoit, les diſcours qu'il lui avoit tenus l'après-dînée, & les ſujets qu'elle lui avoit donné de ſe plaindre d'elle, la faiſoient frémir pour le reſte de la journée. Elle ne pouvoit pas douter qu'il n'eût pénétré ſon amour pour moi, & qu'il ne fût tout occupé du ſoin d'en

inſtruire le public, & de la perdre peut-être dans mon eſprit. Verſac étoit un de ces hommes à qui l'on ne peut pas plus impoſer ſilence, que leur confier un ſecret. Qu'elle s'obſervât ou non ſur ſa conduite avec moi, elle ſentoit qu'il n'en ſeroit ni plus trompé, ni plus ſage. Cette cruelle ſituation la plongeoit dans un chagrin que l'on remarquoit viſiblement; & le diſcours de Verſac ſur elle & ſur Pranzi, l'avoit jettée dans la derniere confuſion. Je l'en vis rougir ſans y répondre, & je conclus ſur le champ, de ſon ſilence, & de ſon air humilié, que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédéceſſeurs.

Verſac ne s'apperçut pas plutôt du ſuccès des coups qu'il portoit à Madame de Lurſay, qu'il réſolut de les redoubler; & continuant ſon diſcours: deviněriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lurſay, d'où j'ai tiré Pranzi aujourd'hui? où cet infortuné alloit paſſer ſa ſoirée? Eh paix! interrompit Pranzi; Madame connoît, ajouta-t-il d'un air railleur, mon reſpect, &, ſi j'oſe le dire, mon tendre attachement pour elle. Je me ſouviens de ſes bontés, & je n'aurois point réſiſté à Verſac, ſi j'avois pu croire qu'elle me les eût conſervées.

Discours poli, dit Versac, & qui ne détruit rien de ce que je voulois dire : en honneur, il alloit souper tête-à-tête avec la vieille Madame de * * *. Ah, mon Dieu ! s'écria Madame de Sénanges, est-il vrai, Pranzi ? quelle horreur ! Mde. de * * * ! Mais cela à cent ans ! Il est vrai, Madame, reprit Versac ; mais cela ne lui fait rien ; peut-être même la trouve-t-il trop jeune ; quoi qu'il en soit, ce que je sais & quelques autres aussi, c'est que vers cinquante ans on ne lui déplaît pas.

Pendant cette impertinente conversation, Versac ne cessoit de regarder Mademoiselle de Théville ; mais avec une attention si particuliere, que je ne pus m'empêcher d'en frémir. L'idée que je m'étois faite de ce grand homme autorisoit mes craintes. Je croyois qu'il n'y avoit ni vertu, ni engagement qui pût tenir contre lui, & il le croyoit lui-même ; il ne douta donc pas un moment, malgré le pronostic de Madame de Lursay, qu'il ne séduisit promptement Mademoiselle de Théville ; mais elle en avoit entendu dire tant de mal que, sans compter sur sa vertu, il la trouva prévenue contre lui. Il s'apperçut bientôt qu'elle étoit insensible aux

agaceries des yeux, & qu'elle n'avoit pas été étonnée de sa figure : cela le surprit. Vainqueur né des femmes, honoré de tant de triomphes, & dans son genre le premier des conquérans, il ne pouvoit pas croire qu'il pût manquer un cœur; mais quand ce cœur, qu'il vouloit attaquer, n'eût pas alors été rempli de la passion la plus vive, il étoit vertueux : chose que Versac avoit trouvée si rarement, qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle existât.

L'indifférence de Mademoiselle de Théville ne le découragea cependant pas; il savoit qu'elle étoit fille : titre gênant, qui oblige celles qui le portent à mieux dissimuler leurs desirs, que les femmes, à qui l'usage du monde, l'habitude & l'exemple donnent moins de timidité. D'ailleurs elle étoit devant sa mere; & cette mere, dont l'air étoit sevère & réservé, devoit lui imposer & la contraindre. Ces réflexions, que vraisemblablement il fit, le calmerent : il compta, comme Madame de Sénanges avoit fait, qu'il ne sortiroit pas sans avoir, à peu de chose près, arrangé cette affaire à sa satisfaction; encore rougissoit-il en lui-même, du répit qu'il se voyoit forcé d'accorder. Pour tâcher

de sçavoir plutôt encore à qui s'en tenir, il étala ses charmes : il avoit la jambe belle, il la fit valoir ; il rit le plus souvent qu'il put, pour montrer ses dents ; il prit enfin les contenances les plus décisives, celles qui montrent le mieux la taille, & en développent le plus les graces.

Alarmé des desseins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de résister ; & commençant à avoir mauvaise opinion des femmes aussi sottement que je l'avois eue bonne, j'examinois Mademoiselle de Théville. Elle regardoit Versac avec une froideur singuliere & une sorte de mépris qui ne laisserent pas de me rassurer. Pour M. de Pranzi, qui s'avisa aussi de lui donner des marques d'attention, elle ne daigna seulement pas témoigner qu'elle s'apperçût de sa présence.

A peine Versac s'étoit assis, que Madame de Sénanges, toujours ne sçachant que dire, & n'en parlant que plus, se mit à l'interroger. Peut-on sçavoir, lui demanda-t-elle, d'où vient Versac ? A quels divins amusemens il avoit destiné sa journée ? Quelle heureuse belle a tout aujourd'hui possédé ce héros ? Vous demandez tant de choses, reprit-il, que

je doute que je vous ſatisfaſſe ſur aucune. Il devient diſcret, s'écria ſpirituellement Madame de Sénanges ; mais, Madame, ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela eſt admirable ! pour moi j'en ſuis confondue au poſſible. Dites-nous donc, petit Comte, nous vous garderons le ſecret. Voilà, dit Madame de Lurſay, une belle façon de l'encourager ! Laiſſez-là parler, Comte, & ſoyez sûr que tout Paris ſçaura demain ce que vous aurez conté ce ſoir.

En vérité ! s'écria Verſac, vous parlez de ma diſcrétion comme ſi elle devoit vous être indifférente à toutes deux ; vous ſavez cependant qu'il y a des choſes dont je n'ai jamais parlé, & l'on pourroit, avec un peu de politeſſe, me remercier....... Eh ! de quoi, répondit l'intrépide Madame de Sénanges. Pourſuivez, Madame, reprit Verſac avec un ris moqueur, ce courage-là vous ſied bien.

Madame de Sénanges, tout étourdie qu'elle étoit, connoiſſoit Verſac ; & n'oſant pas le défier ſur l'indiſcrétion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu'elle lui nomma. Moi, dit-il, je ne la connois pas. Beau myſtere, reprit-elle, pendant que tout Paris ſçait que vous en êtes paſſionnément amou-

reux ! Rien n'eſt plus faux, répondit-il, & Paris, qui ſçait tout, ne ſçait pourtant pas cela ſi bien que moi. Le vrai de l'aventure eſt que cette femme, qu'à peine je connois de vue, s'eſt coëffée de l'idée que je l'aimerois un jour, &, qu'en attendant que cela arrive, elle dit à tout le monde que nous ſommes bien enſemble. Cette impertinence a même pris de façon que, pour peu que cela continue, je ferai prier cette femme, mais très-ſérieuſement, de ne me plus donner de ridicules. Mais il me ſemble, dit Madame de Lurſay, que c'eſt ſur elle, & non-pas ſur vous que tombe le ridicule. Mon Dieu ! Madame, dit-il, on voit bien que vous ne ſentez pas toutes les conſéquences qu'un diſcours pareil entraîne. Mais elle eſt jolie, reprit Madame de Sénanges. Oui, elle eſt jolie ; dit Pranzi, cela eſt vrai ; mais cela eſt obſcur, c'eſt une femme de fortune, cela n'a point de naiſſance, elle ne convient pas à un homme d'un certain nom, & il faut ſur-tout dans le monde garder les convenances. L'homme de la Cour le plus déſœuvré, le plus obéré même, ſeroit encore blâmé, & à juſte titre, de faire un pareil choix. J'aime Pranzi, dit Verſac en raillant, il a des façons de

penfer tout-à-fait nobles. En effet ces femmes-là ne font bonnes qu'à ruiner, & lorfque, comme lui, par exemple, ce n'eft pas cette idée qui détermine, il ne faut pas permettre qu'elles fe faffent une réputation à nos dépens. Affurément, reprit Madame de Lurfay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu ! s'écria Verfac avec un air de dépit, c'eft une chofe finguliere, oui, que la perfécution de ces petites efpeces ; encore avec elles n'eft-on pas fûr du fecret ; comme ce n'eft que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en êtes à peine aux pourparlers, que votre affaire eft auffi publique que fi vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je fuis furprife, reprit Madame de Lurfay, que vous, qui n'avez jamais fu rien taire, vous vous plaigniez d'une indifcrétion que vous auriez, fi on ne l'avoit pas. Vous fçavez le contraire, Marquife, répondit-il ; vous m'avez connu certaine affaire dont je ne difois rien, & fur laquelle j'aurois bien voulu que vous n'euffiez point parlé plus que moi. Réellement vous m'aviez déjà fait tant de tracafferies, que vous auriez fort bien pu vous difpenfer de me faire celle-là.

Verſac, qui n'étoit venu chez Madame de Lurſay que pour ſe donner le plaiſir de la mortifier, n'auroit pas manqué une occaſion où elle s'enferroit d'elle même, ſi l'on ne fût venu dire qu'on avoit ſervi. Réſolu de la pourſuivre, il commença par avertir en ſecret Madame de Sénanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lurſay faiſoit tout ce qui étoit convenable pour que nous fuſſions bien enſemble; il ne doutoit pas de l'uſage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en redoubleroit ſes agaceries. Ce ne fut pas tout, il pria Pranzi de vouloir bien traiter familiérement avec elle, & de faire tout ce qui feroit poſſible honnêtement, pour que je ne puſſe pas douter qu'elle l'avoit autrefois bien traité.

Nous nous mîmes à table; je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiſelle de Théville, ou pour éviter du moins Madame de Sénanges, rien de tout cela ne me fut poſſible. Madame de Sénanges, dont la réſolution étoit priſe, me mit d'autorité entr'elle & Verſac, qui de ſon côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiſelle de Théville, que ſa mere & Madame de Lurſay gardoient ſoigneuſement contre lui.

L'eſprit qu'on emploie ordinairement dans le monde eſt borné, quoi qu'on en diſe ; & ce ton charmant, qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, n'eſt le plus ſouvent que le ton de l'ignorance, du précieux & de l'affectation. Ce fut le ton de notre ſouper ; Madame de Sénanges & M. de Pranzi parlant toujours, & laiſſant rarement à la raiſon de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjouement de Verſac, le tems de paroître & de briller.

Tout occupée qu'étoit Madame de Sénanges de ſon eſprit, elle me faiſoit des agaceries ſans ménagement ; ſoit que ce fût ſa coutume de ne ſe contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fît à deſſein de tourmenter Madame de Lurſay, à qui je m'appercevois qu'elles ne plaiſoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuité de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je ne fuſſe extrêmement prévenu contre Madame de Sénanges ; mais j'étois comme tous les hommes du monde, qu'une conquête de plus, quelque mépriſable qu'elle puiſſe être, ne laiſſe pas de flatter : d'ailleurs j'imaginois par-là me venger de Mademoiſelle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indiffé-

rence que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Sénanges, Mademoiſelle de Théville tomba dans une rêverie profonde. De tems en tems elle me regardoit, & quelquefois avec une ſorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment je lui voulois plus de mal; la ſeule choſe qui pût m'en conſoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obſtinoit toujours à faire de Verſac, qu'un accident ſi extraordinaire mettoit preſque hors de lui. Madame de Lurſay, tourmentée par la jalouſie que lui cauſoit Madame de Sénanges & par les propos indécens, équivoques & familiers que lui tenoit M. de Pranzi, étoit, malgré ſon attention ſur elle-même, d'une triſteſſe mortelle. La perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, ſa réputation cruellement compromiſe, & entre les mains de deux étourdis, qu'elle voyoit conjurés contr'elle, qu'elle étoit forcée de ménager: pouvoit-il être pour elle de ſituation plus affreuſe?

Jamais la converſation ne tournoit vers la médiſance, que craignant d'en devenir l'objet, elle ne fît ſon poſſible

pour la déranger ; mais la chofe étoit difficile avec Verfac ; le malheur de ne pas plaire à Mademoifelle de Théville lui donna de l'humeur, & toutes les femmes en fouffrirent.

Avez-vous oui parler, demanda-t-il, de la conduite de Madame de***, & en concevez-vous une plus finguliere ? avoir pris à fon âge, après avoir été dévote deux fois, le petit de*** ! Cela eft plaifant, dit Madame de Sénanges, & en même-tems très-ridicule, très-abfurde ; car enfin, après s'être retirée du monde avec tant d'éclat, il y falloit du moins rentrer par une aventure plus férieufe. Qui que ce fût qu'elle prît, dit Madame de Théville, je ne vois pas qu'au fond elle en eût été moins blâmable. Oh ! pardonnez-moi, Madame, répondit Verfac ; fur ces fortes de chofes, le choix ne laiffe pas d'être important. L'on eft quelquefois moins blâmée d'un Magiftrat que d'un Colonel, & pour une prude, par exemple, l'un eft plus convenable que l'autre ; car à cinquante ans prendre un jeune homme, c'eft ajouter au ridicule de la paffion, celui de l'objet. C'eft qu'il y a, reprit Madame de Sénanges, des femmes qui ne fçavent ce que c'eft que fe refpecter.

Oui,

Oui, répondit Versac d'un ton ironique, & en la regardant, cela est vrai, il y en a ; & en vérité les femmes.... Oh ! point de theses générales, interrompit-elle, elles sont toujours en droit de déplaire. Et moi je soutiens le contraire, reprit-il, ce sont celles qui ne doivent jamais fâcher. Quoi ! repliqua-t-elle, si vous dites, par exemple, que toutes les femmes sont faciles à vaincre, si vous imputez à toutes les déréglemens dont quelques-unes seulement sont capables, vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenser ? Sans doute, reprit-il, je le crois ; plus encore, c'est qu'il n'y a précisément que celles qui sont dans le cas de se rendre promptement, qui n'aiment pas à l'entendre dire, & qui s'en plaignent. Je pense comme vous, dit Madame de Théville ; une femme raisonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'est dit que pour celle qui ne l'est pas ; & pourvu que je ne me rende pas, moi, il m'est fort indifférent qu'on dise qu'aucune femme ne sçait résister. Mais comptez-vous pour rien, Madame, dit Madame de Lursay, l'opinion que de pareils discours peuvent donner de nous ? Eh oui ! ajouta Madame de Sénanges, & que, sur un aussi

faux principe, un homme, en nous regardant seulement, croie que nous sommes subjuguées. Hélas ! Madame, dit Versac, c'est qu'il en est malheureusement tant d'exemples, qu'il y a plus de sottise à ne le pas penser, que de fatuité à le croire. Eh ! que vous importe qu'on vous croie subjuguée, lorsque vous ne l'êtes pas, répondit Madame de Théville ; que fait à votre vertu l'opinion d'un fat ; croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il sçait bientôt que les femmes ne sont ni toutes vicieuses, ni toutes vertueuses, & l'expérience lui apprend aisément quelles sont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela seroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lursay, cela nous expose-t-il moins aux sottes idées d'un jeune homme qui, en attendant l'usage du monde & l'expérience, commence toujours par mal penser de nous ; & qui quelquefois, reprit Versac, avec l'expérience & l'usage, ne trouve pas de quoi changer d'avis. En vérité, Monsieur, dit Madame de Sénanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit jamais vu que *mauvaise compagnie*. Avant que de vous répondre là-dessus, je voudrois bien, Madame, lui dit il, que

vous me difiiez ce que c'eſt que *mauvaiſe compagnie ?* Eh mais ! répondit-elle , ce ſont des femmes d'une certaine façon. Vous conviendrez aiſément, reprit-il, que votre définition n'eſt pas juſte , puiſqu'en me ſervant du même terme, je puis rendre l'idée contraire , & vous dire que des femmes d'une certaine façon , ſont des femmes de *bonne compagnie* ; mais expliquons votre idée : par femmes de *bonne compagnie* , qu'entendez-vous ? ſont-ce les femmes vertueuſes , ces femmes qui n'ont jamais eu la moindre foibleſſe à ſe reprocher ? Sans doute ! reprit-elle. Sans doute ! s'écria Verſac ; quoi ! vous mettez au même rang une femme notée par des aventures infames , & celle qui n'aura eu qu'une foibleſſe , que , par ſa façon de penſer, elle aura rendu reſpectable ! Ah ! Madame , je ſuis moins cruel : ce ne ſont pas ces femmes-là que j'appellerois *mauvaiſe compagnie ;* & ſi vous les trouvez telles, je conviendrai avec vous que je ne vois pas *bonne compagnie*, puiſque, de toutes les femmes que je vois , je n'en connois pas une qui n'ait été ſenſible, ou qui ne le ſoit encore. Quand cela ne ſeroit pas , Monſieur, vous ne le croiriez point , reprit Madame de

Lurſay, & vous penſez ſi mal de nous...
Il eſt vrai, Madame, interrompit-il, il eſt des femmes dont je penſe on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manége avec mépris, & auxquelles enfin je ne connois nulle ſorte de vertu; qui n'ont pas des foibleſſes, mais des vices; toujours les premieres à crier ſur ce que l'on dit de leur ſexe, parce qu'elles ont toujours à couvrir leur intérêt particulier de l'intérêt général. Pour celles-là, ſans doute, le moindre trait eſt cruel: elles perdent tant à être connues, & dans le fond de leur cœur le ſçavent ſi bien, qu'elles ne peuvent ſupporter rien de ce qui les démaſque ou les définit. Ainſi quand je dirai; *les femmes ſe rendent promptement, à peine attendent-elles qu'on les en prie;* ſi je fais un portrait déſavantageux de quelques-unes, il me ſera permis de croire que celles qui s'élevent contre, penſent qu'il leur reſſemble. Sans doute, Monſieur, dit Madame de Théville; & la colere ſur ces ſortes de choſes, prouve ſeulement qu'on penſe mal de ſoi-même. Eh bien! Madame, dit Verſac en s'adreſſant à Madame de Sénanges, qui me faiſoit des mines, concevez-vous à préſent pourquoi tant de femmes ſont fâchées,

& pourquoi Madame de Théville ne l'est point ? Tout ce que je conçois, répondit-elle, c'est qu'il vous sied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leurs ridicules est de vous traiter comme elles font. C'est peut-être à cause de cela, reprit-il en riant, que j'en ai si mauvaise opinion. Ce qui m'outre de fureur, dit elle, c'est que ce ton de mépriser les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas jusqu'aux *Auteurs* qui ne l'aient pris. Il me tomba entre les mains, il y a quelque tems, une brochure détestable où nous étions traitées à faire horreur : aussi ne l'achevai-je pas : en vérité, dit Madame de Lursay, ces mauvais petits livres-là devroient bien être défendus. Pourquoi donc, Madame, repliqua Versac ? les femmes font ce qu'il leur plaît ; l'Auteur en écrit ce qu'il veut : il en dit du mal, elles en disent de son livre ; elles ne se corrigent pas, ni lui nonplus peut-être ; jusqu'ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles, on leva la table ; Versac commençant à douter de la réussite de ses projets, Madame de Sénanges occupée à pousser les siens, & Madame de Lursay désespérée

des façons mal-honnêtes de M. de Pranzi, qui la pressoit assez haut de lui rendre des bontés qui, disoit-il, lui devenoient plus nécessaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils discours lui causassent, il n'égaloit pas celui de m'avoir vu répondre à Madame de Sénanges, sur qui, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, elle jettoit de tems en tems des yeux d'indignation & de mépris. Elle l'avoit entendu me parler sentiment pendant tout le souper, & se plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'avois pas encore songé à m'y faire présenter. Elle la connoissoit trop pour ne pas sçavoir que les complimens les plus simples avoient toujours chez elle un objet marqué : on m'avoit trop interrogé sur l'état de mon cœur, pour que cette curiosité ne fût qu'indifférente. Madame de Sénanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agissoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & dispensoit volontiers de l'amour & de l'estime, pourvu qu'elle inspirât des desirs. Madame de Lursay n'ignoroit pas à quel point nous en sommes susceptibles ; & même, en me supposant extrêmement amoureux, elle

ne doutoit pas que je ne me livrasse pour le moment, du moins à une femme qui sçauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de respect, le peu de soin que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois eue pour Madame de Sénanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusse près de changer. Impatiente de connoitre mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moyen d'arranger un rendez-vous? D'ailleurs, comment, après ce qui s'étoit passé entre nous, me le proposer sans me donner d'elle les plus affreuses idées? Heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Sénanges, qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vu que je ne m'aidois presque pas, que les regards les plus marqués ne m'instruisoient point, & qu'aux prieres pressantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences, qui ne décidoient pas son état, ne sçavoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimoit si bien. Il ne lui restoit plus, pour me mettre au

fait, qu'un mot ; mais toute irréguliere qu'elle étoit, elle n'ofa pas le prononcer, foit parce qu'elle ignoroit que je ne l'en preffai point, ou ce qui eft auffi vraifemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois befoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuifé à fouper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médifance : fans cette reffource, on foutient difficilement la converfation ; & devant Verfac & Madame de Sénanges la raifon ne pouvoit point paroître long-tems. Bientôt nous ne fçûmes plus que dire. Madame de Lurfay, que M. de Pranzi continuoit à impatienter, propofa de jouer ; nous y confentîmes, & moi fur-tout qui efpérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoifelle de Théville. Le fort ne me fervit cependant pas auffi bien que je le defirois. Madame de Lurfay, qui connoiffoit toute la mauvaife volonté de Verfac, & qui vouloit fe donner en fpectacle devant lui le moins qu'il lui feroit poffible, me mit avec Madame de Théville, contre Madame de Sénanges & contre lui, & fit une reprife d'hombre avec Hortenfe & M. de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je penfai rompre la partie que je venois

d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiselle de Théville en face : pénétré du plaisir de la regarder, je ne sçus pas un instant ce que je faisois. Occupé d'elle sans relâche, je ne m'attachois qu'à ses mouvemens. Nous nous surprenions quelquefois à nous regarder ; il sembloit que nous eussions le même intérêt à démêler ce qui se passoit dans nos cœurs. La tristesse où je la voyois plongée, m'en causoit à moi-même, & les réflexions qu'elle me faisoit faire, me donnerent des distractions si fréquentes, que Versac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lursay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Madame de Sénanges, qui en haussa les épaules de pitié, sans cependant en rien diminuer des espérances qu'elle avoit fondées sur ma personne.

Le jeu ne nous intéressoit pas assez pour nous tenir dans le silence. Versac & Madame de Sénanges donnoient de tems en tems carriere à leur humeur médisante ; ce qui, joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville qui aimoit le jeu, comme une femme qui n'aime point autre chose. Ver-

ſac chantoit entre ſes dents des couplets nouveaux & fort méchans. Madame de Sénanges, que la calomnie amuſoit, ſous quelque forme qu'elle ſe préſentât, les demanda à Verſac, qui répondit qu'il ne les avoit pas, & qu'il étoit aſſez malheureux pour ne les ſçavoir que par fragmens. Je les ai, Madame, lui dis-je, & ſur le champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuſer, & me pria ſeulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. Les envoyer ! dit Verſac, d'un air d'étonnement, vous n'y penſez pas ! Ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés ſi l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même ? C'eſt la regle. N'eſt-il pas vrai, demanda-t-il, à Madame de Sénanges, on porte ſoi-même ces ſortes de begatelles ? Cela eſt plus poli, répondit-elle en ſouriant ; mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je ſentis bien que par cette démarche, Madame de Sénanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle ; mais ne pouvant l'éviter ſans une impoliteſſe impardonnable, je pris le parti de me ſoumettre à la déciſion de Verſac, & de

dire à Madame de Sénanges que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle souhaitoit, puisqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'assurance que je lui en donnois ; & Versac, qui mettoit si bien les affaires en train pour tourmenter Madame de Lursay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Sénanges.

Nos parties finirent peu de tems après, à l'extrême satisfaction de Madame de Lursay qui, pour tâcher de détourner Versac, s'étoit sacrifiée, non-seulement en jouant avec un homme qu'elle détestoit, mais encore en me laissant exposé aux empressemens d'une femme qui devenoit ouvertement sa rivale.

Cependant le tems de sortir de chez Madame de Lursay approchoit. J'allois perdre Mademoiselle de Théville ; & près de la quitter, je sentis combien je desirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il se pouvoit, attendre que le hasard m'en fît jouir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle ; mais retenu par cette considération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convena-

blement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hasarder. Je m'étois approché de Mademoiselle de Théville; & prenant pour texte de la conversation, la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée? Assez mal, me répondit-elle froidement. Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous jouyez, repliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous eussiez fixé la fortune; & si je ne me trompe, je vous ai entendu reprocher vos distractions. Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lursay, & je ne crois pas que vous ayez été un moment à votre jeu. C'est, répondit-elle, en rougissant, que l'hombre m'ennuie. Je ne sçais, dit Madame de Théville, mais je lui trouve depuis quelque tems un fond de tristesse qui m'alarme, & que rien ne peut dissiper. Elle aime trop la solitude, dit Madame de Lursay, & je veux que demain nous prenions ensemble des mesures pour la distraire. Les plaisirs de ma cousine m'intéressent aussi, dis-je à demi-bas à Madame de Théville; s'il me vient quelques idées, voudrez-vous me permettre d'aller

vous en faire part chez vous ? Je ne vous crois pas excellent pour le conſeil, répondit-elle en riant ; mais il n'importe, Monſieur, vous me ferez plaiſir. En ce cas, me dit Madame de Lurſay, mais d'un ton fort bas, ſi vous voulez vous rendre ici demain l'après-dînée, nous irons enſemble chez Madame. J'acceptai avec tranſport cette propoſition, ſi charmé de l'eſpérance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni ſur le lieu du rendez-vous, ni ſur le véritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit ſi néceſſaire, Verſac, tout indiſpoſé qu'il étoit contre Mademoiſelle de Théville, lui parloit ſur ſa mélancolie, & ſur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât aſſez ſagement cette matiere avec elle, il ne put en obtenir que des réponſes froides, & qui marquoient poſitivement le peu de cas qu'elle faiſoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en reſſentoit, il fut cependant aſſez ſenſible pour n'y paroître pas indifférent, & je le voyois rougir malgré lui du peu d'attention que l'on marquoit pour ſes charmes. Cette conquête

étoit en effet trop flatteuſe pour en perdre l'eſpérance ſans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir paſſer des bras d'un autre dans les ſiens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que ſa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes, qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ſes regards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flatter ſon orgueil; femmes perdues depuis long-tems de réputation, & qui vouloient finir par lui; femmes inſenſées dont un homme à la mode, quel qu'il ſoit, mérite les hommages, & qui ſe rendent à ſes agrémens moins encore qu'au plaiſir d'entendre dire quelque tems qu'elles lui appartiennent; plus touchées de s'être procuré une aventure qui les déshonore à jamais, que des plaiſirs d'un commerce ſecret qui ne feroit point parler d'elles; voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaiſie de toutes les femmes, ne régnant ſur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes; il cédoit à leurs deſirs ſans les aimer, vivoit avec elles ſans goût, & les quittoit ſans les connoître plus que quand il les avoit priſes,

pour se donner à d'autres qu'il ne connoîtroit ni n'estimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que de quelques attraits que Mademoiselle de Théville fut pourvue, elle pût inspirer de l'amour à Versac ; il n'étoit point fait pour connoître ces mouvemens tendres qui font le bonheur d'un cœur sensible : mais celui de Mademoiselle de Théville étoit aussi neuf que ses charmes ; & sans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu se le soumettre. Comme on ne lui avoit jamais résisté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuser du spectacle d'une jeune personne vaincue sans le sçavoir, étonnée de ses premiers soupirs, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore ; qui ne respire, ne pense, n'agit que pour son amant, & pour qui rien n'est plaisir, peine & devoir que tout ce qui tient à sa passion.

La conquête de Mademoiselle de Théville n'auroit, sans doute, toute brillante qu'elle étoit, satisfait que l'orgueil de Versac qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaisir à être tendrement aimé ; plaisir qu'il n'étoit pas assez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ses faveurs.

Il avoit compté ſur les bontés de Mademoiſelle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un déſagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du perſonnage qu'il jouoit, il ſe détermina à prendre congé de Madame de Lurſay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne ſouhaitât que je reſtaſſe; mais il n'étoit pas queſtion d'imaginer des expédiens devant Verſac, qui joignoit alors à ſa fineſſe naturelle, le deſir de lui donner des travers. Madame de Sénanges me ſupplia, en me quittant, de ſonger aux couplets que je lui avois promis; & Verſac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiete ſur une affaire dont il faiſoit la ſienne. M. de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortenſe. Je lui préſentai la main; mais je n'eus pas ſi-tôt touché la ſienne, que je ſentis tout mon corps trembler; mon émotion devint ſi violente, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Je n'oſai ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à ſon carroſſe, en gardant le plus profond ſilence. Verſac l'y attendoit pour lui faire la plus froide révérence qu'il pût imaginer:

imaginer : ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de sa conduite, ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Sénanges m'accabla encore de ses cruelles agaceries, comme Mademoiselle de Théville de sa froideur ; elles partirent, & je me hâtai d'autant plus de les suivre, que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lursay.

Je passe sur les sentimens qui m'occuperent cette nuit-là. Il n'y a pas d'homme sur la terre assez malheureux pour n'avoir jamais aimé, & aucun qui ne soit par conséquent en état de se les peindre. Si la vanité seule avoit pu satisfaire mon cœur, il auroit sans doute été moins agité. Madame de Sénanges, toute occupée du soin de me plaire ; Madame de Lursay, de qui je n'avois plus de délais à craindre, me mettoient dans une situation brillante ; la premiere surtout qui, si elle ne s'attiroit plus par ses charmes l'attention publique, se la conservoit toujours par de nouvelles aventures. Peu flatté de me voir en même-tems l'objet des vœux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui sembloit se refuser à mes desirs, étoit le seul qui pût remplir le mien. Témoin de la

triſteſſe d'Hortenſe, & de ſa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuer qu'à une paſſion ſecrete ? Les premiers ſoupçons que j'avois portés ſur Germeuil, ſe réveillerent dans mon eſprit ; à force de m'y arrêter, ils s'accrurent. Je crus avoir vu mille choſes qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain ſi je dirois à Madame de Meilcour que j'avois vu Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les déſuniſſoit, ne la portât à me défendre de la voir. J'étois ſi ſûr en ce cas de lui déſobéir, que j'aurois voulu ne m'y pas expoſer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches, elle n'auroit pu les ignorer long-tems, & le myſtere que je lui en ferois, ne ſerviroit peut-être qu'à les lui faire obſerver avec plus de ſoin. Je crus donc que le parti le plus ſage, non-ſeulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher. J'entrai chez elle, & en lui racontant, comme une choſe indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vu Ma-

dame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignois ; elle me répondit froidement qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fût à Paris Madame de Lursay, qui sçait que vous ne l'aimez pas, repris-je, a craint, sans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que son retour, repliqua t-elle ; l'éloignement que nous avons l'une pour l'autre ne nous rend pas ennemies. Vous ne désapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voie ? Au contraire, répondit-elle, elle a trop de vertus pour que son commerce ne vous soit pas infiniment utile. Mais, ajouta-t-elle, on m'a dit que sa fille étoit belle; l'avez-vous vue ? comment la trouvez-vous ?

Je fus si embarrassé de cette question, toute simple qu'elle étoit, que je pensai lui répondre que je n'en sçavois rien. Je ne me remis de mon trouble que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je pensois de Mademoiselle de Théville, l'amour me dicta son éloge.

Si je l'ai vue ! & comment je la trouve, m'écriai-je ! Ah ! Madame, vous en seriez enchantée ! Sa figure, son maintien, son esprit, tout plaît en elle, tout

y attache. Ce sont les plus beaux yeux ! les plus tendres ! les plus touchans ! si vous l'aviez seulement vu sourire.... !

Vous la louez vivement, interrompit-elle, & vous aimeriez mieux, à ce que je crois, vivre avec elle, que moi avec sa mere. Je ne m'apperçus que dans cet instant que j'en avois trop dit. Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vue, & peut-être encore moins bien qu'elle n'est ; je vous avouerai cependant que je ne me suis pas trouvé de disposition à la haïr. Je ne souhaite pas, dit-elle, que vous la haïssiez ; mais je voudrois que ses charmes vous fissent moins d'impression qu'ils ne me paroissent vous en faire. Eh ! que vous importeroit, Madame, quand je l'aimerois, répondis-je, avec un soupir qui m'échappa malgré moi ? Eh ! si vous ne l'aimiez déja, repliqua-t-elle, ses sentimens vous occuperoient-ils? Quoi ! Madame, repris-je, pourriez-vous penser qu'en un moment que je l'ai vue, elle eût pu m'inspirer de l'amour ? Elle est belle ; & vous êtes jeune, répondit ma mere ; à votre âge, les coups de foudre sont à craindre, & moins on a d'expérience, plus on s'en-

gage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, seroit-ce un si grand mal que je l'aimasse ? Oui, répondit-elle froidement, ç'en seroit un, puisque cette passion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être, répondis-je, mes craintes sur son indifférence pour moi sont-elles sans fondement ? Je serois bien fâchée que cela fût, dit-elle ; & sa sensibilité pour vous ne vous rendroit que plus à plaindre. Je suis bien aise de vous apprendre que j'ai des vues sur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiselle de Théville pour objet ; elle n'est pas faite pour occuper votre caprice, & je ne vous conseille pas, encore un coup, de lui rendre des soins bien sérieux. Je me flatte, ajouta-t-elle, que je puis encore vous parler là-dessus, & que vous n'avez pas assez engagé votre cœur pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je (en prenant tout sur moi pour ne lui pas montrer ma douleur), je ne vous ai parlé de Mademoiselle de Théville que par la nécessité où vous m'avez mis de répondre à vos questions. Je l'ai trouvée belle, il est vrai ; mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je

l'ai vue ſans émotion, & je la reverrai ſans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, Madame, ajoutai-je, maîtreſſe d'ordonner de mes démarches, & je renonce à la voir jamais, ſi vous croyez que je le doive.

Mon air tranquille en impoſa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper. Non, mon fils, répondit-elle, voyez là, quel que ſoit le but du commerce que vous vouliez lier avec elle; qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas je ne dois ni ne veux vous contraindre. Mes ordres, ſi vous l'aimez, ne détruiront pas votre paſſion; & ſi vous ne l'aimez point, je ne ſuis pas aſſez ridicule pour vous en faire naître le deſir en vous interdiſant ſa vue. Cette converſation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer, & je pris congé de ma mere pour aller chez Madame de Lurſay, qui devoit me conduire chez Hortenſe.

Je réfléchiſſois ſur tout ce qui s'oppoſoit à mon amour, & moins je lui voyois d'eſpérance d'être heureux, plus je le ſentois s'affermir dans mon cœur. Un rival à qui je ne croyois plus rien à

desirer ; une mere qui, sur un simple soupçon, venoit de se déclarer contre moi ; une femme dont j'allois blesser la passion ou la vanité, chose également dangereuse, rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lursay, rempli d'Hortense, & peu disposé à me souvenir de ce qui s'étoit passé la veille avec la premiere, que, depuis mes soupçons sur M. de Pranzi, je méprisois plus que jamais.

Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites de prendre des précautions contre moi, je la trouvai seule ; elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé, avec tendresse & familiarité. Ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarrassa : des révérences, du respect, un air morne ; quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontés qu'elle me préparoit encore ! Comment accorder aussi peu d'amour & d'empressement avec les transports que je lui avois montrés. Elle se croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit & plus contraint que jamais, j'étois au-

près d'elle, moins comme un amant qui eſt encore à favoriſer, que comme un qui ſe laſſe de l'être. Je ne lui avois dit en entrant que des choſes communes; jargon d'uſage, proſcrit entre deux perſonnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé ſi peu convenable, & ne l'ayant pas mérité de ma part, elle ſe rappella Madame de Sénanges, & ne douta point qu'une indifférence ſi ſubite ne fût cauſée par un nouveau goût qui me déroboit à ſa tendreſſe. Cette idée, qui n'étoit pas ſans fondement, la pénétra de douleur: elle voyoit une femme ſans mœurs, ſans jeuneſſe, ſans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de ſoins: & dans quel tems encore, & après quelles eſpérances! lorſqu'elle pouvoit ſe croire ſûre de mon cœur; qu'elle avoit vaincu ſes ſcrupules, & qu'enfin j'avois ſurmonté mes préjugés.

Je m'apperçus aiſément, quoiqu'elle gardât le ſilence, de ſon mécontentement & de ſa douleur; mais je ne ſçavois que lui dire. L'idée d'Hortenſe & les diſcours de ma mere me rempliſſoient tout entier, & me laiſſoient peu de pitié pour les maux que je faiſois ſouffrir à Madame de Lurſay. Ennuyé

cependant d'être si long-tems seul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville ? Oui, Monsieur, répondit-elle séchement, je vous attendois; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'aussi ridicules distractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un assez beau sujet d'en avoir, & je crois qu'il n'y a que Madame de Sénanges que vous ne puissiez plus oublier.

Cette Madame de Sénanges, qu'on m'accusoit de ne pouvoir plus oublier, existoit pourtant si peu dans ma mémoire, que je ne me souvins que dans cet instant de la visite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalousie de Madame de Lursay ne me déplut point, il m'importoit qu'elle ne découvrît pas quel étoit le véritable objet de ma passion, & je vis avec joie Madame de Sénanges devenue celui de ses craintes. Le plaisir de la voir se tromper, me fit sourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'espece de reproche qu'elle me faisoit, la piqua sensiblement : vous avez assurément fait un beau choix, continua-t-elle, voyant que je ne lui

répondois rien, vous ne pouviez pas débuter mieux ; cela eſt reſpectable & doit vous faire honneur. Je ne ſçais, Madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. Vous ne ſçavez ! interrompit-elle d'un air railleur ; cela eſt ſingulier. J'aurois cru, quoique votre défaut ne ſoit pas de deviner aiſément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire, & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais ſi vous aviez réſolu d'être diſcret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'important ſecret de votre cœur. Après tout, Madame de Sénanges n'exige pas tant de myſtere, ſa vanité veut un triomphe public, & vous la ſervirez bien mal ſi vous lui gardez le ſecret. Vous me mettez mieux avec Madame de Sénanges que je ſouhaite d'y être, Madame, répondis-je, & je doute auſſi qu'elle m'honore d'un ſentiment particulier. Vous en doutez, reprit-elle ; j'aime votre modeſtie ; vous n'en paroiſſiez pas hier ſi rempli, & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ſes intentions & qui ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne ſçais, repliquai-je, quelles ſont ſur mon

compte ſes intentions ; mais j'ai cru pouvoir répondre à ſes politeſſes, ſans que ce fût pour vous matiere à reproches. A l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire ; l'amour ici pourroit ſeul les autoriſer ; mais l'amitié peut donner des avis ; & ſi vous imaginez davantage, vous m'entendez mal ; au ſurplus, vous me permettrez de vous dire que la politeſſe n'exige point qu'on faſſe des mines à quelqu'un. En vérité ! Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'eſt qu'une mine, & vous le ſçavez bien. Madame de Sénanges a eu ſans doute des attentions pour moi ; mais je n'y ai dû remarquer rien de ce deſir de me plaire que vous lui attribuez : ſi en effet il exiſte, c'eſt un ſecret qu'elle s'eſt réſervé & qui n'a point paſſé juſques à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit, mais elle ne m'a parlé que de choſes générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pu, ſans être un fat, à ce qu'il me ſemble, tirer de conſéquence particuliere. Vous ſçavez vous-même que nous ne nous ſommes pas parlé en ſecret. Sans ſe parler en ſecret, interrompit-elle, il y a bien des choſes ſur leſquelles on peut s'arranger ; & vous

ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. J'ai promis ſimplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir, & je ne crois pas qu'en aucun ſens cela puiſſe s'appeller un rendez-vous. S'il ne l'eſt pas, reprit-elle bruſquement, il le deviendra; mais ne pouviez-vous pas lui laiſſer chercher ces vers? étoit-il néceſſaire de vous vanter de les avoir? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; & ſans M. de Verſac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je ſerois quitte aujourd'hui de cette viſite, qui me procure une querelle de votre part. Une querelle, dit-elle en hauſſant les épaules! cette expreſſion me paroît ſinguliere. Eh! non, Monſieur, je ne vous faits point de querelle; je vous l'ai dit, je vous le répete, ayez donc la bonté de m'en croire: je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Sénanges? n'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira? Des ridicules! repris-je; & à propos de quoi? A propos de Madame de Sénanges ſeulement, répondit-elle; on partage tou-

jours le déshonneur des perſonnes à qui l'on s'attache ; un mauvais choix marque un mauvais fonds, & prendre du goût pour une femme comme Madame de Sénanges, c'eſt avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle ; c'eſt ſe dégrader pour toute la vie. Oui, Monſieur, ne vous y trompez pas, une fantaiſie paſſe ; mais la honte en eſt éternelle, quand l'objet en a été mépriſable. Nous ſortirons à préſent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en ſe levant, je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main ; elle marchoit ſans me regarder, & je m'apperçus qu'elle avoit ſur le viſage des marques du plus tendre dépit. En effet, quoi de plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de ſe paſſer entre nous deux ! pouvois-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus inſultante ? eſt-ce ainſi qu'un amant ſe juſtifie ? Elle avoit trop d'eſprit, trop d'uſage, & en même-tems trop d'amour pour ne pas ſentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré ſa tendreſſe, & jamais je n'y avois auſſi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faiſoit des reproches ; nous étions ſeuls,

& je n'étois pas tombé à ses genoux ; je n'avois pas fait de ce moment le plus heureux des miens ; je la laissois sortir enfin : ignorois-je donc le prix d'une querelle ?

Je ne sçais si elle fit ces réflexions, mais elle monta en carrosse d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente, & que rien de gracieux ne lui remplissoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assurance que si elle eût eu tous les sujets du monde de se louer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée ; mais loin de lui faire là-dessus la moindre politesse, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de la faire servir à la réunion de Madame de Théville & de ma mere ; & sans examiner si ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. Ma mere, lui dis-je, sçait que Madame de Théville est à Paris, que je l'ai vue chez vous, Madame, & que vous voulez bien m'y présenter aujourd'hi. Elle ne me répondit rien. Madame, continuai-je, intime amie d'elles deux comme vous l'êtes, je suis surpris que vous n'ayez pas encore pu gagner sur elles de se revoir, & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne

crois pas, répondit-elle, sans me regarder, que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerois là-dessus ; j'en ai même eu l'idée plus d'une fois, & je me flatterois d'autant plus aisément d'y réussir, que je sçais qu'elles s'estiment mutuellement. Je puis répondre pour ma mere, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville, & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts différents forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle ; nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent, qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'est point douce ; l'inflexibilité de son caractere se retrouve par-tout dans la société ; il faut la connoître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualités de son ame ne se développent pas d'abord, & qu'elles sont cachées sous une dureté apparente qui révolte assez, pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine, & sans se haïr, elles ont de-

puis long-temps cessé de se voir. Je sens ce que vous me dites, repris-je, & je conçois que sans le long séjour de Madame de Théville en Province, cette antipathie auroit moins duré. Mais répondit-elle, on ne peut pas appeller cela de l'antipathie. Ce qui les éloigne l'une de l'autre, est sans doute moins fort & plus facile à détruire. Oserois-je, Madame, lui dis-je, vous prier d'employer vos soins pour les rapprocher? cela me paroît d'autant plus convenable, qu'étant vos amies, elles peuvent se rencontrer chez vous, & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela seroit, repliqua-t-elle, elles ont du monde & de l'esprit, & ne se livreroient pas avec indécence à leurs mouvemens, quelques violens qu'ils pussent être. C'est au contraire chez moi que je veux qu'elles se voient. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce seroit peut-être les y faire renoncer, & il me suffit de les connoître toutes deux pour ne pas craindre de faire une fausse démarche, en les mettant à portée de se revoir.

Comme elle finissoit ces paroles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir de penser que j'allois revoir Hortense, me donna cette émotion que je

sentois

fentois auprès d'elle, & j'en négligeai plus encore Madame de Lurfay, que mes rigueurs mal placées avoient jetté dans un abattement inconcevable. Je l'avois entendu foupirer dans le carroffe ; chaque mot qu'elle m'avoit dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colere, ou par la douleur ; toutes chofes dont elle avoit bien voulu que je m'apperçuffe, que je vis en effet, mais fans paroître y prendre plus de part que fi je ne les euffe pas caufées. L'état où je la metois flattoit cependant ma vanité ; c'étoit un fpectacle nouveau pour moi, mais qui m'amufoit fans m'attendrir, & qui ceffoit même de me paroître agréable, quand je me fouvenois qu'elle l'avoit donné à M. de Pranzi ; fans compter encore ceux que je ne connoiffois pas, & que je croyois innombrables ; car la mauvaife opinion que j'avois d'elle étoit fans bornes. Nous entrâmes enfemble chez Madame de Théville ; Hortenfe étoit feule avec elle. Malgré fa grande parure, je lui trouvai l'air abattu ; mais cette langueur ajoutoit encore à fes charmes. Elle tenoit un livre qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut auffi-bien que je pou-

vois le desirer ; mais je ne trouvai dans Hortense, ni plus de gaieté , ni moins de contrainte avec moi que je ne lui en avois vu la veille. C'étoit une chose assez simple , qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi; & si je ne l'avois point aimée, je n'en aurois point pris d'alarmes; mais dans l'état où je me trouvois, tout étoit pour moi matiere à soupçon ; tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tînt compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me sembloit qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvemens qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embarras & mes regards lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible, & qu'enfin j'aurois été entendu , si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-tems générale entre nous , & j'eus bientôt le tems d'entretenir Mademoiselle de Théville ; le livre qu'elle avoit quitté étoit encore auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je , interrompu votre lecture , & nous devons d'autant plus nous le reprocher, qu'il me semble qu'elle vous intéressoit. C'étoit , répondit - elle , l'histoire d'un amant malheureux. Il

n'eſt pas aimé ſans doute, repris-je ; il l'eſt, répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre, lui dis-je ? Penſez-vous donc, me demanda-t-elle, qu'il ſuffiſe d'être aimé pour être heureux, & qu'une paſſion mutuelle ne ſoit pas le comble du malheur, lorſque tout s'oppoſe à ſa félicité ? Je crois, répondis-je, qu'on ſouffre des tourmens affreux, mais que la certitude d'être aimé, aide à les ſoutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier ! quelles douces eſpérances ne fait-il pas naître dans le cœur ! de combien de plaiſirs n'eſt-il pas la ſource ! Mais conſiderez donc, reprit-elle, quel eſt l'état de deux amans dont tout contrarie les deſirs ? Ils ſouffrent ſans doute, répondis-je, mais ils s'aiment : ces obſtacles qu'on leur oppoſe, ne ſont qu'augmenter dans leur cœur un ſentiment qui leur eſt dejà ſi cher ; & n'eſt-ce pas travailler pour eux que de leur donner les moyens d'accroître leur paſſion ? Se voient-ils un moment, que ce moment a de charmes ! Peuvent-ils ſe parler, avec quel plaiſir ne ſe rendent-ils pas compte de leurs plus ſecrettes penſées ! Sont-ils gênés par des jaloux, ou des ſurveillans, ils ſçavent encore ſe dire

qu'ils s'aiment, se le prouver même ; mettre de l'amour dans les actions qui paroissent les plus indifférentes, ou dans les discours qui semblent le moins animés. Ce que vous dites peut être vrai, répondit-elle ; mais pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude & de douleur ! souvent encore la crainte de l'infidélité se joint aux tourmens de l'absence. Le moyen qu'on se croie sûre d'un amant qu'on ne voit pas ? ne peut-il pas se lasser, chercher d'abord des distractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laisse pas même le souvenir du premier ? Le malheur de perdre ce qu'on aime, ne dépend pas toujours d'une passion contrainte, & je crois, repris-je, que des amans qui jouissent en liberté du plaisir d'aimer, peuvent plus aisément encore se porter à l'inconstance. Je suis toujours surprise, répondit-elle, quand je songe combien il est difficile de conserver un amant, que l'on puisse jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même chose d'une maîtresse, lui dis-je, & je n'imagine pas que le cœur des femmes se fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en souriant, de quoi vous

prouver le contraire; mais je vous laiſſe volontiers cette idée ; je ne trouve pas que nous y perdions aſſez pour la combattre. Je ne penſe pas de même, lui répondis-je, & ſi je pouvois vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. Cela ſeroit difficile, répondit-elle, en rougiſſant. Ah ! je ne le ſçais que trop, m'écriai-je, & c'eſt un bonheur dont je ne me flatte pas. Celui de me faire changer d'opinion, reprit-elle avec un extrême embarras, ſeroit ſi peu pour vous, que je ne ſçais pourquoi vous le ſouhaitez ; je ſuis fort attachée à la mienne, & je doute que l'on puiſſe jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours, lui dis-je. Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler. Je ſuis plus opiniâtre que vous ne croyez, & ſi ſûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je penſe là-deſſus, que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raiſon de craindre, que vous en pouvez avoir vous-même, je ne me ſens pas, répondis-je, autant de fermeté que vous, & j'en aurois, s'il ſe pouvoit, davantage, qu'un ſeul de vos regards ſuffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma paſſion, j'allois ſans doute la découvrir toute entiere à Mademoiſelle de Théville, ſi Madame de Lurſay, qui venoit de finir une lettre que Madame de Théville lui avoit donné à lire, ne ſe fût pas rapprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortenſe combien je l'aimois, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes ſentimens ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux émus en nous parlant; mais je n'avois pas trouvé de colere dans ſes yeux; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je puſſe tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penſer qu'elle eût pour moi cette averſion dont juſques-là je l'avois ſoupçonnée. Il me ſemble, lui dit Madame de Lurſay, que vous vous querelliez? Pas tout-à-fait, répondit-elle en riant; mais pourtant nous n'étions pas d'accord: c'eſt votre faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moyen de terminer la diſpute. De quoi s'agit-il donc, demanda Madame de Lurſay? De preſque rien, Madame, reprit-elle. M. de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'eſt une des ſien-

nes qu'il veut vous donner, je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lurſay d'un ton aigre, car il n'en a que de ſingulieres, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il ne conſerve qu'avec plus de plaiſir. Quelqu'entêté que vous puiſſiez me croire, Madame, lui répondis-je, je cédois à ma couſine, & elle peut vous dire que c'étoit ſans regret & de bonne foi. Ce n'eſt pas, reprit Hortenſe, ce dont je ſuis perſuadée. Et vous avez raiſon, ajouta Madame de Lurſay; car avec l'air ſimple que vous lui voyez, il ne laiſſe pas d'avoir de la fauſſeté.

Je m'apperçus aiſément que Madame de Lurſay vouloit ſe ſervir de cette occaſion pour me faire une querelle particuliere; mais quelque ſenſible qu'il me fût d'être accuſé de fauſſeté devant Hortenſe, j'aimai mieux ne pas lui répondre que de lui donner le plaiſir d'une explication: ſûr d'ailleurs que ſi je pouvois accoutumer Hortenſe à m'entendre, je la perſuaderois bientôt de ma ſincérité. Mon ſilence acheva de piquer Madame de Lurſay; un regard qu'elle lança ſur moi, m'avertit de ſa fureur; mais je ne m'occupois plus de

çe qu'elle pouvoit penſer. Rempli des commencemens de ma paſſion, je ne ſongeois qu'à ce qui pouvoit la faire réuſſir. Auſſi prompt à me flatter du ſuccès que je l'avois été à en déſeſpérer, je n'oſois plus douter qu'Hortenſe ne devînt ſenſible. Que dis-je! à peine doutois-je qu'elle ne le fût pas déja. J'oubliois dans les douces illuſions dont je repaiſſois mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit cauſé les plus grandes allarmes; à peine enfin avois-je parlé, qu'il me ſembloit qu'elle m'avoit répondu. Je la regardois, & il paroiſſoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette triſteſſe, que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'abſence de quelqu'un qu'elle aimoit, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuſe mélancolie où ſe plonge un cœur tout occupé de ſon objet, celle enfin que je ſentois depuis que je l'avois vue.

Ces charmantes idées ne me ſéduiſirent pas long-tems; on annonça Germeuil. Je frémis en le voyant entrer; & l'étonnement que parut lui cauſer ma préſence, augmenta la jalouſie que

me donnoit la ſienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joie qui ſe répandit ſur le viſage d'Hortenſe, tout réveilla mes ſoupçons, tout me déchira le cœur. Ciel! me dis-je, avec fureur, j'ai pu croire que je ſerois aimé: j'ai pu oublier que Germeuil ſeul pouvoit lui plaire! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'eſt-il effacé de ma mémoire?

Plus je m'étois flatté, plus le coup que me portoit Germeuil étoit affreux. Je me ſentois, en le regardant, des tranſports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre; je n'en eus pas moins à le ſaluer; mais je ne pus prendre aſſez ſur moi, pour répondre convenablement aux choſes obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empreſſement auprès de Mademoiſelle de Théville, & l'aborda avec cette politeſſe animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce ſatisfaction éclatoit dans ſes yeux; je crus même y lire de l'amour, mais un amour paiſible, & tel qu'il eſt quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choſes fines & galantes, qui me firent fré-

mir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient ſans témoins ; c'étoit des expreſſions tendres & vives, qu'il me ſembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdument, & que je n'imaginois moi-même que pour Hortenſe. Il lui lançoit de ces regards que j'aurois deſirés d'elle; de ſon côté, elle lui ſourioit, l'écoutoit avec complaiſance, ſe preſſoit de lui répondre, & ne daignoit pas contraindre le plaiſir que lui donnoit ſa vue. Un ſpectacle auſſi cruel pour moi acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiſelle de Théville, & je ſentois augmenter mon amour à chaque proteſtation d'indifférence que je lui faiſois. Chaque fois que je voyois ſes beaux yeux, pleins de douceur & de feu, s'arrêter ſur Germeuil, que ſes levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui ſourire, enivré de plaiſir, en frémiſſant je m'y laiſſois entraîner ; à peine pouvois-je me ſouvenir qu'un autre regnoit ſur ce cœur pour qui j'aurois tout ſacrifié, & que je ne devois qu'à mon rival la ſatisfaction de la voir ſi belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre, quand ces mouvemens ſe ralentiſſoient, pour

que mon malheur ne me pénétrât pas de rage, & ce ſentiment douloureux me faiſoit jetter ſur eux, de tems en tems, les regards les plus ſombres. Errant dans la chambre où nous étions, plein de mon déſeſpoir & de mon amour, je ne pouvois ni m'approcher d'eux, ni prendre part à leur converſation. Germeuil m'adreſſa la parole plus d'une fois : je ne lui répondois qu'à peine, & toujours ſi peu de choſe, qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru, à voir la conduite de Mademoiſelle de Théville, qu'elle n'avoit déviné mes ſentimens que pour avoir ſans ceſſe la barbare joie de les mortifier. De moment en moment elle parloit bas à Germeuil, ſe panchoit familiérement vers lui; & ces choſes, qui, toutes ſimples qu'elles ſont en elles-mêmes, ne me le paroiſſoient pas alors, achevoient de me déſeſpérer.

Tant de mouvemens différens, & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver, m'accablerent : la triſteſſe où je me plongeois, devint ſi forte, que je ne pus plus la diſſimuler. Madame de Lurſay, qui s'apperçut de l'altération de mes yeux, & de la pâleur ſubite qui ſe répandit ſur mon viſage, me deman-

da ſi je me trouvois mal. A cette queſtion, Mademoiſelle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le tems que je répondois à Madame de Lurſay, qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah ! Mademoiſelle, lui dis-je en ſoupirant, je crains qu'elle ne me ſoit inutile, & ce dont je me plains n'eſt pas ce que vous penſez. Elle ne me répondit rien ; je crus ſeulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée, & ſon empreſſement à voler vers moi, me cauſerent un inſtant de plaiſir. Je la regardai fixement ; mais mon attention la gênant ſans doute, elle baiſſa les yeux en rougiſſant, & me quitta. Je retombai dans ma premiere douleur : j'eus du dépit de lui avoir parlé ; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui ſe portoient ſur elle trop tendrement, ne lui euſſent donné le ſens de mes paroles.

Madame de Lurſay, qui ne connoiſſoit pas les intérêts ſecrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Sénanges, le chagrin que je lui marquois. Cette paſſion, qui lui paroiſſoit auſſi promp-

re que ridicule, ne laiſſoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit par ſon progrès de ſa vivacité, & cette affaire, à ce qui lui ſembloit, ſe pouſſoit trop rapidement des deux côtés, pour qu'elle y pût apporter des obſtacles. Elle ne doutoit pas que je ne reviſſe le ſoir même Madame de Sénanges, & que je ne fuſſe à jamais perdu pour elle. Surtout elle craignoit Verſac, qui ſe feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Sénanges & pour moi, que dans le deſſein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remede difficile à trouver; elle avoit perdu par ſa lenteur le droit d'acquérir de l'empire ſur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faiſant eſpérer des faveurs que je ne ſollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton ſur lequel elle me parleroit, elle n'oſoit en haſarder aucun; celui de l'amour ne ſéduit qu'autant qu'il eſt employé ſur quelqu'un qui aime, & devient ridicule partout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce feroit le ſeul qui pût me ramener, puiſque les airs ironiques & mépriſans n'avoient point paru ſeulement me donner à penſer.

Elle vint donc s'asseoir auprès de moi. Madame de Théville, qui écrivoit, lui laissoit le loisir de me parler. Elle me regarda quelque tems, & me voyant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde : y songez-vous, me dit-elle fort bas ? que voulez-vous qu'on pense ici de la mine que vous faites ? Ce qu'on voudra, Madame, répondis-je, d'un ton chagrin. Il semble à voir, reprit-elle doucement, que vous y soyez malgré vous ; quelque chose vous a-t-il déplu ? mais non, ajouta-t-elle en soupirant, j'ai tort de vous interroger sur ce que je ne sçais que trop bien ; ma présence seule vous afflige, & l'intérêt que je prends à vous, commence à vous devenir insupportable ; vous ne répondez rien ; voudriez-vous donc que je le crusse ? Vous vous impatientez aisément, repliquai-je, & je crains que la querelle que vous me faites à présent, ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. Mais quand il seroit vrai que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, répondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire ? Mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé à ce que vous m'avez répété tant de fois, loin de vous plain-

dre de moi, vous me remercierez ſans doute. Eh ! quel eſt donc mon crime ? Je vous ai dit que je vous ſoupçonnois, non d'aimer Madame de Sénanges, vous penſez trop bien pour être capable d'un goût auſſi peu fait pour un honnête homme ; mais de vous être livré trop étourdiment à des agaceries dont vous ne ſentez pas la conſéquence. Je ſais mieux que vous-même ce qu'une femme de cette eſpece peut prendre ſur vous ; ce ne ſeroit point le ſentiment qui vous conduiroit auprès d'elle ; mais en la mépriſant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le ſatisfaiſant, ne devînt pas pour vous une paſſion violente ? Mais heureuſement les objets les plus mépriſables ſont preſque toujours ceux qui les inſpirent ; on ſe repoſe ſur le peu de goût que d'abord on prend pour eux, on n'imagine pas qu'ils puiſſent jamais être à craindre ; mais ſans qu'on s'en apperçoive l'imagination s'échauffe, la tête ſe frappe, on ſe trouve amoureux de ce qu'on croyoit déteſter, & le cœur partage enfin le déſordre de l'eſprit. Que me reſtera-t-il donc, je ne dis pas des ſentimens que, ſi je vous en crois,

je vous ai inſpirés ; mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, ſi je ne puis vous donner des conſeils ſans vous révolter ? Quand il ſeroit vrai que, plus ſenſible en effet que je n'ai voulu vous le paroître, je craigniſſe en ſecret de vous perdre, qu'enfin je fuſſe jalouſe, ſeroit-ce pour vous une raiſon de me haïr ? Mais je ne vous haïs pas, Madame, répondis-je. Vous ne me haïſſez pas, repliqua-t-elle : ah ! la plus cruelle indifférence pourroit-elle s'exprimer avec plus de froideur ? vous ne me haïſſez point ; vous me le dites, & vous ne rougiſſez point de me le dire. Que voulez-vous que je vous réponde, Madame, lui dis-je ? rien de ma part ne vous ſatisfait ; tout vous irrite, tout eſt crime à vos yeux. Je vois chez vous une femme que je ne cherchois pas, pour qui je n'ai rien marqué ; vous trouvez cependant que je l'aime. Je ſuis rêveur ici, parce que je me ſens un mal de tête affreux, c'eſt l'ennui que vous me cauſez qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires, nous ſerons, à ce que je prévois, ſouvent mal enſemble. Non, Monſieur, répondit-elle, indignée de mes diſcours, vous prévoyez mal ;

mal ; je ne ſuis pas aſſez bien payée de mes ſoins pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur , & l'eſtime ce qu'il vaut , peut-être ſerez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien.

En achevant ces paroles elle ſe leva bruſquement , & moi, impatienté de ſes reproches & de la préſence de Germeuil , & ne pouvant plus ſoutenir l'un & l'autre , je pris congé de Madame de Théville , qui fit , mais vainement , tous ſes efforts pour me retenir. J'étois trop piqué des procédés d'Hortenſe pour vouloir lui paroître content d'elle , & je lui témoignai en la quittant une extrême froideur , que de ſon côté elle me rendit ſans ménagement.

J'avois ordonné , malgré Madame de Lurſay , que mon carroſſe ſuivît le ſien , & j'y montai , déſeſpéré d'avoir laiſſé Hortenſe avec mon rival , & ſur le point de rentrer chez elle ; ce que j'aurois fait ſans doute , ſi j'avois imaginé quelque choſe qui eût pu juſtifier cette démarche. Livré à moi-même , & l'eſprit dans la ſituation du monde la moins tranquille , je ne ſçus d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux

fois inutilement où je voulois aller. Je craignois la solitude & ne me sentois pas en état de voir du monde. Enfin irrésolu encore sur ce que je voulois faire, je dis, à tout hasard, & pour gagner du tems, qu'on me menât chez Madame de Sénanges. Mon dessein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déja assez tard pour que je pusse espérer de ne la pas trouver, & je comptois, en me faisant écrire, & laissant les couplets qu'elle m'avoit demandés, être débarrassé d'elle pour long tems. J'arrivai ; mais je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux. Madame de Sénanges étoit chez elle. Son carrosse que je vis dans la cour, me fit connoître qu'elle étoit près de sortir, & qu'heureusement ma visite ne seroit pas longue. Je montai fort inquiet du tête-à-tête que j'allois avoir avec elle : je ne sçavois pas encore l'art de les rendre courts quand ils ennuient, & de les remplir quand ils doivent amuser. L'idée que j'allois voir une femme qui étoit prévenue de goût pour moi, me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurois en effet été le seul homme à qui Madame de Sénanges eût pu inf-

pirer de la crainte ; ſi ce n'eſt pourtant qu'on eût celle de lui plaire un peu plus qu'on n'auroit voulu , ce qui auroit été très-pardonnable. Je ne connoiſſois pas aſſez le péril où je m'expoſois , pour le craindre beaucoup ; je ſçavois bien que naturellement elle étoit fort tendre , mais j'avois trop peu d'expérience pour porter là-deſſus mes idées bien loin. J'entrai : quoique la journée fût déja fort avancée , Madame de Sénanges étoit encore à ſa toilette ; cela n'étoit pas bien ſurprenant : plus les agrémens diminuent chez les femmes , plus elles doivent employer de tems à tâcher d'en réparer la perte ; & Madame de Sénanges avoit beaucoup à réparer. Elle me parut comme la veille à peu près , ſi ce n'eſt qu'au grand jour je lui trouvai quelques années de plus & quelques beautés de moins. Comme elle penſoit auſſi bien d'elle , que tout le monde en penſoit mal , elle ne s'apperçut pas de l'impreſſion déſavantageuſe qu'elle faiſoit ſur moi ; elle croyoit d'ailleurs m'avoir conquis le ſoir précédent , & ſe flattoit que ma viſite n'avoit pour objet que de regler entre nous certains préliminaires qui , avec la diſpoſition

qu'elle apportoit à finir, devoient vraisemblablement être peu disputés.

Elle fit un cri de joie en me voyant: ah ! c'est vous, me dit-elle familiérement; vous êtes charmant d'être régulier. Je craignois qu'on ne vous retînt; je n'osois presque plus vous espérer; je vous attendois pourtant. Je suis au désespoir, Madame, lui dis-je, d'être venu si tard; mais des affaires indispensables m'ont arrêté plus long-tems que je n'aurois voulu. Des affaires ! vous, interrompit-elle ? à votre âge, en connoît-on d'autres que celles de cœur ? En seroit-ce par hasard une de cette espece qui vous auroit retenu ? Non, je vous jure, Madame, répliquai-je; on laisse mon cœur assez tranquille. Vous me surprenez, reprit-elle, & ce n'est pas ce que j'aurois imaginé. Mais le croyez-vous fait pour cet abandon-là, Madame, demanda-t-elle, à une femme qui étoit chez elle, & que jusques-là j'avois à peine remarquée: ce qu'il dit ne vous étonne-t-il pas comme moi ? L'autre ne repondit que par un geste d'approbation. Mais vous n'êtes pas sincere, continua Mad. de Sénanges, ou l'on ne vous dit pas tout ce qu'on pense de vous.

Ah ! Madame, repartis - je : eh ! qu'en pourroit-on penser qui me fût si favorable ? Je n'aime point, répondit-elle, les gens qui pensent trop bien d'eux-mêmes. Mais, en vérité, il y a une justice qu'il faut se rendre. Quand on est fait d'une certaine façon, il me semble qu'il est ridicule de l'ignorer à un certain point, & vous êtes au mieux. N'est-il pas vrai, Madame ? mais c'est qu'on voit fort peu de figures comme la sienne. On en admire toute la journée qui n'en approchent pas. Je vois les femmes s'entêter sans qu'elles sçachent pourquoi, mettre à la mode de petits riens qui ne sont point faits seulement pour être regardés : ne diriez - vous pas que c'est quelquefois le regne des *atomes* ? Avec le plus beau visage du monde, il est fait merveilleusement : je l'ai dit, & cela est vrai, ajouta-t elle affirmativement, on n'est pas mieux.

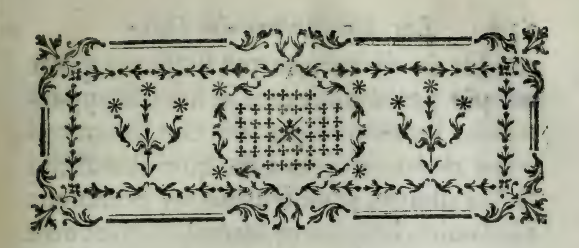
Pendant qu'elle me louoit avec cette maussade indécence, ses regards aussi peu mesurés que ses discours, m'assuroient qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me disoit. Elle me regardoit, je ne dirai pas avec tendresse, ce n'étoit pas là l'expression de ses yeux ; mais qui

pourroit peindre ce qu'ils étoient ! Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faiſoit ; voilà, Madame, lui dis-je, les chanſons que vous me demandâtes hier. Ah ! oui, je vous en remercie ; elles ſont charmantes. Puis me tirant à part : ſçavez-vous bien, me dit-elle, que ſi Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort ſérieuſement d'être venu ſi tard ; & que le plaiſir que j'ai à vous voir ne m'empêche pas de ſentir que ſi vous l'aviez voulu, je vous aurois vu plutôt? Mais, pour m'en dédommager, je veux que vous veniez avec nous aux Tuileries. Cette propoſition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en défendre ; mais elle m'en preſſa tant, que je fus obligé de lui céder. En deſcendant je lui donnai le bras ; elle s'appuya familiérement deſſus, me ſourit & me donna enfin toutes les marques d'attention & de bonté que le tems & le lieu lui permettoient. Plus embarraſſé que flatté de ce qu'elle faiſoit pour moi, chaque moment augmentoit l'averſion qu'elle m'avoit inſpirée. Quelque prévenu que je fuſſe contre Madame de Lurſay, je ne laiſſois pas de ſen-

tir toute la diſtance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lurſay n'avoit pas toutes les vertus de ſon ſexe, elle en avoit du moins ; ſes foibleſſes étoient cachées ſous des dehors impoſans : elle penſoit & s'exprimoit avec nobleſſe ; & rien ne dédommageoit en Madame de Sénanges des vices de ſon cœur. Faite pour le mépris, il ſembloit qu'elle craignît qu'on ne vît pas aſſez tôt combien on lui en devoit : ſes idées étoient puériles, & ſes diſcours rebutans. Jamais elle n'avoit ſçu maſquer ſes vues , & l'on ne ſçauroit dire ce qu'elle paroiſſoit dans les cas où preſque toutes les femmes de ſon eſpece ont l'art de ne paſſer que pour galantes. Quelquefois cependant elle prenoit des tons de dignité ; mais qui la rendoient ſi ridicule : elle ſoutenoit ſi mal l'air d'une perſonne reſpectable , que l'on ne voyoit jamais mieux à quel point la vertu lui étoit étrangere , que quand elle feignoit de la connoître. L'air ſérieux avec lequel je recevois ſes attentions , ne lui donna pas d'inquiétude ; & ma triſteſſe ne lui paroiſſant cauſée que par l'incertitude où je pouvois être encore de lui plaire , elle ne s'en crut que

plus obligée à me remettre l'eſprit ſur des craintes qui ne lui ſembloient pas naître à propos. A tout ce qu'elle employa pour me raſſurer, je dus croire qu'elle ne jugeoit pas ma peur médiocre, & je deſcendis aux Tuileries avec elle, comblé de ſes faveurs, & accablé d'ennui.

Fin de la ſeconde Partie.



LES ÉGAREMENS *DU CŒUR* ET DE L'ESPRIT, *OU* MÉMOIRES *DE* MR. DE MEILCOUR.

TROISIEME PARTIE.

L'Heure du Cours étoit passée quand nous entrâmes dans les Tuileries ; le jardin étoit rempli de monde. Madame de Sénanges qui ne m'y menoit que pour me montrer, en fut charmée, &

résolut de se comporter si bien, qu'on ne pût pas douter que je ne lui appartinsse. Je n'étois pas en état de m'opposer à ses projets ; & quoique fâché de lui plaire, je ne sçavois ni comment recevoir les soins qu'elle marquoit pour moi, ni le moyen de m'y dérober. Ce que j'avois vu chez Mademoiselle de Théville, m'avoit rempli le cœur d'une tristesse, que les objets les plus agréables n'auroient pas dissipé, & que les deux femmes avec qui je me trouvois, augmentoient à chaque instant.

Madame de Mongennes, sur-tout, me déplaisoit ; elle avoit une de ces figures qui, sans avoir rien de décidé, forment cependant un tout désagréable, & auxquelles le desir immodéré de plaire, ajoute de nouvelles disgraces. Avec beaucoup trop d'embonpoint, & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aisée, elle cherchoit les airs légers. A force de vouloir se faire un maintien libre, elle étoit parvenue à une impudence si déterminée & si ignoble, qu'il étoit impossible, à moins que de penser comme elle, de n'en être pas révolté. Jeune, elle n'avoit aucun des charmes de la jeunesse, & paroissoit si

fatiguée & si flétrie, qu'elle en faisoit compassion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaisoit, & ses vices lui tenoient lieu d'agrémens dans un siecle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer jusques où elle portoit l'extravagance & le déréglement.

Loin qu'elle me touchât, le sot orgueil que je lisois dans ses yeux, & ses graces forcées, m'indignoient contr'elle. Je ne lui faisois pas injustice dans le fond, mais je doute que sans ses airs dédaigneux, j'en eusse d'abord aussi mal pensé. Témoin de tout ce que Madame de Sénanges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas semblé m'en estimer davantage. Cette inattention me déplut, & me la fit examiner moi-même avec une sévérité qui ne lui pardonna rien, & me la montra même un peu plus mal qu'elle n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas moins bien avec elle pour paroître ne la pas séduire au premier coup d'œil, & que souvent elle affectoit cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher : car, ainsi que je le lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle & une vertu qui ne relâche jamais rien

de ſa ſévérité, ſont deux choſes également à craindre pour une femme. Ce fut apparemment pour ſe conformer à cette ſage maxime, qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vu.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les ſpectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'adreſſer la parole; mais en approchant de la grande allée, je vis changer ſa phyſionomie. Ses façons devinrent vives; elle me parla ſans ceſſe, & avec une familiarité déplacée, & que, ſans de grands deſſeins, on n'a jamais à la premiere vue. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéreſſé davantage, je continuois avec elle ſur le ton que d'abord elle ſembloit m'avoir marqué. Madame de Sénanges ne s'apperçut pas plutôt des nouvelles idées de Madame de Mongennes, qu'elle en conçut des allarmes: elle jugea, & je crois avec raiſon, que ſi elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penſer qu'elle me plaiſoit. L'inſulte étoit la même pour Madame de Sénanges, qui peut-être auſſi étoit moins flattée de ma

conquête, que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entreprises de Madame de Mongennes allant directement contre ses intentions, elle prit avec elle un air sérieux & sec. L'autre y répondit un peu plus séchement encore; & j'eus la gloire, en commençant ma carriere, de désunir deux femmes auxquelles je ne pensois pas.

Sans comprendre alors ce qui causoit entr'elles le froid que j'y remarquois depuis un instant, leurs regards me firent juger qu'elles se tenoient pour brouillées. Elles s'examinoient mutuellement avec un œil railleur & critique; & après quelques momens d'une extrême attention, Madame de Sénanges dit à Madame de Mongennes, qu'elle se coëffoit trop en arriere pour son visage. Cela se peut, Madame, répondit l'autre; le soin de ma parure ne m'occupe pas assez pour sçavoir jamais comme je suis. En vérité! Madame, repliqua Madame de Sénanges, c'est que cela ne vous sied pas du tout, & je ne sçais comment j'ai jusques ici négligé de vous le dire. Pranzi même, qui, comme vous savez, vous trouve aimable, le remarquoit aussi la derniere fois. M. de Pranzi, répondit-elle, peut

faire des remarques ſur ma perſonne ; mais je ne lui conſeillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc ? Madame, reprit Madame de Sénanges. Qui voulez-vous, ſi ce n'eſt pas notre ami, qui nous diſe ces ſortes de choſes ? Ce n'eſt point que vous ne ſoyez fort bien, mais c'eſt que fort peu de perſonnes pourroient ſoutenir cette coëffure-là ; c'eſt vouloir de gaieté de cœur gâter ſa figure, que de ne pas conſulter quelquefois comme elle doit être, ou plutôt, ajouta-t-elle avec un ris malin, c'eſt vouloir faire penſer qu'on la croit faite pour aller avec tout, & cela ne feroit pas une prétention modeſte. Eh ! mon Dieu ! Madame, répondit-elle, qui eſt-ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne ſe croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne ſe coëffe pas à cinquante ans comme je le fais à vingt deux ?

Ce diſcours tomboit ſi viſiblement ſur Madame de Sénanges, qu'elle en rougit de colere, mais la diſcuſſion là-deſſus lui pouvoit être ſi déſavantageuſe, qu'elle crut à propos de n'y pas entrer : ce n'étoit d'ailleurs, ni le lieu, ni le tems de ſe livrer à de petits intérêts ; auſſi ne s'occupa-t-elle que de

l'objet qui seul alors la remuoit vivement. Il s'agissoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, & tout le reste ne lui paroissoit rien.

Nous ne nous étions pas plutôt montrés dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis sur nous. Les deux Dames avec qui je me promenois, n'étoient pas assurément un objet nouveau pour le public, mais j'en devenois un digne de son attention & de sa curiosité. On les connoissoit trop pour croire que je ne fusse-là pour aucune d'elles, & le soin que toutes deux prenoient de me plaire, empêchoit qu'on ne pût bien sçavoir à laquelle j'appartenois. Madame de Sénanges, que cette irrésolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la chose en sa faveur : chaque fois que sa rivale vouloit me regarder, un coup d'éventail donné à propos, interceptoit le regard & le rendoit inutile : elle ajoutoit à cela toutes les minauderies qui lui avoient autrefois réussi, me parloit bas, avoit des airs si tendres, si languissans, si abandonnés, qu'à cette indécence si supérieurement employée, il fût impossible au public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette vic-

toire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour elle de triompher de Madame de Mongennes, si je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me combloit. Inattentif & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations fréquentes dont elle ne cessoit de me fatiguer. Versac l'avoit si positivement assurée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle sentoit que, sans s'exposer aux railleries de Madames de Mongennes, elle ne pouvoit point paroître douter de mon amour ; cependant elle desiroit de me faire parler. Elle se souvint en ce moment que Versac lui avoit dit que Madame de Lursay avoit des vues sur moi, & qu'il lui avoit semblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que, sans se compromettre, il lui seroit aisé d'éclaircir ses doutes, & me demanda, d'un air négligent, s'il y avoit longtems que je connoissois Madame de Lursay. Je lui répondis que depuis fort long-tems elle étoit amie de ma mere.

Je la croyois pour vous plus nouvelle connoissance, dit-elle ; on m'avoit

voit même assurée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi ! Madame, m'écriai-je, je vous jure qu'elle n'y a jamais pensé. Peut-être, répondit-elle, n'avez-vous pas voulu le voir, n'est-il pas vrai ? Cela vous aura échappé ? Peut-être aussi l'avez-vous aimée : il est un âge où tout plaît, c'est un malheur. On prend quelqu'un sans sçavoir pourquoi, parce qu'il le veut, parce qu'on est trop jeune aussi pour sçavoir dire qu'on ne le veut pas, qu'on est pressé d'avoir une affaire, & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On est amoureux quelque tems, les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, on s'ennuie de l'avoir, on en rougit, l'on quitte; & voilà comme vous aurez eu Madame de Lursay. Elle a, je crois, répondis-je, beaucoup d'amitié pour moi; mais..... Eh! oui, interrompit-elle, vous allez être discret, & ce ne sera que par vanité. Je ne crois pas, dit alors Madame de Mongennes, que ce soit là sa raison. Il feroit trop d'injustice à Madame de Lursay s'il pensoit d'elle aussi mal, & je la trouve assez aimable pour n'être pas surprise qu'elle eût pu lui plaire.

Vous le trouvez, Madame, reprit-elle, d'un ton de pitié, c'eſt un goût qui vous eſt particulier : elle a peut-être plû jadis; mais perſonne d'aujourd'hui n'étoit de ce tems-là. Il n'eſt pourtant pas ſi éloigné que vous ne puiſſiez vous en ſouvenir, repliqua Madame de Mongennes; moi qui vous parle, je l'ai vu ce tems. Eh bien! Madame, répondit-elle, vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croie jeune.

Comme elles en étoient-là, & qu'une aigreur polie ſe mettoit dans leurs diſcours, nous apperçûmes Verſac. Madame de Sénanges l'appella, il vint à nous; mais ſans cet air libre que j'admirois en lui, & que je cherchois vainement à prendre. Il ſembloit que la vue de Madame de Mongennes le gênât, & qu'elle eût ſur lui cette ſupériorité qu'il avoit ſur toutes les autres femmes.

Ah! venez, Comte, lui dit Madame de Sénanges, j'ai beſoin de vous contre Madame, qui me ſoutient depuis deux heures des choſes inouies. Je le croirois bien, répondit-il ſérieuſement, avec un eſprit ſupérieur, il n'y a rien de bizarre & même d'abſurde, qu'on ne puiſſe ſoutenir avec ſuccès : eh bien! quel

étoit l'objet de la dispute ? Vous connoissez Madame de Lursay, lui demanda-t-elle ? Excessivement, Madame, répondit-il ; c'est assurément une personne respectable, & dont tout le monde connoît les agrémens & la vertu. Madame soutient, reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lursay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de générosité & de grandeur d'ame. C'est ce que je dis, repartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'un de l'âge de Madame de Lursay, sans se faire un tort considérable. Cela est exactement vrai, repartit-il, mais du premier vrai. Il y a mille belles actions comme celles-là qu'on ne sçauroit faire sans se commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh ! que dites-vous, dit Madame de Mongennes ? On excuse tous les jours des goûts extraordinaires : plus ils sont bizarres, plus on s'en fait honneur, & vous voudriez... Oui, Madame, interrompit-il, non-seulement on les tolere, on fait pis, on les approuve, & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves ; mais le public n'est pas toujours aussi complaisant que je l'ai trouvé : il est des goûts qu'il s'obstine à proscrire.

Il feroit, comme vous le dites, peu complaisant, reprit-elle, & j'ajoute qu'il feroit fort injuste si l'on ne pouvoit aimer Madame de Lursay sans qu'il y trouvât à redire : je conviens qu'elle n'est plus de la premiere jeunesse ; mais combien ne voit on pas de femmes beaucoup moins jeunes qu'elle, inspirer encore des sentimens, ou du moins chercher à les faire naître ? Cela n'est pas douteux, dit Versac, mais aussi ne le souffre-t on pas tranquillement. Ah ! pour cela, dit Madame de Sénanges, on en voit fort peu : il est un âge où l'on sçait qu'il faut se rendre justice. Oui, reprit Versac, mais il me semble qu'il n'arrive pour personne, & que communément on meurt de vieillesse en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont vieilli beaucoup, extrêmement, qui par conséquent sont devenues laides, & ne s'en doutent seulement pas, & qui croient de la meilleure foi du monde, avoir encore tous les charmes de leur jeunesse, parce qu'elles en ont conservé soigneusement tous les travers. Ah ! que c'est bien Madame de Lursay, s'écria-t-elle, des travers qu'on prend pour des charmes ! il est inconcevable combien

cela eſt frappant ! cela eſt d'un lumineux particulier ! & combien de gens cela ne peint-il pas ? Pour moi, j'y reconnois mille perſonnes. Pas encore toutes celles à qui cela reſſemble, dit Madame de Mongennes, & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'eſt point fait : car en vérité, Madame de Lurſay n'eſt ni vieille ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, repliqua Madame de Sénanges ; il me pique : laiſſons-là ſes ridicules, ils ſont prouvés ; mais enfin quel âge a-t-elle donc ? Eh bien ! Madame, dit Verſac, elle n'a véritablement que quarante ans : mais je ſoutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas aſſez pour permettre qu'elle n'ait que ſon âge. Aſſurément vous vous trompez, repliqua-t-elle aigrement ; quarante ans ! il eſt impoſſible qu'elle n'ait que cela. Je me ſouviens.... Madame, interrompit-il, en pouſſant cela juſques à la calomnie, elle en a quarante-cinq, mais je ne ſçaurois aller plus loin. Au reſte, voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante diſſertation ſur Madame de Lurſay ?

Vous le voyez bien, dit-elle, ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle

avoit inſpiré, l'on ne ſçait comment, à M. de Meilcour. Ah! Madame, répondit-il d'un air myſtérieux, pour peu qu'on eſtime les gens, on ne dit point ces choſes-là tout haut, on ne devroit pas même les penſer; mais la foibleſſe humaine ne permet pas une ſi grande perfection. Je ne connois perſonne qu'un fait pareil, s'il étoit avéré, ne perdît à jamais dans le monde. M. de Meilcour a ſans doute pour Mad. de Lurſay de l'eſtime, du reſpect, de la vénération même, ſi vous voulez; mais il ſeroit trop dangereux pour lui qu'on le ſoupçonnât ſeulement du reſte. Vous le défendez mieux que lui-même, reprit-elle; vous voyez qu'il s'en laiſſe accuſer ſans répondre, & que ce propos l'embarraſſe. Peut-être auſſi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer, & j'en ſerois peu ſurpris. A l'égard de ſon embarras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Etre embarraſſé de l'accuſation, n'eſt pas être convaincu du crime. Il eſt bien vrai que Madame de Lurſay a pour lui d'aſſez tendres ſentimens; mais qui, dans le monde, eſt à l'abri de ces accidens-là? Répond-on de toutes les paſſions qu'on inſpire, & pourvu qu'on les mépriſe, qu'on les rende bien infortunées, quand il n'eſt pas de la

dignité de s'y prêter, que reste-t-il au public à dire ? Je suis, pour moi, très-certain que M. de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-dessus la moindre complaisance à se reprocher. Tant pis si cela est vrai, dit Madame de Mongennes; je ne vois pas qu'il puisse mieux faire, ou du moins, je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal.

Malgré l'extrême & malheureuse déférence que j'ai pour tout ce que vous pensez, Madame, répondit Versac, je ne sçaurois être de votre avis. Pour vous, Madame, continua-t-il, en parlant à Madame de Sénanges, je suis surpris que vous soyez assez mal instruite de son choix, pour avoir encore Madame de Lursay à lui reprocher. Moi! lui dit-elle, je suis, je vous jure, dans la bonne foi; il ne m'a point encore fait de confidences. Qu'importe Madame, vous à qui j'ai vu deviner tant de choses plus obscures que ne l'est le secret de son cœur, ne pourriez-vous pas vous servir encore de votre pénétration; par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela ne seroit pas convenable: quand il m'aura confié ses tourmens, je verrai ce qu'il sera à propos de lui répondre. Allons, Monsieur, me dit Ver-

ſac, confiez, vous êtes trop heureux : mais, ajouta t-il, en me voyant interdit, ces ſortes de confidences ſe font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'eſt-ce donc que ce ſecret ? Je ne l'imagine pas. J'en ſuis fâché, Madame, répondit-il, car ſi vous ne paroiſſez pas avoir deviné quelque choſe, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame, de Mongennes, que ce ſecret ſi merveilleux ne peut vous échapper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à préſent, dit Verſac, que nous ne riſquons plus rien à vous l'apprendre. Mais où ſoupez-vous aujourd'hui ? Au fauxbourg ? Oui répondit-elle, mais ce n'eſt pas chez moi : nous allons toutes deux chez la Maréchale de***, vous devriez bien y venir. Je ne ſçaurois, dit-il, il y a auſſi un fauxbourg où je ſoupe, mais ce n'eſt pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient ſans doute ? Tendre, reprit-il, non. Eſt-ce toujours la petite de *** ? Il ſeroit un peu difficile, repartit-il, que ce fût toujours elle, je ne l'ai jamais eue. Ah ! quelle folie, s'écria Madame de Mon-

gennes, dénier une affaire auſſi publique, & dont tout le monde ſe tue de parler depuis deux mois? Je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous fuſſiez quelquefois perſuadée que je ne prends pas toujours, ni toutes les femmes, ni tous les travers qu'on me donne. Eſt ce, dit Madame de Sénanges, une vieille affaire? Non, dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on ſçavoir qui vous attache à préſent? Qui? La plus nouvelle? Oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez! reprit-il, il eſt ſingulier que vous ne ſçachiez pas qui c'eſt; on ſe tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reſte: j'imaginois pourtant que le fait étoit déja public. Cela s'eſt commencé très-vivement à l'Opéra, continué ailleurs, & cela s'acheve aujourd'hui dans ma petite maiſon. Elle eſt charmante! ajouta-t-il, ma petite maiſon, je prétends au premier jour vous y donner une Fête. Cela eſt galant au poſſible, dit Madame de Mongennes; eſt-ce...? Oui, Madame, interrompit-il, c'eſt toujours la même. Eh bien! acceptez-vous ma propoſition? Une fête dans une petite maiſon! dit Madame de Sénanges, vous

n'y penſez pas ; voilà de ces parties qui ne ſont pas décentes, & qu'on a raiſon de blâmer.

Mais quel conte ! reprit Verſac ; & quand il ſeroit vrai qu'on les blâmât, ſeroit-il juſte de s'en contraindre ? Cachez-vous ; le public vous devine-t-il moins ? Quelques égards que vous vouliez avoir pour lui, il eſt ſûr qu'il parle ; & d'ailleurs, je ne connois, moi, rien de plus décent qu'une petite maiſon, rien qui vous expoſe moins à ces diſcours qu'il ſemble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienſéances, plus encore que la neceſſité, les a miſes à la mode.

N'eſt-ce pas dans une petite maiſon qu'on ſoupe ſans ſcandale tête-à-tête ? Et peut-on, ſans cette reſſource, former aujourd'hui un engagement ? N'en fait-elle pas même un des premiers articles ? Une femme qui ſe reſpecte, c'eſt-à-dire, qui, avec le cœur tendre, ou l'eſprit libertin, veut cacher ſa foibleſſe, ou ſes ſottiſes, peut-elle en impoſer ſans le ſecours d'une petite maiſon ? Eh quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaiſirs qu'on y goûte ? Tous deux ſouſtraits à une pompe embarraſſante, arrachés de ces ap-

partemens somptueux où l'amour querelle, ou languit sans cesse ; c'est dans une petite maison qu'on le réveille, ou qu'on le retrouve : c'est sous son humble toit que l'on sent renaître ces desirs étouffés dans le monde par la dissipation, & qu'on les satisfait sans les perdre.

Ah ! Comte, dit Madame de Sénanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maison eût cette derniere vertu, qui voudroit en habiter une grande ? Je ne vous dirai pas bien positivement qu'on ne les y perde pas, reprit Versac, mais il est sûr qu'on les y amuse davantage. C'est toujours y gagner, répondit-elle, mais en attendant qu'on accepte la fête que vous proposez, vous feriez bien de souper tous deux chez moi à mon retour de Versailles, qui sera dans fort peu de jours ; je vous le manderai, Versac : A moi ! s'écria-t-il, vous connoissez mes distractions, j'oublierai peut être de le faire avertir : écrivez-lui, cela sera plus sûr & plus honnête, & il voudra bien m'instruire du jour que vous aurez choisi. Je le veux bien, dit-elle, c'est un billet sans conséquence. Oh ! vous êtes insoutenable aussi avec vos ménage-

mens ſur les bienſéances; je ne vois perſonne les pouſſer auſſi loin que vous; vous en deviendrez ridicule à la fin, reprit-il. Il eſt bon de s'obſerver; mais une trop grande exactitude eſt gênante, je meurs de peur que vous ne deveniez prude. Non, répondit-elle, pour prude, je ne crois pas que je la devienne, cela n'eſt pas de mon caractere; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Etre indécente, eſt une choſe qui me révolte, & que je ne pardonne pas. On ne ſçauroit penſer autrement quand on eſt auſſi bien née que vous l'êtes, répondit-il d'un air ſérieux; mais raſſurez-vous ſur ce billet, tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez-vous, Monſieur, me demanda-t-elle? Je deſire aſſurément de le pouvoir, Madame, répondis-je; mais je ne ſçais ſi je ne vais pas à la campagne avec ma mere, avant votre retour. Non, Monſieur, me dit Verſac, non, vous n'irez pas à la campagne, ou vous en reviendrez: ce n'eſt pas dans une ſituation auſſi charmante que la vôtre, qu'on s'embarque dans de ſemblables parties.

Quelque choſe que pût dire Verſac, mon air mécontent lui prouvoit qu'il

ne me persuadoit pas, & je m'apperçus que Madame de Sénanges s'allarmoit de l'obstacle que j'apportois à ce souper. Versac, qui avoit résolu de m'enlever à Madame de Lursay, m'engagea si positivement, qu'il me fut impossible de songer davantage à me défendre, & je promis, très-décidé à manquer à une parole que je donnois aussi forcément.

Je rêvois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faisoit, & je me confirmois plus que jamais dans l'idée que Madame de Sénanges, malgré ses discours contre l'indécence, n'étoit que ce qu'au premier coup d'œil elle m'avoit paru; elle ne s'en flatta pas moins, que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je suis satisfaite de votre complaisance! me dit-elle tendrement, vous êtes charmant! cela est vrai, vous êtes charmant! Mais, dites moi donc, que vous serez bien-aise de me revoir. Oui, Madame, répondis-je froidement. Je ne sçais continua-t-elle, si je devrois vous dire que je penserai à vous avec plaisir: je crains que vous ne vous intéressiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là-dessus.

Pourquoi, Madame, répondis-je ? Ah! pourquoi, reprit-elle ? Voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant....; mais quel uſage ferez-vous de ce que je vous dirai ?

Excédé d'impatience & d'ennui, j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorſqu'au détour de l'allée, je vis Madame de Lurſay, Hortenſe, & ſa mere, qui venoient vers nous. Le déſordre où cette vue inopinée me plongea fut extrême. Sans croire que je fuſſe aimé d'Hortenſe, j'étois déſeſpéré, qu'après l'avoir quittée ſi bruſquement, elle me retrouvât avec Madame de Sénanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lurſay ne m'occupât plus, ſa préſence ne laiſſoit pas de m'embarraſſer. Le reproche de fauſſeté qu'elle m'avoit fait devant Hortenſe, & la derniere querelle que nous avions eue enſemble, m'avoient aigri contr'elle au dernier point, & m'éloignoient d'un raccommodement dont je craignois les ſuites ; mais je redoutois ſes diſcours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler ſur mes liaiſons avec Madame de Sénanges, ſçachant même à cet égard, ſe couvrir du maſque le plus noble, elle pouvoit faire penſer

à Hortense qu'elles n'étoient pas innocentes, & si elle n'avoit pas à me détruire dans son cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble; il étoit peint dans toutes mes actions & dans mes yeux: je n'osois les lever sur Hortense, & ne pouvois pas en même tems les porter ailleurs; un charme secret & invincible les arrêtoit sur elle malgré moi.

Madame de Lursay me parut pénétrée de douleur; mais accoutumée à prendre sur elle, son visage changeoit à mesure qu'elle approchoit de nous; & elle répondit en souriant, & de l'air du monde le plus libre & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortense, que j'examinois avec soin, elle ne marqua en me voyant, ni trouble, ni plaisir. J'entendois cependant de tous côtés se récrier sur ses charmes, & j'en sentois augmenter mon amour & ma douleur. Nous passâmes sans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes, en regardant Madame de Lursay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que par générosité? Il seroit singulier assurément qu'avec autant d'a-

grémens, elle ne pût pas faire une passion. Hélas! oui, Madame, répondit Madame de Sénanges, elle a précisément ce malheur-là, & votre étonnement ne le fera pas cesser. Eh bien! Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, rien ne pourra-t il vous tirer de votre rêverie? Est-ce Madame de Lursay qui la cause? Je vous ai déja dit, Madame, interrompis-je, qu'elle ne prend rien sur mon cœur; une autre idée que la sienne l'occupe trop vivement pour qu'il puisse être partagé; & dût cette passion causer tous les tourmens de ma vie, je sens avec plaisir qu'elle n'en peut jamais être effacée.

L'amour dont j'étois pénétré, me donnoit une expression de sentiment à laquelle Madame de Senanges se méprit. Je vis ses yeux s'animer. Vous, malheureux! me dit-elle; eh! pourquoi le seriez-vous? Devez-vous seulement imaginer que vous puissiez l'être; & fait-on quelque chose qui doive vous le faire craindre? soiez constant, mais que ce ne soit que pour être toujours heureux! Je reconnus sa méprise, & la lui laissai. Il m'importoit assez peu qu'elle me crût amoureux d'elle & j'étois sûr qu'elle ne pourroit pas le croire longtems.

Versac,

Verſac, qui s'amuſoit à contredire Madame de Mongennes, repaſſa dans cet inſtant de notre côté. N'eſt-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleverſé ſes idées, demanda-t-il ? Elle veut que Madame de Lurſay ſoit belle, & n'imagine ſeulement pas que Mademoiſelle de Théville puiſſe l'être. Mais ſur la derniere partie de ce qu'elle penſe, je ſerois aſſez de ſon avis, répondit Madame de Sénanges, Mademoiſelle de Théville a plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille, c'eſt en tout une perſonne à paſſer fort vîte. Pour moi, qui m'y connois, dit Verſac, je ne lui trouve qu'un défaut, c'eſt d'avoir l'air trop modeſte : elle s'en défera dans le monde vraiſemblablement; & plût au Ciel que je fuſſe le premier à l'en corriger ! Donnez-lui, ſi vous pouvez auſſi, l'air ſpirituel, dit Madame de Mongennes ; défaites-la de ces grands yeux inanimés, dont il paroît qu'elle ne ſçait que faire ; jettez-y de l'intention & du feu, ce ſera un d'autant plus bel ouvrage, que ſûrement il n'eſt pas facile. Si vous le trouviez plus aiſé, repartit-il, il le ſeroit bien moins, & la façon dont vous par-

lez d'elle, m'aſſure qu'elle n'a rien à acquérir.

Indigné de la baſſe jalouſie qui regnoit dans les diſcours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faiſoient de la beauté de Mademoiſelle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Verſac, elle eſt trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts; il eſt plus ſûr de louer Madame de Lurſay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air mépriſant avec lequel je parlois, ne devoit pas plaire à Madame de Mongennes; mais je lui aurois dit des choſes plus déſobligeantes qu'elle ne s'en ſeroit pas offenſée : ſes deſſeins ſur moi étoient moins détruits que diſſimulés; & quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit allarmé Madame de Sénanges, & que le deſir qu'elle avoit de m'engager fut extérieurement modéré, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit, aux façons froides que j'avois pour Madame de Sénanges, que je ne l'aimois point, & trop ſotte pour n'être pas exceſſivement vaine, elle ne doutoit point que je ne lui cédaſſe auſſi-tôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ſes eſpérances par

ses attentions, & de certains regards dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvassent pas plus sensible.

Depuis que j'avois rencontré Mademoiselle de Théville, j'avois senti redoubler l'ennui que m'inspiroit Madame de Sénanges; mais la crainte de lui faire penser que j'étois impatient de retrouver Madame de Lursay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureusement, ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'instans après, en me priant de songer à elle, & en m'assurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à son retour de Versailles. Je me séparai d'elle & de Versac, résolu de chercher l'un avec autant de soin, que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plutôt libre, que je cherchai Mademoiselle de Théville. Quelque chose que je souffrisse de sa froideur, je souffrois encore plus de son absence; il sembloit, quand je ne la voyois pas, que ma jalousie me tourmentât plus violemment; j'imaginois qu'elle pensoit sans distraction à Germeuil, & que son cœur jouissoit trop tranquillement d'une idée que je lui croyois si chere; j'espérois que du

moins ma préfence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois ; enfin, & fans tous ces motifs, je voulois la revoir, duffai-je encore être témoin de fon amour pour mon rival.

Enfin je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lurfay rougit à ma vue ; mais peu inquiet de fes mouvemens, ce fut dans les yeux d'Hortenfe que je cherchai ma deftinée. Il me parut qu'elle me voyoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penfer qu'il lui étoit égal que je fuffe auprès de Madame de Sénanges, ou auprès d'elle ; & les nouvelles preuves que je recevois de fon indifférence, acheverent de me percer le cœur.

Madame de Lurfay, pendant le tems que j'employois à examiner Hortenfe, me regardoit fixement, & d'un air railleur, dont enfin je m'apperçus, & qui redoubla l'averfion que je commençois à fentir pour elle. Je fçavois tout ce qu'elle avoit à me dire, & les idées qu'elle s'étoit faites fur Madame de Sénanges. Ce qui s'étoit paffé entr'elle & moi, étoit encore trop fecret pour que ce lui fût une raifon de fe contraindre. Elle pouvoit, fans fe facrifier, parler

librement du nouvel amour dont elle me croyoit occupé, & j'étois presque certain qu'elle l'avoit fait : si nous avions été seuls, j'aurois été moins embarrassé d'une explication, où j'aurois pu lui montrer qu'il ne me restoit pour elle pas plus d'estime que d'amour; mais la présence de Madame de Théville & d'Hortense, lui donnoit sur moi un avantage que, sans renoncer à toutes bienséances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien ! Monsieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête si violent n'a pas, ce me semble, été de longue durée? En effet, répondis-je, la promenade l'a dissipé. Seroit-ce seulement à la promenade qu'il faudroit, repliqua-t-elle, attribuer une guérison si prompte ; & Madame de Sénanges y sera-t-elle comptée pour rien? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fût elle que j'en dusse remercier. Instruit par vos bontés de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoissance. Elle vous en donnera sans doute des sujets plus importans, répondit-elle, & je la crois personne à ne pas borner ses bienfaits à si peu de chose. Elle est fort noble, Madame de Sénanges ; mais comment

êtes-vous resté ici sans elle? Apparemment, repartis-je avec une aigreur qui commençoit à me surmonter, qu'il ne m'a pas été possible de la suivre : mais la certitude de la revoir bien-tôt adoucit extrêmement le regret que j'ai de son absence.

Madame de Lursay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne, & sans rien dire, nous nous exprimâmes avec force toute la colere que nous ressentions. Elle ne s'en tint pas aux regards, & croyant me mortifier d'avilir Madame de Sénanges, elle employa tout son esprit à peindre avec les traits les plus marqués, ses vices & ses ridicules. Elle ne pouvoit pas en penser plus mal que moi-même, mais loin de l'en laisser médire à son gré, je me crus obligé de la défendre, & je le fis avec tant d'ardeur, & si peu de ménagement, qu'il ne fut plus possible à Madame de Lursay de douter de la nouvelle passion, dont auparavant elle ne faisoit que me soupçonner. Aveuglé par ma colere, je ne crus pas que ce fût assez que je parusse estimer Madame de Sénanges & j'en parlai comme si je l'eusse trouvée jeune, jolie & spirituelle, & avec cet enchantement où

nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus, à la douleur de Madame de Lurſay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques inſtans le plaiſir de la vengeance. Ce fut trop tard que je ſentis ce qu'il m'alloit coûter. Occupé du deſir de la tourmenter, j'avois oublié qu'Hortenſe m'écoutoit, & que je ne pouvois perſuader l'une de mon amour pour Madame de Sénanges, ſans donner à l'autre la même idée. Cette réflexion que je fis enfin, m'accabla. Avant une ſi cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortenſe; mais comment lui oſer parler de ma tendreſſe, après avoir avoué que Madame de Sénanges avoit fait ſur moi la plus vive des impreſſions? Devois-lui confier les raiſons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme ſi digne de mépris? Pouvois-je moi-même, ſans mériter le ſien, me juſtifier aux dépens de Madame de Lurſay, & ſacrifier le ſecret de ſon cœur? Moi! à qui l'honneur impoſoit ſi ſévérement la loi de ne le laiſſer même jamais pénétrer?

Plus je me voyois condamné à gar-

der le ſilence, moins j'eſpérois pouvoir ſortir de l'embarraſſante ſituation où je m'étois mis ; quelque peu d'intérêt qu'Hortenſe eût paru prendre à mes diſcours, je ne ſçais quelle idée, que je trouvois ſans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes eſpérances. Preſque certain que je ſerois un jour obligé de me juſtifier auprès d'elle, je préparois déja tout ce qui pouvoit détruire dans ſon eſprit une prévention qu'elle auroit priſe avec d'autant plus de juſtice, que j'avois travaillé moi-même à la lui donner. Sa triſteſſe augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état auſſi ſingulier que le ſien, ne pouvoit guere être attribué qu'à une paſſion ſecrete & malheureuſe ; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois cru, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cauſe de ſa mélancolie ? Quand je les avois quittés, aucun nuage ne paroiſſoit devoir s'élever entr'eux ; ſon abſence avoit-elle pu faire naître un ſi violent chagrin ? On s'attriſte quand on perd pour long-tems ce qu'on aime : ne fait-on que le quitter pour quelques inſtans, on penſe à lui, l'on s'en occupe, mais cette rêverie eſt plus tendre que dou-

loureuse ; Germeuil n'étoit donc pas l'objet de ses peines dans le fond ; je ne pouvois le croire mon rival, que parce qu'il est assez naturel que quand on en craint un auprès d'une femme, ce soit l'ami qu'elle paroît aimer le plus tendrement, & qui nous cause le plus d'inquiétude.

Le moyen le plus simple de me délivrer des miennes, étoit sans doute de m'expliquer avec Hortense, & je le sentois bien ; mais convenir que cette explication m'étoit nécessaire, n'étoit pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoyois rien qui pût me conduire sûrement à l'éclaircissement que je souhaitois, & m'aider à découvrir si Germeuil étoit cet inconnu que je sçavois aimé, ou si je n'avois pas à craindre quelqu'autre que lui.

Absorbé dans cette confusion d'idées & de sentimens, les parcourant toutes, les éprouvant tous, sans m'arrêter sur aucun, je marchois auprès d'Hortense dans un état peu différent du sien. Je voulois interrompre sa rêverie, & je ne trouvois rien à lui dire. Ce fut aussi vainement que je cherchai à fixer ses yeux sur moi, & nous arrivâmes à la porte sans qu'il lui fût rien échappé de tout ce qui pouvoit m'instruire, ou me satisfaire.

Madame de Lurſay qui, depuis le panégyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame de Sénanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vu partir Madame de Théville & Hortenſe, me demanda, mais avec une douceur extrême, ſi je voulois qu'elle me remenât chez moi, ou qu'elle me conduiſît chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit cauſé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortenſe, m'éloignoient également de ce qu'elle me propoſoit, & je lui répondis ſéchement que je ne pouvois faire ni l'un, ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit conſternée de ma réponſe, & de la profonde & ſérieuſe révérence dont je l'avois accompagnée; cependant elle inſiſta. Je lui ſoutins avec moins de ménagement encore, que des raiſons invincibles s'oppoſoient à ce qu'elle deſiroit, & nous nous ſéparâmes enfin tous deux, triſtes & mécontens l'un de l'autre.

Je rentrai chez moi l'eſprit & le cœur trop tourmentés pour vouloir y voir perſonne, je paſſai toute la nuit à faire ſur mon aventure les plus cruelles, & les plus inutiles réflexions.

On connoît aſſez les ſonges des amans, leurs incertitudes, leurs diffé-

rentes résolutions, pour concevoir tous les mouvemens dont je fus agité tour-à-tour ; & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience ; on voit trop par ce récit combien je lui devois d'idées fausses, pour avoir besoin de m'arrêter sur ce sujet plus long-tems.

Je ne sçavois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorsqu'on entra chez moi. Je reçus en même tems ce billet de la part de Madame de Lursay.

Si je ne consultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous écrire, mon silence sans doute m'épargneroit de nouveaux affronts ; plus tendre que je ne suis vaine, je ne crains pas de m'y exposer encore. Je vais aujourd'hui à la campagne pour deux jours, vous ne mériteriez pas que je vous en avertisse, beaucoup moins que je vous priasse de m'y accompagner, cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part, ne vous rendra peut-être que plus ingrat ; mais il me sera doux de vous confondre par mes bontés, si je ne puis vous y rendre sensible. Je suis d'ailleurs curieuse de sçavoir si vous trouvez à Madame de Sénanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous

penſez ſur ce ſujet. Songez que je puis ne le pas vouloir long-tems. Adieu, je vous attends à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colere contre Madame de Lurſay, avec qui je ne voulois point d'explication; ainſi, ſans réflechir ſur cette partie de campagne ſi ſubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniere froideur, qu'il m'étoit impoſſible de faire ce qu'elle deſiroit; & que j'avois pris, la veille, des engagemens que je ne pouvois rompre. Dans la ſituation où nous étions enſemble, cette réponſe étoit impertinente; mais plus je le ſentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit, de tous mes projets, le ſeul qui me fût reſté conſtamment dans l'eſprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus qui, ſelon toutes les apparences, aſſuroit & avançoit notre rupture.

La haine que je reſſentois alors pour Madame de Lurſay, ne me l'avoit pas ſeule dictée. J'avois craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortenſe, que je ne voulois pas quitter, dans

des circonstances où il m'étoit important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins sur mes rivaux. Je passai à m'occuper de son idée, tous les momens où il ne m'étoit pas encore permis de la voir ; & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bientôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lursay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite, & l'impossibilité de la réparer me désespéra. Je ne pouvois plus douter qu'Hortense ne fût de cette partie que j'avois refusée. La hauteur avec laquelle j'avois écrit à Madame de Lursay que je ne pouvois en être, ne me permettoit pas de songer à la renouer avec elle, & ne la dispensoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lursay pâlit à ma vue, & il me parut qu'elle lui causoit autant de colere que d'étonnement. Quoique je méritasse toute sa haine, je ne laissai pas de m'offenser autant de ce qu'elle m'en marquoit, que si elle m'eût fait

injuſtice. Je ne m'arrêtai pas long tems à cette idée. Hortenſe qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la ſurpriſe qu'elle marqua en me voyant, & ſa rougeur ſubite, étoient pour moi des objets qui anéantiſſoient tous les autres dans mon eſprit, & me donnoient ſeuls à rêver.

Vous venez ſans doute avec nous, Monſieur, me demanda Madame de Théville? Non, Madame, répondit vivement Madame de Lurſay, je l'en avois prié, mais il a des engagemens qu'il ne ſçauroit rompre; je crois que vous les devinez. Quelle folie! s'écria Germeuil, je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je ſçais le contraire poſitivement, reprit-elle d'un air ſec; mais l'heure nous preſſe, & il voudroit, ſans doute, d'autant moins retarder notre départ, que ſûrement nous retardons ſes plaiſirs. Adieu, Monſieur, me dit elle en ſouriant, je ſerai peut-être plus heureuſe une autre fois, ou vous ſerez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me préſenta la main d'un air auſſi libre que s'il n'eût été queſtion de rien entre nous: & mourant de rage, je fus obligé de la conduire juſques à ſon carroſſe.

Il feroit cependant fingulier, me dit-elle tous bas, en defcendant, que vous fuffiez fâché de la réponfe que vous m'avez faite; mais non, vous ne fçavez qu'offenfer, & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah! de grace, Madame, répondis-je, ceffons de pareils difcours, le tems en eft paffé pour vous & pour moi. Je connois, reprit-elle votre obligeante façon de répondre, mais je veux bien ne m'y pas arrêter, vous m'avez accoutumée à être indulgente. Que je fçache feulement fi, comme vous ne penfez pas long tems à la même chofe, il ne vous auroit pas pris un remords? Ne craignez pas de me l'avouer, feroit-il vrai que vous vouluffiez venir? C'eft, Madame, repartis-je, une queftion à laquelle j'ai repondu dès ce matin. Il fuffit, reprit-elle, & je vous fupplie de vouloir bien oublier que j'ai ofé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes, que je fçavois fi bien lui faire quelquefois. Je voulois en vain déguifer mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortenfe, & penfer que, dans la folitude de la campagne, il trouveroit mille momens pour lui dire

les choſes les plus tendres, étoit un ſupplice que je ne pouvois ſupporter, ſur-tout quand je me ſouvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis, en les voyant près de partir, de cette fauſſe honte à laquelle je venois de ſacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lurſay, & je crus qu'il ne me ſeroit pas difficile d'obtenir d'elle, une choſe qu'elle m'avoit paru deſirer vivement. Je pris enfin aſſez ſur ma ſotte vanité pour eſſayer de me faire parler encore de cette partie, que je ne voyois faire ſans moi, qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plutôt, Madame, dis-je à Madame de Lurſay, vous ne m'auriez pas trouvé engagé. Oh! je le crois, répondit-elle ſans me regarder. Si vous le vouliez même, continuai-je... Non, aſſurément, interrompit-elle, je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des ſacrifices que vous voudriez me faire, & n'en accepterai aucun. Vous penſiez différemment tout à l'heure, repris-je, & j'ai cru pouvoir.... Eh bien! interrompit-elle encore, je penſois fort mal, & je m'en ſuis corrigée. A ces mots, elle me quitta, & me laiſſa
d'autant

d'autant plus piqué que je croyois m'être compromis, en la priant d'une chose qu'un moment auparavant j'avois refusé d'elle, & que j'avois vainement abaissé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'eusse à ne point quitter Hortense, j'imaginai qu'il falloit le faire céder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin; ainsi ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lursay lieu de penser qu'elle me mortifioit, je les laissai partir, désespéré qu'Hortense, qui n'avoit seulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernieres démarches auprès de Madame de Lursay, & qu'elle pût attribuer mes refus à mon amour pour Madame de Sénanges. Ils étoient déja loin, que je n'étois pas encore sorti du trouble où cette situation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi, méditer profondément sur des minuties, penser faux sur tout ce qui m'arrivoit, & m'affliger jusques au retour d'Hortense.

Quoique je sçusse qu'elle devoit être deux jours à la campagne, j'envoyai le lendemain sçavoir si elle n'étoit

pas revenue. Tourmenté par mon impatience & ma jalouſie, le jour d'après j'y allai moi-même, & ne la trouvant pas, je fus cent fois tenté d'aller la joindre; mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lurſay que je ne pouvois ſupporter ſon abſence, l'emporta, & malgré mes terreurs, me fit reſter.

J'étois à peinerentré qu'on m'annonça Verſac. Quelque occupé que je fuſſe de mon amour, la ſolitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens ſçavoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aie parcouru ſans vous y rencontrer. Je ſuis, répondis-je, de la plus mauvaiſe humeur du monde. Les amans heureux ont-ils du chagrin, me demanda-t-il? je ne ſuis pas fâché de vous voir ſenſible à l'abſence de Madame de Sénanges, mais vous devez être ſi ſûr d'être aimé... Ah! Ciel, m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à ſon tour, eſt-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit? Non aſſurément, répondis-je, il n'y a que deux jours qu'elle

eſt partie, & vous ſçavez qu'elle ne doit m'écrire qu'à ſon retour ici. Cela eſt vrai, repartit-il, mais je n'en ſuis pas moins ſurpris que vous n'ayez encore entendu parler de rien. Avant-hier on vous demanda la permiſſion de vous écrire, & dans toutes les regles, vous auriez déja dû recevoir quelques billets. C'eſt une femme charmante que Madame de Sénanges! On n'a jamais avec elle, ni ſottes réflexions, ni lenteurs affectées à craindre. En un inſtant, ſon eſprit a tout apperçu, ſon cœur à tout ſenti. Ce ne ſeroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indéciſion, quand il s'agit du choix d'un amant, ſied, je crois, mieux à une femme que cette précipitation dont vous ſçavez ſi bon gré à Madame de Sénanges. Autrefois, dit-il, on penſoit comme vous, mais les tems ſont changés. Nous parlerons là-deſſus plus à loiſir; revenons à Madame de Sénanges. Après les eſpérances que vous lui avez données, & les ſoins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. Moi! m'écriai-je, je lui ai donné des eſpérances? Mais ſans doute, répondit-il froidement; quand un homme de votre âge va chez

une femme comme Madame de Sénanges, paroît en public avec elle, & laisse établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idée. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit m'importe peu, repris-je, je sçaurai là détromper. Cela ne sera pas honnête, repartit-il, & vous la mettez en droit de se plaindre de vos procédés.

Il me semble, repondis-je, que je suis plus en droit de me plaindre des siens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur ? Votre cœur ! dit-il; jargon de Roman. Sur quoi supposez-vous qu'elle vous le demande ? Elle est incapable d'une prétention si ridicule. Que demande-t-elle donc ? répondis-je. Une sorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les sottes délicatesses. C'est, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, & ce n'est que du goût que vous lui devez. Je crois, repliquai je, que je le lui devrai long-tems. Peut-être, dit-il. La raison vous éclairera sur une répugnance si mal fondée; Madame de Sénanges ne vous inspire rien à pré-

ſent ; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'inceſſamment elle ne vous paroiſſe plus aimable. Ce ſera malgré vous, mais cela ſera, ou vous renoncerez à toutes ſortes de bienſéances & d'uſages.

Je ſuis, quoi que vous en diſiez, répondis-je, très-certain que cela ne ſçauroit être. On penſera de moi ce qu'on voudra, il eſt décidé que je n'en veux point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il, il ne nous reſte ſeulement qu'à examiner ſi vous avez raiſon de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous ? Si j'étois, dit-il, aſſez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je puſſe faire autrement, & par mille raiſons cependant je pourrois m'en diſpenſer. Eh ! pourquoi pourrois-je m'en diſpenſer moins que vous ?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Sénanges. Pour vous, c'eſt un devoir ; ſi je la prenois, moi ce ne ſeroit que par politeſſe. Vous avez actuellement beſoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'eſt moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célebres. Cela ſeul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Permettez-moi une queſtion, lui dis-je, ne ſoyez même pas ſurpris ſi dans le cours de cette converſation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choſes qui me ſont trop nouvelles, pour que je les ſaiſiſſe d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, auſſi ſouvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous inſtruire, je me ferai toujours un vrai plaiſir d'éclaircir vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets qui, par leur étendue & leur variété pourront nous mener loin, je voudrois que nous allaſſions chercher quelque promenade ſolitaire, où nous puſſions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir à notre deſſein. J'approuvai ſon idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choſes indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commencâmes une converſation, qui n'a que trop influé ſur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curioſité, lui

dis-je, voudriez-vous la ſatisfaire ? N'en doutez pas, répondit-il, je ſerai charmé de vous inſtruire. Il y a des choſes qu'on ne peut ignorer long-tems ſans une ſorte de honte, parce qu'elles renferment la ſcience du monde, & que ſans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obſcurité, tournent ſouvent contre nous. Je ſçais que cette ſcience n'eſt, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ſes principes bleſſent l'honneur & la raiſon ; mais en la mépriſant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoiſſances moins frivoles, puiſqu'à notre honte, il eſt moins dangereux de manquer par le cœur que par les manieres.

Vous rêvez déja, continua-t-il. Ce n'eſt pas, repartis-je, que je ne vous prête une extrême attention, mais ce ton ſérieux me paroît ſi peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la ſurpriſe qu'il me cauſe. Je vous trouve Philoſophe, vous....! Ceſſez de vous en étonner, interrompit-il ; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long-tems, & le beſoin que vous avez d'être inſtruit, m'a contraint

de vous montrer que je ſçais penſer, & réfléchir. Je me flatte au reſte, que vous ſçaurez me garder le ſecret le plus inviolable ſur ce que je vous dis, & ſur ce que je vais vous dire. Quoi! lui disje en riant, vous pourriez être fâché que je diſſe, *Verſac ſçait penſer?* Sans doute, repliqua-t il fort ſérieuſement, & vous ſçaurez bientôt pourquoi il m'eſt important que vous ne le diſiez pas. Revenons à vous.

Je me ſuis apperçu avec ſurpriſe en mille occaſions, que le monde vous étoit abſolument inconnu. Quoique vous ſoyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conſerver juſques à préſent, les préjugés que je vous trouve. Je ne puis ſur-tout m'étonner aſſez que vous connoiſſiez ſi peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites ſur elles, pourront vous être utiles. Ce n'eſt pas cependant que je me flatte que vous puiſſiez marcher ſûrement d'après mes ſeuls préceptes; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-tems vos lumieres, ou vous empêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque néceſſaire que vous ſoit la connoiſſance des femmes, elle n'eſt ce-

pendant pas la ſeule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des uſages, des goûts, & des erreurs de votre ſiecle, doit partager vos ſoins, avec cette différence, qu'il vous ſera facile de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reſte parfaitement.

C'eſt une erreur de croire que l'on puiſſe conſerver dans le monde cette innocence de mœurs, que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puiſſe être toujours vertueux, & toujours naturel, ſans riſquer ſa réputation ou ſa fortune. Le cœur, & l'eſprit ſont forcés de s'y gâter, tout y eſt mode & affectation. Les vertus, les agrémens, & les talens y ſont purement arbitraires, & l'on n'y peut réuſſir qu'en ſe défigurant ſans ceſſe. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vue; mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir que pour réuſſir il faut être ridicule, il faut étudier avec ſoin le ton du monde où notre rang nous a placés, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux, en un mot, qui ſont en crédit; & cette étude exige plus de fineſſe & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? J'entends, reprit-il, ceux qui, dépendant du caprice, ſont ſujets à varier, n'ont comme toutes les modes, qu'un certain tems pour plaire, & qui pendant qu'ils ſont en regne, effacent tous les autres. C'eſt dans le tems de leur vogue qu'il faut les ſaiſir; ſouvent il y a auſſi peu de fruit à les prendre, lorſqu'on commence à s'en dégoûter, que de riſque à les garder, lorſqu'ils ſont abſolument proſcrits. Mais quand on ſçait, lui dis-je, que ce qui regne eſt un ridicule, comment peut-on ſe réſoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, ſont aſſez en état de réflechir, pour ſçavoir ce qui en eſt; & ceux qui penſent, ſe livrent ſouvent, même par réflexion, aux erreurs qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je davantage? C'eſt preſque toujours à ceux d'entre nous qui raiſonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions abſurdes qui font honte à l'eſprit, & ce maintien affecté qui gâte & contraint la figure. Moi, par exemple, qui ſuis l'inventeur de preſque tous les travers qui réuſſiſſent, ou qui du moins les per-

fectionne, pensez-vous que je les choisisse, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & sans que la connoissance que j'ai du monde, regle & conduise mes idées là-dessus ? Sans sçavoir, répondis je, toutes les raisons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginez des ridicules que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la société.

Oui, je le crois, repliqua-t-il : la façon dont j'ai pris dans le monde est, je pense, une assez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ce n'est qu'en suivant mes traces, qu'on peut parvenir à une aussi grande réputation. Ne soyez point, au reste, arrêté par le nom que je donne aux choses qui sont en possession de séduire : tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément, esprit, & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à vieillir ? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il, C'est, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me prescrivez, répondis-je. Non, reprit-il, l'on peut réduire l'art de plaire aujour-

d'hui à quelques préceptes aſſez peu étendus, & dont la pratique ne ſouffre aucunes difficultés. Je ſuppoſe d'abord, & avec aſſez de raiſon, ce me ſemble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre ſon nom célebre. Le moyen le plus ſimple, & en même tems le plus agréable pour y parvenir, eſt de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vue, de croire qu'il n'y a d'agrémens que ce qui les ſéduit, & que le genre d'eſprit qui leur plaît, quel qu'il ſoit, eſt en effet le ſeul qui doive plaire. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſoumis à tout ce qu'elles veulent, qu'on parvient à les dominer. Je puis aiſément vous faire convenir de cette vérité; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conſeils à vous donner ſur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde. Conſeils fondés, au reſte, ſur ma propre expérience.

Il faut d'abord ſe perſuader, qu'en ſuivant les principes connus, on n'eſt jamais qu'un homme ordinaire, que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant: que les hommes n'admirent que ce qui les frappe; & que la ſingularité ſeule pro-

duit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à-dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possede seul fait plus d'honneur, qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'est pas tout ; vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractere, que ce soit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer ; que vous cherchiez toujours sous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils sont en effet. C'est aussi un grand défaut pour le monde, que de vouloir ramener tout à son propre caractere. Ne paroissez point offensé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croît vous avoir dérobés. Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a ; cacher sous un air inappliqué & étourdi, le penchant qui vous porte à la réflexion, & sacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguisons jamais avec plus de soin que devant ceux à qui nous croyons l'esprit d'examen. Leurs lumie-

res nous gênent. En nous moquant de leur raiſon, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à diſſimuler ce que nous ſommes, & nos travers ſont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ce ſoit moins pour prétendre à les inſtruire, que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroiſſons quelquefois leurs imitateurs, pour être plus ſûrement leurs juges ; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à ſe développer devant nous, & que notre eſprit ne nous ſerve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſe livrer ſoi-même à l'impertinence, qu'il n'échappe rien de celle d'autrui.

Vous me ſemblez vous contredire, interrompis-je, ce dernier précepte détruit l'autre ; ſi je deviens imitateur, je ceſſe d'être ſingulier.

Non, reprit-il, cette ſoupleſſe d'eſprit que je vous conſeille, n'exclut pas la ſingularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous eſt pas moins néceſſaire que l'autre ; ſans la premiere, vous ne frapperiez perſonne, ſans la ſecon-

de, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les obſervations que vous feriez. D'ailleurs, on n'eſt jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorſque vous paroiſſez être tout ; & un génie ſupérieur ſçait embellir ce que les autres lui fourniſſent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une choſe encore extrêmement néceſſaire, c'eſt de ne s'occuper jamais que du ſoin de ſe faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lu, que celui de faire valoir les autres eſt plus convenable ; mais il me ſemble qu'on peut s'en repoſer ſur eux ; & pour moi, je n'ai encore vu perſonne, quelque modeſtie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de tems le ſecret de m'apprendre à quel point il s'eſtimoit, & combien je devois l'eſtimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réuſſir le moins à celui qui la pratique, c'eſt la modeſtie. Ne ſoyons pas intérieurement prévenus de notre mérite ; je le veux : mais paroiſſons l'être : qu'une certaine confiance ſoit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos geſtes,

& jusques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien de nous-mêmes : ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite supérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croît, que parce qu'ils ne cessent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vue. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laissez pas toujours le tems de parler de lui : plus modeste, vous seriez martyr de sa vanité. Je ne sçais d'ailleurs, si quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, est plus blâmable que celui qui, en se taisant sur lui-même, pense qu'il fait un sacrifice à la société, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à se croire obligé d'être modeste.

Quoi qu'il en soit, il est plus sûr de subjuguer les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour-propre. Le trop grand desir de leur plaire, suppose le besoin qu'on en a. Ils ne sont jamais plus portés à nous

nous juger avec sévérité que lorsqu'ils nous voient chercher servilement à nous les rendre favorables. C'est avouer que nous croyons qu'un homme nous est supérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons, l'enhardit à nous trouver des défauts, sur lesquels, sans nos ménagemens pour lui, il n'auroit peut-être jamais osé porter ses yeux : il est vrai qu'il veut bien s'y prêter, mais la bonté avec laquelle il les excuse, est une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pousse la facilité jusques à vouloir bien nous rassurer, qui en blâmant nos vices, nous estime assez peu pour ne plus nous dissimuler les siens, se seroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, si nous n'avions pas cru avoir besoin de la sienne.

Ce n'est pas là le seul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétends pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'usage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'esprit, & la figure, que pour peu d'instans ;

mais de cette timidité, qui naiſſant, ou du peu de connoiſſance que nous avons de nos avantages, ou du trop de cas que nous faiſons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins des gens que la nature a placés au deſſous de nous

Vous ne ſçauriez donc trop préſumer de vos forces, ni affoiblir aſſez celles des autres. Gardez-vous ſur-tout de vous faire du monde une trop haute idée : n'imaginez pas que pour y briller, il faille être doué d'un mérite ſupérieur : ſi vous le croyez encore, examinez-moi, voyez, (car je vais me donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois) voyez ce que je deviens quand je veux plaire : que d'affectations, de graces forcées, d'idées frivoles ! dans quels travers enfin ne donnai-je pas ?

Penſez-vous que je me ſois condamné ſans réflexion au tourment de me déguiſer ſans ceſſe ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en ſaiſis aiſément le faux. J'y vis les qualités ſolides proſcrites, ou du moins ridiculi-

sées ; & les femmes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole ; je devins étourdi, pour paroître plus brillant ; enfin, je me créai les vices dont j'avois besoin pour plaire : une conduite si ménagée me réussit.

Je suis né si différent de ce que je parois, que ce ne fut pas sans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissois quelquefois de mon impertinence : je ne médisois qu'avec timidité. J'étois fat, à la vérité, mais sans graces, sans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette supériorité qu'en ce genre, depuis je me suis acquise.

Il est sans doute aisé d'être fat, puisque quelqu'un qui craint de le devenir, a besoin de veiller sans cesse sur lui-même, & que cependant il n'y a personne qui n'ait sa sorte de fatuité, mais il n'est pas si facile d'acquérir celle qu'il me falloit : cette fatuité audacieuse & singuliere qui, n'ayant point de modèle, soit seule digne d'en servir.

Car quels que soient les avantages de

la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle ſeule réuſſiſſe, & qu'un homme qui eſt fat de bonne foi, & ſans principes, aille auſſi loin que celui qui ſçait raiſonner ſur ſa fatuité, & qui occupé du ſoin de ſéduire, & en pouſſant l'impertinence auſſi loin qu'elle peut aller, ne s'enivre point dans ſes ſuccès, & n'oublie point ce qu'il doit penſer de lui-même. Un fat dont l'eſprit eſt borné, & qui ſe croit véritablement tout le mérite qu'il ſe dit, ne va jamais au grand. Vous ne ſçauriez imaginer combien il faut avoir d'eſprit pour ſe procurer un ſuccès brillant & durable, dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une ſeule femme ſuffit ſouvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir, pour ſaiſir le caractere d'une femme que vous voulez attaquer, ou (ce qui eſt infiniment plus flatteur, & ne laiſſe pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la premiere! de quelle juſteſſe ne faut-il pas être doué, pour ne pas ſe tromper à la ſorte de ridicule que vous devez expoſer à ſes

yeux, pour la rendre plus promptement ſenſible! de quelle fineſſe n'avez-vous pas beſoin pour conduire tout à la fois pluſieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'eſprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & ſans contrainte, du caractere que l'inſtant où vous vous trouvez, exige de vous; tendre avec la délicate; ſenſuel avec la voluptueuſe, galant avec la coquette. Etre paſſionné ſans ſentiment, pleurer ſans être attendri, tourmenter ſans être jaloux; voilà tous les rôles que vour devez jouer; voilà ce que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'uſage du monde, pour voir une femme telle qu'elle eſt, malgré le ſoin extrême qu'elle apporte à ſe déguiſer, & ne croire pas plus à la fauſſe vertu que ſouvent elle oppoſe, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorſqu'elle s'eſt rendue.

Ce détail eſt étonnant, lui dis-je, il m'effraie, je ſens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, re-

prit-il, qu'il n'eſt pas fait pour tout le monde, mais j'ai meilleure opinion de vous que vous-même, & je ne doute pas que je ne vous voie bientôt partager avec moi l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins néceſſaire ; c'eſt qu'en général, vous ne pouvez aſſez vous emparer de la converſation. L'eſſentiel dans le monde n'eſt pas d'attendre pour parler que l'imagination fourniſſe des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir.

L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de penſées. J'ai vu beaucoup de gens ſtériles, qui ne penſoient, ni ne raiſonnoient jamais, à qui la juſteſſe & les graces ſont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choſes mêmes qu'ils connoiſſent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent auſſi ſouvent qu'ils racontent, l'emporter ſur des gens de beaucoup d'eſprit, & qui modeſtes, naturels & vrais, mépriſoient également le menſonge & le jargon. Souvenez-vous donc que la modeſtie anéantit les graces & les talens ; qu'en ſongeant à

ce que l'on a à dire, on perd le tems de parler, & que pour persuader il faut étourdir.

Je me souviens, lui dis-je, d'avoir vu quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre ; mais loin qu'ils plussent, il me semble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit aussi insupportables qu'ils le sont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même ; mais que malgré cela, ils ne plussent pas, l'expérience y est totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'est de séduire, & d'entraîner les personnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas est celui qui en impose plus généralement, & sur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vraies passions que celles qui commencent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachemens que l'habitude de se voir forme quelquefois, ne leur paroissent presque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croient devoir s'occuper que médiocrement. L'impression qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais sur elles avec viva-

cité. Il faut, pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne ſçachent pas ce qui les a déterminées à la tendreſſe. On leur a dit qu'une paſſion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême, & il y a trop long-tems qu'elles le croient, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'eſt plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette ivreſſe de vous-même, qui vous faiſant tout haſarder, anime les graces de votre perſonne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchante, & parce qu'elle ſe refuſe à la réflexion, croit que ce ſont vos charmes qui ne lui en laiſſent pas le tems. Si par haſard elle ſonge à la réſiſtance qu'elle pourroit vous faire, ce n'eſt que pour mieux ſe perſuader qu'elle ſeroit inutile, & qu'on n'en doit point employer contre quelque choſe d'auſſi fort, d'auſſi imprévu, d'auſſi extraordinaire, enfin, qu'un coup de ſympathie. Prétexte aſſez bien imaginé dans le fond, pour ſe rendre promptement, ſans donner mauvaiſe opinion d'elles; puiſqu'il n'y a point d'homme qui ne ſoit plus flatté d'inſpirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par degrés.

Quels que soient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence sans bornes, je doute que je puisse jamais adopter un systême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, est parfaitement beau quant à la Morale, reprit-il; mais le monde & elle, ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus souvent, on ne réussit dans l'un, qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de son siecle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroîtroient étrangeres, ou ne feroient pas du bon ton.

Du bon ton! repris-je. Vous ne sçavez peut-être pas encore ce que c'est? repartit-il, d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a souvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pu me le définir. Ce ton de la bonne compagnie, si célebre, en quoi consiste-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à si peu de personnes, & dans si peu de choses, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'est ce enfin que ce ton?

Cette question m'embarrasse, répon-

dit-il. C'eſt un terme, une façon de parler dont tout le monde ſe ſert, & que perſonne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'eſt le nôtre, & nous ſommes bien déterminés à ne le trouver qu'à ceux qui penſent, parlent, & agiſſent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définiſſe mieux, je le fais conſiſter dans la nobleſſe & l'aiſance des ridicules, & je vais, en vous diſant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger ſi ma définition eſt juſte.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille juſques à l'indécence, & paſſe chez nous, ce qu'on appelle aiſance & liberté. Tons & manieres affectées, ſoit dans la vivacité, ſoit dans la langueur. L'eſprit frivole, & méchant, un diſcours entortillé, voilà ce qui, ou je me trompe fort, compoſe aujourd'hui le ton de la bonne compagnie; mais ces idées ſont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire ſouvent des choſes penſées: quelque naturellement qu'il les exprime, quel-

que peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvénient, non qu'il a de l'esprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'est à la médisance uniquement que se rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier, & c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnoît ceux qui possedent le bon ton. Elle ne sçauroit être ni trop cruelle, ni trop précieuse. En général, & même lorsqu'on songe le moins à railler, ou qu'on en a le moins de sujet on ne peut avoir l'air trop ricaneur, ni le ton trop malin. Rien n'embarrasse les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre esprit. Que votre sourire soit méprisant, qu'une fade causticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils secours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on se distingue, parce qu'on se fait craindre, & que, dans le monde, un sot qui se tourne vers la méchanceté, est plus respecté qu'un homme d'esprit, qui, trop supérieur à ce vils objets pour des-

cendre jusqu'à eux, rit en secret des travers de son siècle, & les méprise assez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manières, quelque recommandable qu'elle soit, est peu de chose sans celle de l'esprit. Les gens du bon ton laissent au vulgaire, & le soin de penser, & la crainte de penser faux. Persuadés, d'ailleurs, que plus l'esprit est cultivé, moins il conserve de naturel, ils se sont volontairement bornés à quelques idées frivoles, sur lesquelles ils voltigent sans cesse; ou si, par hasard, ils sçavent quelque chose, c'est d'une façon si superficielle, ils en font eux-mêmes si peu de cas, qu'il seroit impossible de leur donner des ridicules là-dessus. Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton, que de passer pour sçavant. L'extrême ignorance à laquelle l'usage semble le condamner, est cependant d'autant plus singuliere, qu'il est en même tems établi qu'il ne doit hésiter sur aucune décision.

En effet, repris-je, cela ne laisse pas d'être embarrassant. Moins que vous ne

croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modestie, seroit à la vérité fort incommode, mais avec une extrême présomption, je puis vous assurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement, pour être si inquiet sur ce que vous dites? S'il est du ton de la bonne compagnie de décider toujours, il n'en est point de justifier jamais sa décision, & la bonne opinion que l'on a de soi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien. Ne rien voir, quelque chose que ce puisse être, qu'on ne méprise, ou ne loue à l'excés. Se croire également capable du sérieux & de la plaisanterie; ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être sans cesse; mettre de la finesse dans ses tours, & du puérile dans ses idées; prononcer des absurdités, les soutenir, les recommencer; voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une chose m'embarrasse, interrompis-je. Comment des personnes qui n'ont rien appris, ou se sont crues dans l'obligation de tout publier, peuvent-elles se parler sans cesse? Il faut nécessairement avoir l'esprit bien fécond pour soutenir, sans les ressources que four-

niſſent les diverſes connoiſſances, une converſation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas.

C'eſt qu'on n'y a pas de fonds à épuiſer, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tariſſoit point dans le monde, ne vous ſeriez-vous pas apperçu auſſi qu'on s'y parle toujours ſans ſe rien dire; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, des fades ſouris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout? Mais on y diſſerte ſans ceſſe! repris-je. Eh bien! oui, repondit-il, on y diſſerte ſans raiſonner, & voilà ce qui fait le ſublime du bon ton. Eſt-ce que l'on peut, ſans s'appéſantir, ſuivre une idée? On peut la propoſer, mais a-t-on jamais le tems de l'établir? N'eſt-ce pas même bleſſer la bienſéance que d'y ſonger? Oui. La converſation, pour être vive, ne ſçauroit être aſſez peu ſuivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, ſe laiſſe interrompre par une femme qui veut parler ſentiment. Que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un ſujet ſi noble, & qu'elle poſſede ſi bien, ſe taiſe pour écouter un couplet galamment obſcene: que celui, ou celle qui le chante,

cede, au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de morale, qu'on se hâte d'interrompre, pour ne rien perdre d'une histoire médisante, qui, quoiqu'écoutée avec une extrême plaisir, bien ou mal contée, est coupée par des réflexions usées ou fausses, sur la Musique ou la Poésie, qui disparoissent peu à peu, & sont suivies par des idées politiques sur le gouvernement; que le récit de quelques coups singuliers arrivés au jeu, abrégent dans le tems qu'on y compte le moins, & qu'enfin un petit-maître, après avoir long-tems rêvé, traverse le cercle, dérange tout, pour aller dire à une femme qui est loin de lui, qu'elle n'a pas assez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un Ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en est pas moins ressemblant, repliqua-t-il. Au reste il peut vous prouver qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans sa vanité, ou dans la stérilité d'autrui, de quoi sentir moins le peu qu'il vaut, & se faire, en dépit de la nature même, une sorte de mérite qui le met au niveau de tout le monde. Mais, vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie?

Assurément, reprit-il, je le méprise; mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'ose parler devant personne comme je viens de le faire avec vous; & quand je vous ai prié de me garder, sur tout ce que je vous dirois, un secret inviolable, c'est qu'il m'est d'une extrême conséquence qu'on ne sçache pas ce que je suis, & à quel point je me déguise. Je vous conseille, encore un coup, de m'imiter. Sans cette condescendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un esprit dur, & peu fait pour la société. Plus vous refuserez de vous prêter aux travers, plus on s'empressera à vous en donner. Je ne suis pas le seul qui ai senti, que pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit, & quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus, ne laissent pas d'être persuadés avec moi, que pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'esprit orné sans pédanterie, & de l'élégance sans affectation, être enjoué sans bassesse, & libre sans indécence.

A présent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir aux femmes; mais la conversation

verſation que nous venons d'avoir enſemble, a été d'une longueur ſi énorme, qu'avec plus d'ordre, & des idées plus approfondies, elle pourroit preſque paſſer pour un Traité de Morale. Remettons-en le reſte à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous inſtruire, nous ſçaurons aiſément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la queſtion que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous beſoin qu'une femme nous mette dans le monde ? Quelque ſimple que cette queſtion vous paroiſſe, elle tient à tant de choſes, que je ne ſçaurois y répondre ſans m'engager dans des détails immenſes, repliqua-t-il ; je me ſuis plû à l'étude des femmes, je crois à préſent les connoître ; je vous en parlerois trop long-tems. Eh bien ! lui dis-je, effleurons la matiere, quelqu'autre jour nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en coûteroit tout autant, & vous ne ſeriez pas bien inſtruit. C'eſt un ſujet qu'il faut traiter de ſuite, & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi, lui dis-je, il me ſemble, que ce n'eſt pas travailler pour ſes plaiſirs, que de chercher tant à connoître

les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vue, occupe l'esprit dans les tems mêmes où le sentiment seul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repliqua-t-il, que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même tems qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre sur Madame de Sénanges? Oh! oui, répondit-il, mais vous serez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque tems après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injustement. Vous rendrez, malgré vous, justice à ses charmes, & qui sçait si ce n'est point par amour-propre que vous dissimulez actuellement l'impression qu'elle vous a faite? Qui sçait enfin, si dans le tems que vous

paroiſſez ſi content de ſon abſence, & du ſilence qu'elle garde avec vous, vous ne ſoupirez pas après ſon retour, ou ne mourez pas de douleur de ſa négligence? Si cela eſt ainſi, repris-je, il faut avouer que les tourmens de l'amour ſont bien aiſés à ſoutenir, car on ne peut pas être moins occupé de quelque choſe, que je ne le ſuis de Madame de Sénanges. Je vous avouerai cependant que je ſuis ſurpris qu'entre deux femmes, qui me paroiſſent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable. Madame de Mongennes... Je ne m'y oppoſe aſſurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conſeiller de la prendre; & ſans entrer dans les raiſons que j'ai pour cela, & qui à préſent nous meneroient trop loin, je vous dirai ſimplement, que Madame de Sénanges vous convient mieux que Madame de Mongennes: celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire; l'autre ne croiroit jamais pouvoir aſſez s'en faire honneur, & à l'âge où vous êtes, c'eſt à la plus reconnoiſſante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en carrosse, & nous employâmes le tems que nous avions encore à être ensemble, lui, à tâcher de me convaincre du besoin que j'avois de prendre Madame de Sénanges, & moi à lui persuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré, que sans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Versac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire. Rêver à Hortense, m'affliger de son départ, & soupirer après son retour, étoient alors les seules choses dont je pusse m'occuper.

Ce jour si vivement desiré, vint enfin. J'allai chez Hortense, & j'appris qu'elle & Madame de Théville étoient revenues & sorties. Je crus, je ne sçais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lursay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduisoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir, & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le tems, & par les réflexions que, malgré moi-même, j'avois faites sur mon injustice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lursay, mais je n'y trouvai pas Hortense. L'espérance de l'y voir arriver & la certitude qu'au mi-

lieu d'un cercle si nombreux, Madame de Lursay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modèrerent mon chagrin, & me firent rester. Elle jouoit quand j'arrivai, & sans paroître ni troublée, ni émue de ma présence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vues, lorsqu'il n'étoit encore question de rien entre nous deux.

Après les premieres politesses qu'elle me fit dans toutes les regles, sans embarras & sans affectation, elle se rendit à son jeu. J'étois auprès d'elle, & quelquefois elle me parloit sur les coups singuliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché : elle avoit tant de gaieté dans les yeux, je lui trouvois l'esprit si libre, que je ne pus pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raisons que j'avois de souhaiter son indifférence me firent recevoir avec une extrême joie, tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne sçavois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le respect qu'elle m'avoit inspiré, étoit en moi comme ces préjugés d'enfance, contre lesquels on se révolte long-tems, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque chose que j'en pensasse dans ce moment, l'estime que j'avois eu pour elle, me tyrannisoit encore, & me forçoit à lui déguiser mes sentimens. Je redoutois sur-tout une explication qui ne pouvoit m'être jamais que désavantageuse, puisqu'il n'y avoit eu dans ses procédés, rien qui pût justifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le seul qui pût me convenir ; il nous faisoit rompre sans éclat, sans altercation, sans lenteurs, & nous délivroit, l'un & l'autre, de ces conversations funestes qui brouillent souvent les Amans qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de sujets de joie, je ne sçais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire aussi promptement. Je craignis, à ce qu'il me sembla, que sa froideur ne fût affectée, & que je ne la dusse qu'à la contrainte, que le monde qui étoit chez elle, lui imposoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup ; qu'on peut, dans un violent accès de jalousie, for-

mer le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas ; que ſouvent on ſe déguiſe ſes ſentimens, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître : mais que cette diſſimulation coûte trop pour durer long-tems, & qu'on ne ſort ſouvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raiſonnement je concluois que Madame de Lurſay pouvoit bien n'être pas auſſi libre qu'elle me le paroiſſoit, & que j'étois peut-être aſſez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec ſoin, & plus par l'examen que j'en faiſois, je trouvois de quoi m'aſſurer que ſon changement étoit réel, plus je ſentois diminuer la joie que d'abord il m'avoit cauſée. Sans pénétrer la cauſe du trouble qui ſe répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur ; & me croyant toujours charmé d'avoir perdu Madame de Lurſay, je ceſſai cependant de lui ſçavoir ſi bon gré de ſon inconſtance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la ſorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvemens d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même ja-

mais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté son cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé ?

Ce que je me disois là-dessus étoit sensé, & à force de me le redire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas sans dessein que Madame de Lursay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus sans succès.

Sa partie finit : elle me proposa de jouer avec elle ; je l'acceptai. Mon oisiveté m'ennuyoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une distraction extrême, & n'osant presque jamais regarder Madame de Lursay, dont l'air assuré & tranquille ne se démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faisois sur elle.

Jusques-là, je pouvois croire simplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penser qu'elle en aimât un autre.

Le Marquis de *** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude, elle

commença à lui ſourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin de ces agaceries qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent déciſives.

Sans ſe compromettte au point de lui donner des eſpérances, & de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embarraſſée, elle en fit aſſez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à ſe conſoler de ma perte, & que c'étoit aſſurément un commencement d'aventure. Je ne la regardois jamais que je ne trouvaſſe ſes yeux attachés ſur le Marquis, & elle ne s'appercevoit pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment ſur ſes cartes, comme ſi ç'eût été à moi ſur-tout qu'elle eût voulu cacher ſes ſentimens.

Ce manege à la fin m'impatienta : ce n'étoit pas qu'il intéreſſât mon cœur ; mais il me ſembloit que je jouois-là un rôle déſagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me ſentois pour elle un mépris ! Elle m'inſpiroit une indignation qu'à peine je pouvois diſſimuler !

Verſac ne m'a pas trompé, me diſois-

je, & je ne ſçais pas comment on ne donne que le nom de Coquette à une femme de cette eſpece. Jamais on n'a agi avec moins de ménagement. Qu'elle ait ceſſé de m'aimer, cela eſt ſimple, ſon changement m'oblige, & à Dieu ne plaiſe que je veuille le lui reprocher ! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Sénanges, que ſans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, ſans que ma préſence la contraigne, ſans être ſûre même que je ne l'aime plus, elle ſe livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'eſt, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais oſé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je, je n'ai été, comme Pranzi, & mille autres, que l'objet de ſon caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui ſera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaiſir de lui voir un ſucceſſeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon ſi peu flatteuſe pour elle, je ne ſongeois point à m'obſerver, & mon air froid & bruſque ne lui permetroit pas d'ignorer ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Il m'échappoit des mouvemens d'impatience qu'elle ſçavoit bien qu'or-

dinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejetter ſur lui. Je regardois ma montre à chaque inſtant, & comme ſi ce n'eût pas été aſſez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je conſultois encore celles des autres. Madame de Lurſay m'interrogea deux fois, ſans pouvoir tirer de moi rien qui répondit à ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu ſtupide, & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que tout cela ſe paſſoit dans mon cœur pour une femme à qui le moment d'auparavant j'aurois dit avec joie, rompons, ne nous ſoyons plus rien l'un à l'autre; dont le changement m'étoit néceſſaire, & dont la ſeule idée m'étoit importune; & qu'enfin ce cœur, que ſon inconſtance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie! & nous oſons reprocher aux femmes leur vanité! Nous, qui ſommes ſans ceſſe le jouet de la nôtre, qu'elle fait paſſer à ſon gré de la haine, à l'amour, & de l'amour à la haine & qui nous fait ſacrifier la maîtreſſe la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que ſouvent nous mépriſons le plus.

Telle étoit à-peu-près ma ſituation. Je cédois inſenſiblement à Madame de Lurſay ſans le ſçavoir. J'étois outré qu'elle eût pu ſi tôt ſonger à un autre engagement, & ce qui, ſi j'avois ſçu penſer, auroit dû me détacher d'elle pour toujours, étoit ce qui la rendoit pour mon cœur plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inſpiroit fût de l'amour: j'étois entraîné par des mouvemens que je ne connoiſſois point, & que je n'aurois pas pu me définir; ils étoient violens ſans être tendres, aucun deſir ne s'y mêloit, & j'étois piqué, ſans être amoureux. Qu'elle eût paru ſenſible un inſtant, que je l'euſſe revu jalouſe, emportée, qu'elle eût fait des efforts pour me ramener, le charme ſe ſeroit diſſipé: ma vanité, contente de l'humiliation où je l'aurois vue, mon cœur n'auroit plus retrouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être mépriſé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lurſay ſçavoit combien il ſeroit dangereux pour elle de me détromper: elle n'avoit pas beſoin de m'étudier pour démêler ce qui ſe paſſoit dans mon ame. J'aurois été le premier ſur qui ſon ſtratagême, tout uſé qu'il étoit, auroit été

ſans puiſſance ; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le pouſſer juſques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas ſi-tôt finie, que dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle; mais d'un air ſi contraint, qu'elle ſentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire reſter.

Où voulez-vous aller ? me dit-elle gaiement. Quelle folie ! Il eſt ſi tard ! J'ai compté ſur vous. Vous me déſobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous déſobligerois bien plus d'y reſter, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'eſt, reprit-elle, ſans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaiſir à vous voir. Je ne conçois pas ſur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez-moi. On eſt accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être ſurpris, je dois l'être toute la premiere, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis ſi longtems bannies d'entre nous. Je les crois

à présent, Madame, répartis-je, plus nécessaires que jamais.

Quelle idée ! répondit-elle en haussant les épaules ; que vous êtes déraisonnable ! Ah, que je le suis peu, Madame, repliquai-je, & que vous sçavez bien.... Enfin, [interrompit-elle en se levant comme si elle eût craint d'entrer dans le moindre détail] vous êtes le maître, je ne prétends pas vous gêner. Restez, vous me ferez plaisir. Partez, si ce que je vous propose ne vous en fait pas.

Je crus voir, à son air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partisse, & qu'elle destinoit, sans doute, l'après-souper au Marquis. Je me fis un plaisir secret de les gêner par ma présence, & de me donner d'ailleurs la douce satisfaction de voir Madame de Lursay se dégrader de plus en plus à mes yeux, & justifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de tems après on servit. Sans y penser, à ce que je croyois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lursay. Elle s'en apperçut ; & loin de paroître m'en sçavoir gré, elle arrangea les choses de façon que ce fut le Marquis, que je re-

gardois toujours comme mon ſucceſſeur, qui ſe mit à la place où je deſirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit ſur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échappa pas, & j'en reſſentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il eſt conſtant que je ne l'aurois pas priſe : mais je ne pus, ſans colere, la voir remplir par un autre.

Bientôt le ſouper s'anima. Madame de Lurſay, qui après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réuſſir. Cette ſéduiſante coquetterie, plus puiſſante ſur nous que la beauté même, ces airs agaçans que nous mépriſons quelquefois, & auxquels nous cédons toujours, les ſouris les plus tendres, les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement, employé. Perſuadé que le ſeul deſir d'engager mon rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contre eux. Son enjouement me parut contraint, ſon eſprit apprêté, & les graces dont elle venoit de s'embellir, me ſemblerent peu faites pour ſon âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins tout entier

à la haine que m'inſpiroit Madame de Lurſay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos deſirs, ils agiſſent trop ſenſiblement ſur nous, pour qu'ils puiſſent échapper à la femme même la moins habile. Madame de Lurſay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir ſe méprendre à mes mouvemens, connut, à la froideur de mes regards, qu'elle ne faiſoit pas ſur moi une auſſi vive impreſſion qu'elle l'auroit deſiré. Il eſt à croire qu'elle craignit de m'avoir trop laiſſé penſer qu'elle ne ſongeoit plus à moi, puiſque ſans quitter abſolument ſon premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vu juſques-là.

Elle en faiſoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas riſquer davantage. Quand elle m'auroit ſéduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une ſéduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui ſe ſeroit diſſipée d'elle-même, avant qu'elle pût la ſaiſir, & qui peut-être, pour avoir été précipitée, m'auroit uſé l'imagination inutilement,

ment, & moins disposé à être sensible, quand il lui importeroit le plus que je le fusse ?

Elle étoit assez sage pour faire ces réflexions, & sans doute elle les fit. Le souper continua, sans qu'elle parût avoir pour moi, plus que ces soins d'usage dans la société, & que les femmes ont pour les hommes qui leur sont le plus indifférens, quand elles vivent avec eux. Ses discours furent aussi mesurés que ses regards, & elle se conduisit avec tant d'adresse, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit sérieusement rompu avec moi, & qu'elle songeoit même à s'engager avec un autre, je dus, en sortant de table, espérer seulement qu'il ne seroit pas impossible de la faire ressouvenir qu'elle m'avoit aimé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fut naturel que je songeasse à la rengager, & que les desirs dussent être la suite de mes mouvemens ; ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lursay, & je ne la regrettois pas. Peu de tems même après le souper, ayant presque perdu de vue l'objet qui m'avoit détermi-

né à refter chez elle, je fus prêt à fuivre quelques perfonnes qui en fortoient.

Qu'elle refte, me dis-je, avec cet heureux amant qui me fuccede. Qu'ils paffent enfemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaifirs, pour vouloir les troubler ? Je n'aime pas, pourquoi ferois-je jaloux ?

En conféquence de ce raifonnement, je me levois, lorfque le Marquis, à qui je fuppofois une fi grande impatience de fe trouver feul avec Madame de Lurfay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce difcours me furprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir; mais après lui avoir repréfenté froidement, qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laiffa partir, fans prendre feulement avec lui, jour pour le revoir.

Une fi grande indifférence, après ce qui s'étoit paffé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne penfoient pas l'un à l'autre, & que mes foupçons étoient mal fondés, je crus au contraire, comme ils s'étoient longtems parlé bas, & que pendant cette converfation, elle avoit eu un air myftérieux & embarraffé, que leurs arrangemens étoient pris, que cette prompte retraite du Marquis n'étoit que fimulée,

& qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lurſay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romaneſque, & je pouvois l'avoir, ſans bleſſer la vraiſemblance & nos uſages. Je penſai auſſi, qu'il y auroit autant de fineſſe à troubler Madame de Lurſay dans ſon rendez-vous, qu'il y en avoit eu à le deviner. Je me fis une joie maligne de reſter ſi long-tems chez elle, que le Marquis s'en impatientât, & pût même penſer que, ſans avoir été heureux, ou ſans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun, au point où je me promettois de le lui paroître.

A tant de raiſons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas inſenſible & qui, plus que toutes les autres, me porta à deſirer une converſation particuliere avec Madame de Lurſay. J'étois perſuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fauſſeté d'avoir voulu me paroître reſpectable. Il me ſembloit, que ne voulant plus la revoir ſur le pied où nous avions été enſemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois inſtruit, & à lui ôter le plaiſir de croire que je

conſervois pour elle toute l'eſtime qu'elle ſe flattoit de m'avoir inſpirée ; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, ſaiſir un meilleur tems que celui, où malgré cette rigide vertu, dont par trois mois de ſoins, je n'avois pas pu triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui, peut-être, n'avoit eu ni le tems, ni le deſir de lui en demander. Je me faiſois enfin un tableau ſi touchant de la confuſion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impoſſible de m'en refuſer le ſpectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies ; il vint enfin. Je fis ſemblant de ſortir avec tous les autres, & je dis adieu à Madame de Lurſay d'un air ſi naturel, qu'elle m'en parut choquée. Je reſtai quelque tems dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire ; & tous les équipages ſortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lurſay ſur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fuſſe armé, je ne me vis pas plutôt ſeul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que

j'euſſe bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choſes à lui dire. Toutefois, la néceſſité de me tirer heureuſement d'une aventure où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que ſa vue m'inſpiroit, & le plaiſir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi ! c'eſt vous, me dit-elle avec étonnement. Oſerois-je vous demander pourquoi vous revenez ? Que voulez-vous qu'on penſe de vous voir reſter ici ? Je crois, Madame, répondis-je, d'un air railleur, que ce n'eſt pas de ce qu'on en peut penſer que vous êtes inquiete, & qu'un ſoin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, repliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me ſouciois pas d'apprendre ; ainſi, ſans vous interroger ſur le ſens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai ſimplement de vouloir bien ne pas reſter chez moi à l'heure qu'il eſt. Je ſçais, repris-je, combien je vous obligerois de partir, mais il n'eſt qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permiſſiez d'en paſſer encore quelques-unes auprès de vous. La propoſition eſt ſans doute fort honnête, répondit-elle, en contrefaiſant le ton poli

dont je lui parlois, & je ſuis ſincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, repris-je, & j'ai peut-être aſſez de choſes à vous dire pour vous faire paſſer ſans ennui, le tems que je vous ſupplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les inſtans que vous prenez pour cela, n'en ſeroient pas mieux choiſis ; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choſes à me dire, ſans qu'elles aient de quoi me plaire; car, entre nous, & ſans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que juſques ici vous m'ayez amuſée beaucoup. Vous ſerez ce ſoir plus contente de moi, Madame, répondis-je, & la certitude que j'en ai, m'a fait haſarder une demande que je ne ſuis pas ſurpris que vous trouviez indiſcrete. Je n'ignore aucune des raiſons qui vous la font paroître telle. Je ſçais que je remplis des momens que vous aviez deſtinés à des plaiſirs plus doux que celui de m'entendre, & que, ſans compter l'impatience que je vous cauſe, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être, en gémiſſant, de l'obſtacle que j'apporte à ſes plaiſirs, ne vous

croit pas abſolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà ſans contredit, s'écria-t-elle, une belle phraſe ! elle eſt d'une élégance, d'une obſcurité, & d'une longueur admirables ! Il faut, pour ſe rendre intelligible, furieuſement travailler d'eſprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je ſerai plus clair. Oh ! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'oſe même vous en prier. Je ne ſerai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent : elles doivent être rares. Mais, pardonnez-moi, Madame, ces idées que vous croyez rares, ſont aſſez généralement répandues. Le préambule m'excede, Mr. reprit-elle bruſquement, venons au fait : venons-y donc, répondis-je, en rougiſſant de colere.

Vous avez cru long-tems, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en impoſer toujours, & que, ſur la belle réſiſtance qu'il vous a plû de me faire, j'eſtimerois votre conquête aſſez, pour croire que j'aurois été le ſeul qui l'eût faite, & pour vous en tenir compte ſur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raiſon.... Aſſeyez-vous, Mr., interrompit-elle tranquillement, ce début m'annonce quelque choſe de long, & je ſerai

charmée que vous ſoyez à votre aiſe.

Je m'aſſis vis à vis d'elle, & quoiqu'un peu déconcerté par ſon air ironique, je pourſuivis ainſi :

Je vous diſois, Madame, que vous aviez raiſon de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeuneſſe, & le peu d'uſage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité, & ſi j'avois été plus inſtruit, vous auriez dû compter moins ſur elle. Vous n'avez pas eu beſoin de beaucoup d'artifice ; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait, & c'étoit penſer de moi trop avantageuſement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manege dont vous vous êtes ſervi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous reſpectois trop aveuglément pour oſer douter un inſtant que vous ne fuſſiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'euſſiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fuſſe le premier qui eût pu le rendre ſenſible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle ; mais il me ſemble que penſant avantageuſement de moi, vous n'aviez pas

mauvaiſe opinion de vous-même. Ce n'étoit aſſurément pas vous eſtimer peu, que de vous croire fait pour ſéduire une femme qui, juſques à vous, avoit ſi bien réſiſté. Eh bien! enſuite d'une idée auſſi modeſte, que penſâtes-vous?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'oſe douter que vous euſſiez été ſatisfaite de ne m'avoir inſpiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenſer.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, dûrent vous apprendre que j'avois peu d'eſpérance de vous plaire, & vous prouver tout le reſpect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on reſpecte ou non une femme, on eſt de même auprès d'elle, & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinſſe compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au reſpect que vous aviez pour moi.

Quelle qu'en fût la cauſe, repris-je,

mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable, & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'inſpirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaiſir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choſes ridicules n'amuſent pas long-tems. Pourſuivez. Eh bien! Vous ne deviez pas m'eſtimer autant que vous avez fait, & vous vous en repentez, n'eſt-il pas vrai? Après.

On m'a détrompé, Madame, j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, & je ne me conſolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, ſi le plaiſir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, répartit-elle, avec un extrême ſang froid, je ne diſconviens pas qu'elles ne m'aient fait jouer plus d'une fois une aſſez mauvais perſonnage; mais c'étoit préciſément par cette raiſon qu'elles ne pouvoient pas m'amuſer.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je, d'un ton menaçant.

Ce ſeroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout auſſi bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre? Vous

sçavez sans doute toutes mes aventures, pourrois-je espérer de vous, la complaisance de me les raconter ?

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je, fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est là qu'un mot, repartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli; mais je vous le pardonne. Vous ignorez avec les femmes jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je, outré de fureur, entrer dans un détail qui feroit fort inutile, je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe, c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévues ? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression

que vous faisiez sur moi ? Ce soin, de ma part, eût sans doute été fort obligeant ; mais m'auriez-vous pardonné de le prendre ? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & saisir mes mouvemens ? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échappé ? & quelqu'un avant vous, s'est-il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites ? Est-ce ici du moins qu'ils finissent ?

Il ne me reste plus, repliquai-je, confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi : sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le tems de m'arranger pour vous y suivre, & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui, sans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instans de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous

voudrez bien m'accorder la même grace. J'en demande pardon au Marquis, mais dût-il s'impatienter d'une conversation si peu faite pour lui, je ne sçaurois me refuser le plaisir de vous répondre. Ce n'est pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger sainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre chose. Vous n'êtes fait, ni pour être écouté, ni pour être cru, & vous pouvez, sans tirer à conséquence, penser aussi mal de moi, que vous pensez bien de vous-même. Ce n'est pas sur vos discours que le public me jugera ; ainsi ma justification n'est pas ce qui m'intéresse, c'est le plaisir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaise foi, vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi : vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeller des faits qui m'avilissent, & vous m'avez mise dans le cas de ne pouvoir jetter les yeux sur moi-même, sans me mépriser des erreurs dans lesquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoiſſez depuis longtems. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je ſçuſſe ſi vous méritiez de l'être, avant que vous ſçuſſiez vous-même ce que c'eſt que d'être aimé, & ſans que je puſſe imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'oſe enfin avouer que je ſuis.

Eh! quelle apparence en effet que je duſſe craindre de vous trop aimer? Quand j'aurois pu prévoir que vous penſeriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez ſenſible, & qu'un événement ſi peu vraiſemblable, dût un jour être compté parmi ceux de ma vie. Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi ne vous auroit pas craint davantage, & à ne conſidérer que votre âge & le mien, (je laiſſe à part ma façon de penſer) ma ſécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non-ſeulement ſans craindre pour moi-même, mais encore ſans faire la moindre réflexion ſur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos ſoins plus marqués, vos viſites plus fréquentes & plus longues, & le plaiſir qu'il ſembloit que vous priſſiez à me

voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout ſimple que vous me cherchaſſiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me diſiez ſur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre eſprit ſur d'autres matières, ne furent à mes yeux que les ſuites de la curioſité d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer ſur un ſentiment qui commence à troubler ſon cœur, ou ſur des idées qui occupent ſon imagination. Vos regards ne m'inſtruiſirent pas mieux, & je deſirois ſi peu de vous plaire, que je ne pus jamais penſer que je vous plaiſois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de ſçavoir ce qui vous agitoit, & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéreſſée pour moi-même dans vos ſecrets. Vous devez vous ſouvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaiſie qui me paroiſſoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeuneſſe, une ſorte de pitié m'empêcherent de vous impoſer ſilence auſſi durement que j'aurois

dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuſer de la façon dont un cœur qui en eſt à ſa premiere paſſion, la ſent, & la conduit. Cet amuſement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vue me faiſoit ſentir des mouvemens, qu'avant que vous m'euſſiez parlé, je ne connoiſſois pas. Je reconnus alors la néceſſité de vous fuir, mais je ne le pouvois plus. Un je ne ſçais quel charme, trop foible dans ſa naiſſance pour que je cruſſe avoir beſoin de le combattre, m'attachoit à vos diſcours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaiſir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord ſi ſenſiblement frappée, diſparut à mes regards. Chaque jour que nous paſſions à nous voir, me ſembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour ſeul pouvoit m'aveugler à ce point; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop ſûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le diſſimuler encore, je ne craignis

craignis pas de m'examiner, & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas ſans reſſource. Comme je ne ſouhaitois pas d'être vaincue ; je ne voulois pas voir que je l'étois déja. Convaincue enfin de l'extrême tendreſſe que vous m'aviez inſpirée, je cherchai du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte & le danger de la derniere foibleſſe. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet, & je jouiſſois du plaiſir de vous voir amoureux, d'autant plus paiſiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'eſt donc pas extraordinaire, Monſieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aie pas dit que je vous aimois, lorſque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'eſt point davantage, qu'après que mes ſentimens pour vous m'ont été connus, j'aie fait ce que j'ai pu pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir, & ſi je puis vous le dire, c'eſt à vous, & non à moi *qu'il a plû de faire une belle réſiſtance.*

Mais, Madame, répondis-je en begayant, je n'ai pas, à ce qu'il me ſemble, eu tort de vous le dire, vous con-

venez vous-même que vous m'avez résisté, & vous concevez bien que....
Vous hésitez ! interrompit-elle, achevez. Que voulez-vous que je vous dise, Madame, repliquai-je, plus déconcerté que jamais, l'expression dont je me suis servi a pu vous choquer, je suis fâché certainement qu'elle vous ait déplu; je... mais, ajoutai-je, voyant que je ne sçavois ce que je lui disois, il est tard, & vous voulez bien que je prenne congé de vous. Non, Monsieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore, ne peut se remettre, & les articles qui me restent à traiter avec vous, sont les plus importans pour moi.

Je me remis sur mon siege, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (sans raison apparente à ce que je crus) de m'asseoir sur un fauteuil qui touchoit à son canapé, ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, sans oser la regarder, & avec une sorte d'émotion tendre, que le récit qu'elle venoit de me faire, m'avoit involontairement donnée. Il est donc vrai, continua-t-elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir,

puisque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement ; mais après ce qui s'est passé entre nous, ce détour seroit aussi inutile que déplacé, & il vaudroit mieux pour moi que je vous eusse dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir une seule fois prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir à me reprocher, que je vous dois plus qu'à ma raison, le bonheur de n'avoir pas entiérement succombé, & que si vous aviez pu connoître toute ma foiblesse, je serois aujourd'hui, de toutes les femmes, la plus à plaindre. Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échappé; mais dans l'état où sont les choses, ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation, & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée, qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment, & je la trouvai si belle! elle étoit dans une attitude si négligée, si touchante, & toutefois si modeste! ses yeux qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assu-

roient encore de tant d'amour, qu'il se glissa dans mes sens, je ne sçais quel trouble, qui me disposant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus distrait.

Vous m'accusez, ajouta-t-elle, en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître respectable, & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'eusse dû faire? Si pour vous donner bonne opinion de moi, j'avois eu des vices à déguiser, des aventures malheureuses à couvrir, & qu'enfin je n'eusse pû, sans risquer de vous perdre, me montrer à vos yeux, telle que j'aurois été, pensez-vous que j'eusse été blâmable de chercher à vous en imposer? d'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécens, j'eusse déshonoré ma jeunesse, auroit-il été impossible que je fusse revenue à moi-même? vous ne le sçavez pas encore, Monsieur, mais vous apprendrez quelque jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes sur leurs premieres démarches, que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foiblesse de caractere, qui ne lui a point permis de résister au torrent & au mauvais exemple: que s'il est presque impossible de

ſe corriger des vices du cœur, on revient des erreurs de l'eſprit, & que la femme qui a été la plus galante, peut devenir, par ſes ſeules réflexions, ou la femme la plus vertueuſe, ou la maîtreſſe la plus fidelle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penſer, qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à perſonne. S'il eſt vrai que ç'ait été mon intention, je ſuis coupable d'une étrange fauſſeté: Non, Monſieur, j'ai aimé, & avec toute la violence poſſible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vu redouter moins. Peut-être prendrez-vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raiſon de me mépriſer. Il faudroit ſans doute, pour mériter votre eſtime, que je n'euſſe jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins deſiré, que vous auriez pu le deſirer vous-même, & quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas auſſi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les prémices.

Ce diſcours étoit ſi tendre! il me peignoit ſi bien la violence & la vérité de ſa paſſion! il étoit ſoutenu par

un ſon de voix ſi flatteur, que je ne pus l'entendre ſans me ſentir vivement ému, & ſans me repentir de faire le malheur d une femme qui, par ſa beauté du moins, ne méritoit pas une ſi cruelle deſtinée. Cette idée, ſur laquelle j'appuyai, m'arracha un ſoupir. Madame de Lurſay l'attendoit depuis trop long-tems pour qu'il lui échappât. Elle ſe tut pour un inſtant, me regardant toujours. Elle eſpéroit ſans doute que ce ſoupir me conduiroit plus loin; mais voyant que je m'obſtinois encore à garder le ſilence, elle pourſuivit ainſi.

Vous pouvez à préſent donner une libre carriere à vos idées; j'ai aimé, je l'avoue, & c'en eſt aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aie été capable. J'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger où il m'expoſoit, mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que par toutes ſortes de raiſons, je dois moins me reprocher, que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachés à votre âge, n'en avez ni la can-

deur, ni la sincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de ce reproche, (mais déja persuadé cependant que Versac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lursay offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aie donné lieu de croire que je ne suis pas sincere. Je puis avoir des torts avec vous; je les sens même: mais ils ne sont pas de l'espece de ceux dont vous vous plaignez, & si vous avez quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été trop crédule.

Eh! l'auriez-vous été, si vous m'aviez aimée, répondit-elle vivement? Ne m'auriez-vous pas, au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous? Pouviez-vous, sans vous dégrader vous-même, y ajouter foi? La façon dont je vis, & dont depuis si long-tems vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre esprit? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie assez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expose à faire penser qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude au déréglement, & que c'est toujours, pour celle même qui s'est le

mieux conduite, une foiblesse qu'on lui reproche d'autant plus, qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me soupçonner d'être dans ce cas, & plus je me sacrifiois, plus pour vous je m'écartois de mes principes, plus vous me deviez de reconnoissance & d'amour. Un autre que vous auroit senti que sa tendresse seule pouvoit m'étourdir sur la faute irréparable que la mienne me faisoit commettre; & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie; mais, ajouta-t-elle, en tournant vers moi des yeux qui se remplissoient de larmes, cette façon de penser n'étoit pas faite pour vous.

Avant même que vous fussiez sûr d'être aimé, vous m'avez fait essuyer des caprices, dont vous ne daigniez seulement pas vous excuser, & qu'il sembloit que vous fussiez fâché que je vous pardonnasse. Je vous ai vu dans le même tems, manquer à me rendre les devoirs même les plus simples, passer volontairement plusieurs jours sans me voir, ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable, &

agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paroissiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos transports ce qui auroit pu me les faire partager, & vous ne paroissiez jamais vous livrer moins au sentiment, que lorsque vous vous laissiez le plus emporter à vos desirs. Tous ces défauts ne m'échappoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux usages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'espérois que l'habitude d'aimer, vous ôteroit cette rudesse que je trouvois dans vos façons, que vous recevriez avec plaisir les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin vous rendre tel que je desirois que vous fussiez.

Ah! Madame, m'écriai-je, pénétré de ses larmes, transporté hors de moi-même, serois-je assez malheureux pour ne vous plus voir vous intéresser à moi? Non! continuai-je, en lui baisant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontés, j'en serai digne... Non,

Meilcour, interrompit-elle, je ne dois plus espérer de vous retrouver aussi tendre que je le voudrois. Les transports que je vous vois, ne peuvent plus ni me flatter, ni me séduire. Plus jeune, & par conséquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos desirs pour de l'amour. Ils m'auroient émue, & vous seriez justifié; mais vous avez déja éprouvé dans une occasion, où je pouvois céder sans avoir rien à me reprocher, puisque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au sentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il seroit vrai que je me fusse trompée en vous croyant amoureux de Madame de Sénanges, la façon dont vous m'avez parlé sur elle, me prouve que rien ne peut, ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais, est-il possible, lui dis-je tendrement, que vos craintes sur Madame de Sénanges aient été réelles? Avez-vous pu croire, que quand même elle eût voulu m'engager, j'eusse daigné répondre à ses soins? Oui, reprit-elle, Mme. de Sénanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faisiez,

que vous ne l'en auriez pas moins prise. Peut-être ne l'auriez-vous pas gardée : mais du moins elle vous auroit séduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût si indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi, le jour même que je vous ait dit que je ne voulois pas que vous vécussiez avec elle, vous ai-je retrouvés ensemble aux Tuileries? Quelle raison, si vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi ? Cette partie, dites-vous, s'est formée secrétement. Le mystere en étoit bien simple, & vous seul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Sénanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là-dessus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit passé entre vous & moi, vous étiez, de tous les hommes du monde, celui que j'aurois le moins voulu pour spectateur. J'abrége vos torts, comme vous voyez, & ne pese pas sur eux. Ce n'est pas

que je fusse embarrassée de me les rappeller tous; mais le reproche suppose de l'amour; & vous sentez bien qu'il ne m'est pas possible d'en vouloir conserver pour vous.

Ah! Madame, m'écriai je, plein d'un trouble qui ne me laissoit pas la liberté de réfléchir, vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon désespoir, vous y seriez sensible, si votre tendresse pour moi avoit été aussi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, seroit-il possible que je pusse encore me flatter de vous être chere? Dois-je même le souhaiter; est-il bien vrai que vous soyez fâché de me perdre? Vous qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez cru pouvoir vous justifier qu'en me cherchant des crimes, & qui ne doutez pas que le Marquis ne soit assez bien avec moi, pour que je ne l'aie pas fait cacher dans mon cabinet.

Pouvez-vous en parler encore, m'écriai-je, & ne vous croyez-vous pas assez justifiée dans mon esprit? Oui, reprit-elle en souriant, je vois bien que je le suis aujourd'hui, mais je ne serois pas surprise de ne l'être plus demain.

Eh ! quoi, lui dis-je, ne cesserez-vous pas de m'opposer d'aussi vaines terreurs ? Ah ! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous, est trop grand pour moi pour devoir être traité si légérement, & je suis perdue, si je ne suis pas heureuse. Non, repris-je, en la pressant dans mes bras, ma tendresse ne vous laissera rien à desirer.

Mais, Meilcour, répondit-elle, en paroissant rêver, ne pouvez vous pas être content de mon amitié ? Songez-vous que je ne vous préférerai personne, &, qu'à peu de choses près, j'aurai pour vous l'amour le plus tendre ? Croyez-moi, ajouta-t-elle, en me regardant avec des yeux que la passion la plus vive animoit, c'est l'unique parti qui nous reste, & ce que je vous refuse, ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, & plus enflammé encore par sa résistance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah ! cruel, s'écria-t-elle, en soupirant, voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez-vous pas déja assez de preuves de ma tendresse ? Levez-vous, ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte, vous ne voyez

que trop que je vous aime. Puissiez-vous un jour me prouver que vous m'aimez.

En achevant ces paroles, elle baissa les yeux, comme si elle eût été honteuse de m'en avoir tant dit. Malgré le tour sérieux que notre conversation avoit pris sur sa fin, je me souvenois parfaitement du ridicule que Madame de Lursay avoit jetté sur mes craintes. Je la pressai tendrement de me regarder. Je l'obtins ; nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impression de volupté que je lui avois vue le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progressions on arrive aux plaisirs, & combien l'amour les subdivise. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'essayois en tremblant, jusques où pouvoit aller son indulgence. Il sembloit que mes transports augmentassent encore ses charmes, & lui donnassent des graces plus touchantes. Ses regards, ses soupirs, son silence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes sens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment, & je me rendis enfin aussi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerai; mon crime me plût, & mon illuſion fut longue, ſoit que le maléfice de mon âge l'entretînt, ou que Madame de Lurſay ſeule le prolongeât. Loin de m'occuper de mon infidélité, je ne ſongeois qu'à jouir de ma victoire; ce que je croyois qu'elle m'avoit coûté, me la rendoit encore plus précieuſe; & quoique je ne triomphaſſe, dans le fond, que des obſtacles que je m'étois oppoſés, je n'en imaginai pas moins, que la réſiſtance de Madame de Lurſay avoit été extrême. Je n'en fus pas plutôt poſſeſſeur, que je ſentis renaître toute mon eſtime pour elle, & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les amans que Verſac lui avoit donnés, & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique choſe qu'alors je ſouhaitaſſe pour l'avenir, étoit qu'elle ne ceſſât pas de m'aimer; ſes charmes flattoient mes ſens, & ſon amour, qui me paroiſſoit prodigieux, ſe communiquoit à mon ame, & y répandoit le trouble le plus flatteur.

Je ſentois enfin diminuer mon erreur, mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me ſerois cependant peu à peu livré aux réflexions, ſi Madame de Lurſay avoit bien voulu ne pas m'inter-

rompre ; mais malheureusement pour ma raison, elle s'apperçut que je rêvois, & m'en montra une sorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laisser, & qu'en effet elle ne méritoit pas d'avoir. Je la rassurai donc. Jamais amante n'a été moins vaine & plus timide. Plus je la louois sur ses charmes, plus je m'en occupois, moins elle osoit, disoit elle, se flatter de leur pouvoir sur moi. Je paroissois transporté, peut-être je n'aimois pas. Etoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux transports, l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus séduisant ; enfin tout ce que l'amour a de charmant quand il ne se contraint plus, se succédoit sans cesse, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à des réflexions bien sérieuses.

Quelque enchanté que je fusse, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je sentis du vuide dans mon ame. Mon imagination seule étoit émue, & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois besoin de l'exciter. J'étois encore empressé, mais moins ardent. J'admirois toujours,

&

& n'étois plus touché. Ce fut en vain que je voulus me rendre mes premiers transports. Je ne me livrois plus à Madame de Lurſay que d'un air contraint, & je me reprochois juſques aux moindres deſirs que ſa beauté m'arrachoit encore.

Hortenſe, cette Hortenſe que j'adorois, quoique je l'euſſe ſi parfaitement oubliée, revint régner ſur mon cœur. La vivacité des ſentimens que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit paſſé. N'eſt ce pas dans la ſeule eſpérance de la voir que je ſuis venu chez Madame de Lurſay, me diſois-je ? Et pendant leur abſence, n'eſt ce pas elle ſeule que j'ai regrettée ? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je déteſtois ?

Ma ſituation devoit en effet m'étonner, d'au tant plus que j'avois été vain & jaloux ſans le ſçavoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvemens avoient pris ſur moi. Il étoit, au reſte, extrêmement ſimple que Madame de Lurſay, qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connoiſſance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu avec

elle. Ce que j'en puis croire aujourd'hui ; c'eſt que ſi j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement ſéduit : ce qu'on appelle l'uſage du monde, ne nous rendant plus éclairés, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait ſentir vivement combien il eſt honteux d'être fidele. Je n'aurois pas, à la vérité, été ſaiſi par le ſentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lurſay, & pour me vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été auſſi mépriſable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortenſe eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaiſir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lurſay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'uſage qui ne nous permet pas de réſiſter à une femme à qui nous plaiſons, j'aurois ſauvé mon cœur du déſordre de mes ſens, & par ces diſtinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétiſme de l'amour, je me ferois livré à tous les charmes de l'occaſion, ſans pouvoir courir le riſque d'être infidele.

Cette commode métaphyſique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrê-

me regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empressemens de Madame de Lursay augmenterent pendant quelque tems son chagrin ; mais soit que je m'ennuyasse de me trouver coupable, soit que je craignisse d'essuyer des reproches auxquels je n'aurois sçu que répondre, ou que dans l'ivresse où j'étois encore, le sentiment n'agît que foiblement sur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaisirs par les remords, arraché aux remords par les plaisirs, je ne pouvois pas être sûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me justifiois mon procédé, & je ne concevois point comment j'avois pu manquer à Hortense, puisqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas espérer de lui devoir jamais autant de reconnoissance que j'en devois à Madame de Lursay.

Je persuadois assez facilement à mon esprit, que ce raisonnement étoit juste ; mais je ne pouvois pas de même, tromper mon cœur. Accablé des reproches secrets qu'il me faisoit, & ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire, & de perdre dans de nouveaux éga-

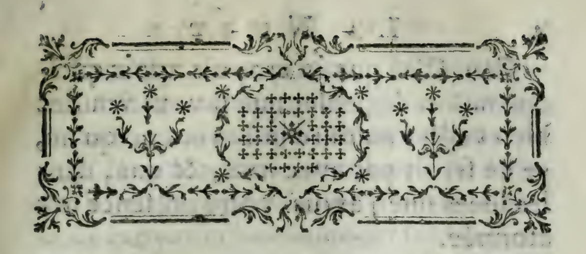
remens, un ſouvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai, & chaque inſtant me rendoit plus criminel, ſans que je m'en trouvaſſe plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fuſſe d'accord avec moi-même. Graces aux bienſéances que Madame de Lurſay obſervoit ſévérement, elle me renvoya enfin, & je la quittai, en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, très déterminé, de plus, à lui tenir parole.

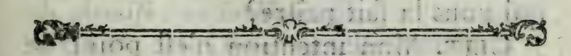
Fin de la troiſieme & derniere Partie.

LA NUIT
ET
LE MOMENT,
OU
LES MATINES
DE
CYTHERE.

Liſez, Cenſeurs rigides; il n'y a point ici d'amour criminel. OVIDE.



LA NUIT ET LE MOMENT.



DIALOGUE.

CIDALISE, CLITANDRE.

CIDALISE, *voyant entrer Clitandre en robe de chambre.*

AH, bon Dieu! Clitandre, quoi! c'eſt vous?

CLITANDRE. Votre ſurpriſe, Madame, a dequoi m'étonner; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour, & je ne comprends pas ce que vous trouvez de ſi extraordinaire dans la viſite que je vous fais.

CID. C'eſt que je croyois avoir quelque raiſon de penſer que ſi vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne ſeroit pas avec moi, & que, dans les idées que j'avois, votre préſence m'a étonnée.

CLIT. Cérémonie à part, ne produit-elle ſur vous que cet effet ? Ne vous embarraſſé-je pas plus encore que je ne vous ſurprends ? C'eſt qu'à la rigueur, cela ſeroit poſſible au moins.

CID. Cette idée vous eſt nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître ?

CLIT. Mon intention n'eſt point de vous en faire un myſtere : mais voudrez-vous bien me dire auſſi pourquoi vous avez été ſi étonnée de me voir chez vous ce ſoir, lorſque tant d'autres fois cela vous a paru ſi ſimple ?

CID. Il me le paroiſſoit alors que vous me donnaſſiez vos momens perdus; mais je ne vous crois pas aujourd'hui auſſi déſœuvré que je vous ai vu l'être quelquefois.

CLIT. J'avois ſur vous la même idée ; & c'eſt ce qui fait précisément que je ne ſuis pas ſans quelque ſorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma viſite un peu déplacée.

CID. Un peu déplacée ! J'admire tout à la fois le ménagement de vos termes, & paſſez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reſte, me faire la grace de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui ?

CLIT. Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma préſence ici vous cauſe tant d'étonnement.

CID. Vous ſerez bientôt ſatisfait. (*Elle paſſe dans ſa garde-robe, revient, change de chemiſe : on la déchauſſe.*)

CLIT. Ah Dieu ! quelle jambe !

CID. Oh ! finiſſez, Monſieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

CLIT. Je ne ſçais pas ſi c'eſt la premiere fois que je la loue ; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce n'eſt pas la premiere que je l'admire.

CID. Allez-vous mettre là-bas, ou ſortez.

CLIT. Vous me traitez ſinguliérement, Madame ; mais j'obéis. (*Elle ſe couche, dit à une de ſes femmes de reſter : Clitandre s'aſſied ſur un fauteuil auprès du lit.*)

CID. Quoi ! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec perſonne ?

CLIT. Quoi ! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Erafte ?

CID. Erafte ! Mais en vérité, vous n'y penfez pas mon pauvre Comte.

CLIT. Et je vous jure, belle Marquife, que je ne penfe pas plus à aucune des femmes qui font chez vous, que vous ne fongez à lui.

CID. Quoi ! pas même à Araminte ?

CLIT. Araminte ! ah, parbleu ! la plaifanterie eft délicieufe ! Eft-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici, que vous croyez qu'il faut que je l'y amufe ?

CID. Certes, le tour eft fin ! C'eft-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne fçavez pas pourquoi elle eft ici ?

CLIT. Oh ! pardonnez moi : pour les efpérances qu'elle y a, je les dévine ; & vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y eft. Je ne vous comprends pas ! il faut affurément bien craindre de manquer de monde, pour fe charger d'une pareille *efpèce*.

CID. En vérité, Clitandre, voilà une difcrétion bien inutile, ou un *perfifflage* bien ridicule ! Vous verrez auffi que c'eft moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimene, & que c'eft

encore ma faute ſi Beliſe, Luſcinde & Julie ſe trouvent chez moi en même tems.

CLIT. Oh ! pour celles-là, il ne ſe peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte & Valere, vous penſiez qu'elles y ſont pour moi.

CID. Mais je ne jurerois pas que vous fuſſiez dans l'honneur qu'elles me font, pour auſſi peu que vous le prétendez.

CLIT. Quelle folie ! Il y a plus de huit jours que je ſuis ici ; ils y ſont eux d'avant-hier ; elles y ſont d'aujourd'hui, & il me paroît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuſer d'être venues pour moi, que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

CID. Vous ne me croyez pas non plus aſſez imbécille pour m'en flatter.

CLIT. Vous auriez tort au reſte de vous plaindre de Valere, d'Eraſte & de Cléon. Il ſont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient : ils ſont dans les grandes regles ; & je parierois qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

CID. Je ſens toute la politeſſe de leur procédé ; mais Clitandre, il eſt donc bien vrai que ce n'eſt pas vous qu'elles cherchent ici ?

CLIT. Vous ſçavez ce qu'elles font.
CID. En ſçais-je plus ce qu'elles voudroient faire?
CLIT. Ah, Madame! ce n'eſt pas, permettez-moi de vous le dire, ſur des femmes, qui penſent auſſi-bien que celles-là, qu'on peut avoir de pareilles idées.
CID. En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule! Je ne vous preſſerai pas là-deſſus, puiſque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être; mais je ne pardonnerai jamais à Eraſte d'être venu me gâter un ſouper qui devoit être ſi délicieux.
CLID. Il ne me paroît pas extraordinaire que vous l'y aiez trouvé de trop; mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce ſouper auroit été ſi agréable pour vous?
CID. Quoi! vous ne ſentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues, & qui, ſans doute, conſervent encore des prétentions ſur vous, auroit eu de réjouiſſant pour moi?
CLIT. Il y auroit à moi de la ſottiſe à vous ſoutenir que je n'ai eu aucune d'elles; mais il y auroit aſſurément plus que de l'indiſcrétion à dire que je les

eus toutes. D'ailleurs, en ſuppoſant qu'elles m'aient toutes honoré de quelque bonté, qu'eſt-ce que cela importe aujourd'hui à elles, & à moi ? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens, que le haſard, le caprice, des circonſtances ont unis quelques momens, ſe ſouviennent de ce qui les a intéreſſés ſi peu ? Ce que je vous dis, au reſte, eſt ſi vrai, que ſoupant il y a quelque tems avec une femme, je ne me la rappellois en aucune façon, & que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue, ſi elle ne m'eût pas fait ſouvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CID. Je m'étonne que ce ſoit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces ſortes d'aventures.

CLIT. Je ſçais qu'on vous en accuſe ; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire eſt égal dans les deux ſexes.

CID. Il eſt cependant plus ſingulier dans une femme que dans un homme.

CLIT. Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à ſacrifier. Si, par le plus grand haſard du

monde, il ſe trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de ſacrifices à faire que nous-mêmes, je ne vois pas à propos de quoi l'on voudroit qu'elle ſe rappellât de certaines choſes plus que nous. Il n'eſt cependant pas auſſi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux perſonnes, qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaiſon, quelque peu de ſentiment même qu'elles y aient mis, s'en ſouviennent ſi peu; mais en même tems je ne crois pas qu'un oubli total de ces choſes-là ſoit abſolument ſans exemple.

CID. Pour moi, j'aime à penſer que cela n'eſt pas poſſible. Vous vous ſouvenez de Célimene, n'eſt-ce pas?

CLIT. Cela eſt fort différent. Notre affaire a été longue, & je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

CID. Si vous dites vrai, elle eſt bien heureuſe!

CLIT. J'en doute, puiſque je ne m'en ſouviens que pour la mépriſer au-delà de tout ce que je pourrois dire.

CID. Cruel! j'ai pourtant à vous parler de ſa part.

CLIT. De ſa part! à moi! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CID. Elle prétend que vous lui faites les injuſtices du monde les plus criantes, & que vous vous obſtinez à la condamner ſans l'entendre.

CLIT. Vous ſçavez mon hiſtoire comme moi-même, Madame, & puiſque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiete peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être ſurpris que ſçachant à quel point vous la connoiſſez, elle eût oſé vous prier de me parler pour elle, ſi Eraſte, qui a eu pour vous & devant moi, les plus condamnables procédés, ne m'avoit pas prié auſſi de vous parler pour lui.

CID. Sérieuſement, Clitandre, il vous en a parlé ?

CLIT. Oui, Madame, & avec une vivacité dont vous auriez ſans doute été contente, ſi vous en aviez été témoin.

CID. Oh ! très-contente ! cela n'eſt pas douteux ! Et ſelon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture ?

CLIT. Il eſt naturel qu'il vous en donne quelques-uns ; cependant, à ceux qu'il a lui-même, je le trouve aſſez modéré ſur cet article ; & à votre humeur près,

que vous maſquez, dit-il, ſous le nom de délicateſſe pour pouvoir vous y livrer avec moins de ſcrupule, il dit que vous êtes aſſez bonne femme, & que vous ne manquez abſolument pas de principes.

CID. L'inſolent ! je ne dirai ſûrement pas de lui la même choſe : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il eſt venu s'établir ici ?

CLIT. Il eſt vrai que ſon apparition m'a un peu ſurpris. Ce n'eſt pourtant pas que j'aie cru qu'il vînt ici ſans être ſûr que vous ne le trouveriez pas mauvais ; c'eſt le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

CID. De mon aveu ! pouvez vous le croire ? Sept ou huit jours avant mon départ, je ſoupois avec lui chez la petite Comteſſe. Il y fut queſtion du ſéjour que je comptois faire ici ; il eut l'audace de me dire qu'il viendroit m'y faire ſa cour. Comme je ſçais qu'il a des projets ſur cette pauvre petite femme, & que juſques à préſent elle n'entre pas dans ſes vues, je crus que pour la déterminer, il vouloit lui donner de la jalouſie, & qu'il me faiſoit l'honneur de croire que j'ai dequoi l'allarmer ; mais j'avois reçu ſi froidement ſa politeſſe, que je

vous avoue que je me flattois qu'il n'oſeroit pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaiſir que perſonne, & que rien ne peut égaler la ſurpriſe que j'aie eue en l'y voyant arriver. Auſſi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte, à qui il me ſemble que vous en voulez encore plus qu'à Célimene même.

Clit. Ma foi! en cas, comme je vous en ſoupçonne, que ce ſoit pour vous procurer quelques ſcenes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réuſſi, & que le ſouper a été d'une gaieté merveilleuſe.

Cid. Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarraſſant & plus triſte. Vous, entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient, (car vous ne pouvez pas diſconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient ſur vous.) Moi, en face d'Eraſte, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ſes prétentions, de ſes regards & de ſes propos; non! en vérité! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui & de fureur!

Clit. On en meurt à moins tous les jours, & je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aiſe que vous.

CID. Pour votre ſechereſſe avec Célimene, je n'en ai pas été bien ſurpriſe; mais à l'égard d'Araminte que vous avez.....

CLIT. Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie?

CID. Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Eſt-ce ma faute, ſi le Public vous la donne?

CLIT. Le Public! le Public, avec ſa permiſſion, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il eſt encore plaiſant le Public!

CID. Clitandre! vous n'êtes pas de bonne foi!

CLIT. (*Lui répond fort bas.*) Il eſt ſûr que ſi vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me ſera pas aiſé de vous entendre.

CID. La belle fantaiſie! A propos de quoi donc cet air de myſtere?

CLIT. (*Toujours fort bas.*) Eh! Juſtine?

CID. Eh bien! que vous fait-elle?

CLIT. Oh! rien! c'eſt ſeulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, & que je ne puis, tant qu'elle reſtera dans votre chambre, m'expliquer librement ſur certains articles.

CID. Je ne vois pas pourquoi vous voulez l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours derniers elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. Cela ſe peut ; mais en le ſuppoſant comme vous, je n'avois pas les mêmes choſes à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais il me ſemble que ſi vous vouliez bien que nous fuſſions ſeuls, cela n'en ſeroit que mieux.

CID. Voilà une ſinguliere idée ! Juſtine eſt une petite fille fort ſûre.

CLIT. Je n'attaque point ſa diſcrétion, & je ne doute point que vos ſecrets ne ſoient fort bien entre ſes mains ; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. Elle dort, & ſûrement elle ne vous entend pas.

CLIT. Elle peut le feindre, & m'entendre : enfin, Madame, qu'elle ſoit ou non endormie, ſa préſence m'inquiete & me gêne. Ou permettez-moi de me taire ſur ce que vous me demandez, ou conſentez que nous ſoyons ſeuls.

CID. Seuls ! .... Mais pourquoi ? ... en vérité ! cela eſt ridicule ! Non, toutes réflexions faites, je n'y conſentirai jamais.

CLIT. Comme il vous plaira, au reſte ; mais je vous avoue que j'ai peine à comprendre votre répugnance ſur une choſe ſi ſimple, qui me paroît tirer ſi peu à conſéquence pour vous, & qui m'eſt à moi ſi néceſſaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît ; mais aſſurément vous me ménagez peu ! Juſtine, Juſtine ! Voyez comme elle ne dormoit pas ! Juſtine ! vous pouvez vous coucher.

JUST. A quelle heure, Madame veut-elle qu'on entre demain ?

CID. (*Embarraſſée.*) Mais voilà une ſinguliere queſtion ! A l'heure ordinaire, apparemment ?

JUST. On attendra que Madame ſonne. (*Elle ſort.*)

CID. Eh bien ! Monſieur, vous venez de l'entendre ! elle vient de me tenir un joli propos ! Voilà pourtant à quoi vous m'expoſez !

CLIT. Mais, Madame, daignez donc vous mettre à ma place.

CID. Mettez-vous vous-même à la mienne, Monſieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle ſorte de ma chambre ſans la plus forte perſuaſion qu'elle nous y gênoit beaucoup ; que nous ſommes arrangés,

arrangés, & que ceci ; qui n'eſt bien aſſurément qu'une choſe de haſard à laquelle nous n'avons penſé ni vous ni moi, ne ſoit un rendez-vous très-décidé ?

CLIT. Elle a donc l'eſprit bien mal fait, votre Juſtine !

CID. (*D'un ton un peu bruſque.*) Elle l'a comme tous les gens de ſon eſpèce ; cela ne ſuffit-il pas ? Vous-même, que penſeriez-vous ſi vous appreniez demain qu'un des hommes, qui ſont ici, a paſſé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre ? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des hiſtoires ?

CLIT. Il eſt certain que je vous croirois pour cela quelque raiſon particulière ; mais Juſtine, qui eſt votre confidente, & qui ſçait qu'il n'y a rien entre vous & moi, ne doit pas penſer là-deſſus comme je pourrois faire. Eh ! plût au Ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, & que je le fuſſe autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire !

CID. Son abſence vous a rendu bien galant !

CLIT. Non, mais il eſt aſſez ſimple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'a-

vois dû rien gagner à son départ, que m'auroit fait qu'elle fût partie?

CID. (*D'un ton fort sérieux & d'un air un peu alarmé.*) Au moins, Monsieur....

CLIT. Eh! Madame, vous me connoissez. D'ailleurs que gagnerois-je à vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien de tout ce que je pourrois vous demander, ou que je vous offenserois, si je voulois tenter quelque chose?

CID. Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte? (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue.

CLIT. Ah! c'est autre chose.

CID. En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLIT. Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CID. Vous m'étonnez. Je croyois que c'étoit une obligation que l'on avoit à la Philosophie moderne.

CLIT. Je croirois bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, & à ne plus croire que nous agissons au hasard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous sçussions raisonner si bien,

nous faisions sûrement tout ce que nous faisons aujourd'hui ; mais nous le faisions, entraînés par le torrent, sans connoissance de cause, & avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus estimables qu'aujourd'hui ; mais nous voulions le paroître, & il ne se pouvoit pas qu'une prétention si absurde ne gênât beaucoup les plaisirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai : eh ! que n'en résulte-t-il pas pour nous ? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la société ; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t'on l'un avec l'autre ? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire ? on se reprend avec autant de vivacité que si c'étoit la premiere fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore, & jamais on ne se brouille. Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela ; mais l'amour, qu'étoit-il, qu'un desir que l'on se plaisoit à s'exagérer, un mouvement des sens, dont il avoit plû à la vanité des hommes de faire une vertu ? On sçait aujourd'hui que le goût seul existe ; & si l'on se dit encore qu'on s'aime, c'est bien moins

parce qu'on le croit, que parce que c'eſt une façon plus polie de ſe demander réciproquement ce dont on ſent qu'on a beſoin. Comme on s'eſt pris ſans s'aimer, on ſe ſépare ſans ſe haïr, & l'on retire du moins, du foible goût que l'on s'eſt mutuellement inſpiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconſtance imprévue d'un Amant accable-t-elle une femme? à peine lui laiſſe-t-on le tems de la ſentir. Des raiſons de bienſéance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un Amant ennuyeux, ou qui a ceſſé de paroître aimable? tous ſes amis ſe rélaient pour l'étourdir ſur le malheur de ſa ſituation. Lui prend-t-il un caprice? dans la minute il eſt ſatisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération? nous trouvons les mêmes reſſources dans la reconnoiſſance des femmes avec qui nous avons un peu intimément vécu; & je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la ſageſſe à ſacrifier à tant de plaiſirs quelques vieux préjugés qui rapportent aſſez peu d'eſtime, & beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la regle de leur conduite.

CID. Aſſurément, ſi vous croyez

tout ce que vous venez de me dire, vous avez jusques à présent agi bien peu d'après vos maximes, vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimene, & qui l'avez si tendrement aimée.

CLIT. Je l'ai adorée, j'en conviens! mais peut-être aussi est-ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre, que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

CID. Ah! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il est possible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentimens que ne l'a été Célimene; & vous auriez trop à vous reprocher, si vous cherchiez à vous venger, sur une Maitresse estimable, des affreux procédés de celle-là.

CLIT. Ce n'est pas non plus mon intention, & si vous connoissiez celle que mon cœur desire, vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle seroit barbare.

CID. Vous n'aimez donc plus du tout Célimene?

CLIT. Non, je vous le jure; mais en revanche, je ne connois personne qui m'inspire un si souverain mépris.

CID. Prenez-y garde, Clitandre. Vous croyez la haïr, & quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé, il s'en faut beaucoup que le cœur soit guéri.

CLIT. Je l'ai haïe sans doute, & avec une violence qu'il me seroit difficile de vous exprimer : mais il ne me reste plus à présent pour elle que ce mépris froid & paisible dont personne ne pourroit se dispenser de l'honorer si tout le monde sçavoit, comme moi, combien elle en mérite ; ce mépris enfin que vous, qui la connoissez si bien, avez pour elle.

CID. Seroit-ce Araminte qui l'auroit si absolument bannie de votre cœur ? j'aurois peine à le croire, & je vous avoue que j'en serois fâchée.

CLIT. Araminte ! Mais de bonne foi cela peut-il se supposer ! Pensez donc du moins une femme que l'on puisse aimer un peu.

CID. Mais que vient-elle donc faire ici ?

CLIT. Je crois que je m'en doute ; mais cela ne dit pas que je l'aime.

CID. Pourquoi aussi ne vous sentant point en disposition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laissée à Paris ? Car,

toute plaisanterie à part, c'est sans que je l'aie en aucune façon priée, & même sans qu'elle m'ait pressentie, qu'elle est venue s'établir chez moi ; & je vous le dis naturellement, elle me feroit plaisir de s'en retourner.

CLIT. Et à moi aussi, je vous le proteste. Je vous assure de plus, que si elle ne s'en va pas, c'est que je m'en irai, moi.

CID. Non, Clitandre, elle restera, & vous ne vous en irez pas.

CLIT. En vérité ! Madame, il est aussi trop singulier que vous croyiez que l'on puisse rester dans un lieu où l'on a le malheur de trouver une Araminte, surtout quand elle s'avise d'y être tendre.

CID. Oh çà ! Comte, je suis votre amie, & je crois que vous ne doutez pas de ma discrétion. Puisque le hasard de la conversation nous a portés sur elle, ouvrez-moi votre cœur, & ne me cachez rien de ce qui s'est passé entre elle & vous. (*Il rêve*) Ah ! je vous en prie ! au fonds, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en coûter pour me dire comment elle s'est engagée avec vous.

CLIT. Vous avez raison, & je sens bien que je ne devrois pas vous refuser

çe que vous me demandez ; mais ce ſont des choſes ſur leſquelles, ſoit principe, ſoit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'elle mérite peu de ménagemens, & que mille autres pourroient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en ſçavoir ; cependant....

CID. Le beau ſcrupule ! Vous l'avez eue, je le ſçais ; que vous reſte-t-il à m'apprendre que des détails ?

CLIT. Cela eſt vrai, & c'eſt à cauſe de cela préciſément que je ne conçois pas votre curioſité. Ces ſortes d'aventures ſont ſi peu variées, que qui en ſçait une, en ſçait mille. Au reſte, puiſque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

CID. Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau ; je ne vois pas.

CLIT. J'étois allé, au commencement de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avoit beaucoup de monde, Araminte entre autres, que perſonne ne deſire, & qui ſe prie par-tout. Je commençois à perdre beaucoup de la douleur que l'inconſtance de Célimene m'avoit cauſée, & de jour en jour ma liberté me devenoit plus à charge. Je brûlois de me rengager, & ſi vous me permettez de

vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde, vous aviez assez vivement blessé, reprenoit pour vous ses premiers penchans ; mais vous aimiez encore Eraste. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir, & la crainte de vous ennuyer & de vous déplaire en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos desirs, m'obligerent à garder le silence.

CID. Vous fîtes fort bien. J'aimois en effet Eraste avec la plus grande vivacité ; & sûrement vous n'auriez pas eu à vous louer du succès.

CLIT. J'avois aussi quelques raisons de croire que quand même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux. Quoi qu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisoit tous les jours. J'étois sûr que cette confidence ne feroit que vous tourmenter, & toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, & sur mes desirs, & sur ses infidélités.

CID. L'ingrat ! que je l'aimois ! Croiriez-vous bien que depuis qu'il m'a for-

cée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de tems que je me ſens pour lui cette indifférence profonde qu'il n'eſt plus poſſible de ſurmonter ?

CLIT. En ce cas, il eſt donc bien ſot de n'avoir pas avancé ſon voyage ; car à ne vous rien cacher de ſes idées, il n'eſt venu ici que pour ſe racommoder avec vous, & il en a l'eſpérance.

CID. Ce n'eſt en lui qu'un ridicule de plus ; mais j'avoue que je voudrois qu'il fût devenu ſincérement amoureux de moi.

CLIT. Ah ! qu'il entre encore d'amour dans ce deſir !

CID. Je conviens que l'on pourroit le ſoupçonner ; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'eſt ſans aucune idée, que je doive me reprocher, que je le forme.

CLIT. A vous parler franchement, j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez, que je croirai bien aiſément que vous ne l'aimez plus. Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, dites-moi, je vous prie, comment un petit homme ſi mauvais plaiſant, ſi peu fait pour plaire, d'une ſi miſérable ſanté....

CID. Ah ! Clitandre, me feriez-vous l'injure de croire que j'aie pu faire

quelque attention à ce dernier article ?

Clit. Non, aſſurément ! Mais c'eſt qu'un Amant malade, pour ainſi dire, de profeſſion, eſt, à ce que je crois, toujours moins amuſant qu'un autre. Vous conviendrez du moins que ſi ce n'eſt pas une raiſon de rejetter un homme, ce n'en eſt pas non plus une de le prendre.

Cid. Auſſi ne fut-ce pas ce qui me détermina en ſa faveur. Grand Dieu ! que l'amour eſt un ſentiment bizarre ! Quand je vois aujourd'hui ce même objet qui, il n'y a encore que ſi peu de tems, avoit ſur moi tant de pouvoir ; lorſque je juge de ſang froid cet homme qui a été ſi dangereux pour mon cœur, j'avoue que j'ai peine à comprendre qu'il ait pu me tourner ſi violemment la tête, & que j'en ſens contre moi-même la plus forte indignation.

Clit. Vous êtes donc bien ſûre que vous ne renouerez pas avec lui ?

Cid. Quelle idée ! Dans le tems même que je mourois de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui, & les diſpoſitions, où je me trouve, ne me permettent pas de craindre qu'il puiſſe à préſent ce qu'alors il ne put pas.

CLIT. (*Avec inquiétude.*) Eſt-ce que vous penſeriez à en prendre un autre?

CID. Non, je vous le jure ; mais s'il étoit vrai que j'aimaſſe, je me flatte que je ſçaurois triompher de mon amour, & le laiſſer même ignorer à celui qui en ſeroit l'objet.

CLIT. Cruelle! pouvez-vous former de pareils projets!

CID. Eh ! que vous importe que.... Mais reprenez votre hiſtoire.

CLIT. Croyiez-vous que je n'euſſe rien de plus intéreſſant à vous dire?

CID. Je ne ſçais ; mais vous ne pouvez me dire rien qui me faſſe autant de plaiſir.

CLIT. Ce que vous me dites eſt aſſez peu poli ; mais vous affligez plus mon cœur, que vous ne mortifiez mon amour-propre.

CID. Finiſſez donc! Attendrai-je éternellement? Vous êtes inſupportable !

CLIT. Eh bien! Araminte, en me voyant, me deſtina *in petto* au glorieux emploi de l'amuſer. Vous ſçavez avec quelle promptitude elle fait connoiſſance, vous connoiſſez ſon indécente familiarité, & ſes agaceries, mille fois plus indécentes encore. Nous ſommes libertins : je n'avois rien dans le cœur

pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point, mais elle me tenta. Je lui parlai ſur le ton qui convenoit également à ſon caractere & à la ſorte d'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi. Loin de s'en offenſer, les deſirs les moins flatteurs pour elle, & les moins tendrement exprimés, lui parurent une paſſion violente qu'elle ne pouvoit recompenſer trop tôt. La façon vive, & aſſez peu honnête dont je lui expoſai mes intentions, acheva de me concilier ſon eſtime. Je lui dis des choſes très-libres; elle les prit pour des galanteries. Je ne voulois pas, comme vous le croyez bien, d'affaire en règle avec elle ; mais je la jugeois bonne pour une paſſade, & je réſolus de m'en amuſer tant qu'elle reſteroit chez Julie. En revenant de la promenade, le haſard nous fit paſſer par un petit boſquet aſſez obſcur. Par le même haſard, nous nous étions inſenſiblement ſéparés de la compagnie. Je trouvai, & le lieu très-propre à prendre avec elle les plus grandes libertés, & elle ſi diſpoſée à me les ſouffrir, que je ne ſçais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laiſſoit con-

tinuer avec une patience admirable. Cependant une foibleſſe lui prit, & ce que je me reprocherai toujours ! j'eus l'indignité d'abuſer de l'état où je l'avois réduite.

CID. Ah ! grand Dieu ! comment ! vous ! ....

CLIT. Oui, Madame on ne ſçauroit pouſſer plus loin le manque de reſpect ; j'en ſuis encore d'une honte !

CID. Mais, Clitandre, avec votre permiſſion, les faits ſont-ils bien tels que vous me les racontez ?

CLIT. Ils ſont ſi ſimples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une hiſtoire. Vous me connoiſſez aſſez pour ſçavoir qu'ordinairement je ne ments pas. D'ailleurs tout cela n'eſt qu'un coup de foudre, & ils ſont, depuis quelque tems, devenus auſſi communs que l'on prétend qu'ils étoient rares autrefois.

CID. Je vous avoue que je ſçais qu'Araminte a eu quelques affaires, & que le Public la croit peu cruelle ; mais elle eſt étourdie, aſſez méchante. Sa conduite eſt legère, ſa langue ne l'eſt pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtoit beaucoup de choſes, & qu'elle étoit dans le fond plus coquette que

galante. Vous me confondez ! Après ?

CLIT. Je ſuis poli, moi ; & quoiqu'elle ne me fît pas de reproches, je crus qu'il étoit de la bienſéanee que je lui fiſſe des excuſes. Elle les reçut comme une ſuite de bons procédés de ma part, & en fut ſi enchantée, qu'elle voulut abſolument que j'allaſſe, quand tout le monde ſeroit couché, les lui reitérer dans ſa chambre. Cette affaire, comme vous le voyez, ne commence pas tout-à-fait ſur le ton du ſentiment, & il me ſemble qu'elle s'étoit miſe elle-même dans le cas de ne m'en pas oſer demander. Je lui rends juſtice ; d'abord elle n'y penſa pas plus que moi. Le ſouper fut fort gai : elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme, qui ne ſe contraint qu'à un certain point, peut accorder à quelqu'un en aſſez nombreuſe compagnie. Je les reçus comme je le devois, ou plutôt comme je ne le devois pas, puiſque j'y répondis. Cependant, par vanité, je la priai de vouloir bien ſe contenir un peu. Elle fut tout l'après-ſouper d'une tendreſſe exécrable. Enfin on alla ſe coucher, & je paſſai dans ſa chambre le plutôt qu'il me fut poſſible.

CID. Vous y allâtes !

CLIT. Assurément! Que vouliez-vous donc que je fisse ? Pouvois-je manquer à ma parole ? Elle m'attendoit! Je la trouvai couchée, & j'avoue que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avoit laissé prendre, celle de me mettre dans son lit n'avoit rien qui dût la choquer à un certain point. En effet, la seule chose qu'elle me demanda, fut de vouloir bien éteindre les bougies, ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice : je ne les aime pas, & je lui refusai durement la grace qu'elle me demandoit. Quand elle vit que je ne me prêtois pas à ses intentions, elle eut la complaisance de plier à mes volontés. Les bougies resterent allumées, & les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir ensemble familiérement; & j'étois sur le point de lui avoir encore les dernieres obligations, lorsqu'une tendre inquiétude la saisit. Elle se rappella que je ne lui avois pas encore dit que je l'aimois, & me protesta, si je ne la rassurois pas sur mon cœur, que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avoit pour moi, & quelques preuves même qu'elle m'eût déja données de sa foiblesse, elle sçauroit indubitablement la vaincre. Je sentois

tois bien que ſi elle m'eût aimé, elle n'auroit pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inſpiroit; mais la bienſéance, & l'état où j'étois, ne me permettoient que de la tromper, & je lui répondis que je ne concevois pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnois de mes ſentimens, elle pût s'obſtiner à en douter. Elle avoit juſques-là paru ne ſe livrer à ſa tendreſſe qu'avec contrainte; mais la certitude d'être aimée banniſſant ſes ſcrupules, elle devint d'une tendreſſe, d'une vivacité, d'une ardeur incompréhenſibles. Ah! ſi vous aviez vu, Madame! Non! c'eſt que cela étoit d'une beauté! ...

CID. (*Séchement.*) Je le crois, Monſieur le Comte, mais n'en ſupprimez pas moins ces agréables détails.

CLIT. Enfin, quoique j'euſſe dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politeſſe me condamnoit à lui faire des remercimens; & ſi ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, & elle en fut ſi contente, qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fiſſe encore. Mon Dieu! quand j'y ſonge, que c'eſt une digne femme! Cependant, malgré tout

ce que je lui devois, & la ſorte d'égarement où nous mettent toujours les premieres bontés d'une femme, ſoit que nous devions, ou ne devions pas les recevoir avec tranſport, il m'avoit paru que j'aurois été plus heureux encore, & que j'aurois eu moins à prendre ſur mon imagination, ſi elle eût eu autant à ſe louer de la nature, qu'elle ſembloit le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentoit, je la priai donc de le faire ceſſer. Rien n'étoit ſi ſimple, ni même ſi galant que cette priere. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette propoſition bleſſoit mortellement ſa pudeur.

CID. Ah ! quel conte ! Ce ſcrupule étoit bien placé !

CLIT. Enfin; elle ne vouloit pas, mais je voulois, moi, & quelque réſiſtance qu'elle m'oppoſât, je voulus ſi bien, qu'elle fut obligée de céder. Ah ! Madame...

CID. Quoi donc ?

CLIT. Ah ! quel monſtre !

CID. Elle ! vous m'étonnez ! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de ſi horrible. Sa gorge n'eſt point

parfaite, mais elle n'eſt pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné, la main aſſez jolie, le pied aſſez bien, & j'ai oui dire que tout cela devoit faire penſer ....

CLIT. Eh ! mon Dieu ! Madame, ſi vous ſçaviez combien peu il faut ſe fier aux regles, & combien tous les jours, ſoit d'une façon, ſoit d'une autre, nous y ſommes attrapés, vous ne ſeriez pas ſi ſurpriſe de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle ſemble promettre.

CID. Qu'avant l'aventure du boſquet, vous jugeaſſiez d'elle comme je faiſois tout-à-l'heure, cela me paroît tout ſimple ; mais ce que je ne conçois pas, c'eſt qu'après vous ayez été la trouver dans ſa chambre avec autant d'empreſſement que ſi vous l'euſſiez trouvé charmante.

CLIT. Si j'avois l'honneur d'être un peu plus intimément connu de vous, vous ne me feriez pas cette queſtion. D'ailleurs, après ce qu'elle avoit bien voulu faire pour moi, comment vouliez-vous que je lui refuſaſſe d'aller la trouver ? Il ne me reſtoit de parti à prendre que de la ſatisfaire, ou de m'enfuir. Le dernier auroit ſans doute été le plus ſage ; mais malheureuſement il

ne me vint pas dans l'eſprit. Au ſur-plus, je m'étois inſtruit dans le boſquet moins que vous ne penſez. L'inſolence n'a jamais permis l'examen, & ſi je n'eus pas de quoi la croire parfaite, du moins ne pûs-je pas non plus la trouver auſſi déteſtable qu'elle l'eſt en effet.

Cid. Ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, ſoit auſſi galante. L'amour-propre devroit au moins lui tenir lieu de principes; car en ſuppoſant qu'elle ſe fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne ſeroit pas poſſible que tous les hommes, qu'elle a eu, ſe fuſſent accordés pour ſervir ſa vanité, ou que s'ils ont eu la politeſſe de la ménager, ou la fauſſeté de l'entretenir, que le peu de tems qu'ont duré les liaiſons qu'elle a voulu former, & mille autres circonſtances auſſi propres à nous faire ouvrir les yeux ſur nous-mêmes, ne l'euſſent pas déſabuſée.

Clit. Nous ſommes ſur cet article auſſi faux, ou auſſi polis que vous le croyez, & nous quittons ordinairement une femme ſans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne ſoit intéreſſée à le faire. Il eſt certain,

au reſte, que ſi j'euſſe ſçu combien la noble confiance qu'Araminte a en elle même eſt mal fondée, je ne l'aurois pas priſe; mais j'étois à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'aient eue; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir ſe vanter de l'avoir poſſédée, & elle eſt peut-être la femme de France que l'on connoît le plus, & ſur laquelle pourtant on trouveroit le moins de renſeignemens. Elle eſt enfin de ces ſortes d'eſpèces dont on ne dit rien, ou par égard pour ſoi-même, ou par méchanceté pour les autres.

CID. Vous ne la connoiſſiez donc point du tout?

CLIT. Pardonnez-moi. Je la connoiſſois comme nous nous connoiſſons tous. Je l'avois trouvée deux fois à l'Opéra dans la loge de Julie; j'avois ſoupé avec elle autant de fois, je crois, chez la même; je l'avois rencontrée à la Cour chez les Princeſſes: mais dans toutes ces occaſions nous nous étions parlé fort peu, & ſoit que mon attachement pour Célimene lui impoſât, ſoit qu'elle-même eût à la Cour, contre ſa coutume, quelque affaire ſuivie, elle m'avoit regardé avec une indifférence

que je voudrois bien qu'elle eût eu la bonté de me conſerver.

CID. Je n'ai pas à préſent de peine à le croire. Mais voilà un inſupportable rideau, de retomber toujours ! Arrangez-le donc de façon qu'on n'ait pas beſoin de l'arranger ſans ceſſe.

CLIT. Si vous le vouliez, je pourrois mieux faire. Vous n'êtes pas prude, je ne ſuis point impertinent ; je vais m'aſſeoir ſur votre lit. (*Elle lui fait place.*)

CID. Vous dûtes au moins lui trouver des charmes, qui en général vous touchent aſſez ? Vous m'entendez, ſans doute ?

CLIT. A elle ! Elle n'en a point.

CID. Ah ! pour cela, Clitandre, je ne ſçaurois vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ſes tranſports, de ſa vivacité....

CLIT. Vous vous trompez. Tous ces tranſports n'étoient pas plus cauſés par ce que vous penſez, que par l'amour-même, qui ſûrement n'y entroit pour rien. C'étoit une galanterie qu'elle me faiſoit gratuitement ; pure générosité de ſa part, ou, pour parler plus juſte, habitude & fauſſeté. Elle ſçait que les femmes, qu'il nous eſt impoſſible d'intéreſſer, ne nous plaiſent pas, & elle ne

feignoit tant d'ardeur, que pour me faire croire qu'elle m'aimoit, & pour m'en donner à moi-même.

CID. Puisqu'elle avoit dans le fond si peu de sensibilité, quel besoin avoit-elle de vous voir si ardent ?

CLIT. Elle a l'imagination fort vive & fort déréglée, & quoique l'inutilité des épreuves, qu'elle a faites en certain genre, eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas se persuader qu'elle soit née plus malheureuse qu'elle croit que d'autres ne le sont, & elle se flatte toujours qu'il est réservé au dernier, qu'elle prend, de la rendre aussi sensible qu'elle desire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne soit la source de ses déréglemens, & de la peine qu'elle prend de jouer ce qu'elle ne sent pas. Ajoutons aussi que ces sortes de femmes sont fort vaines, & que sans avoir besoin en aucune maniere qu'un homme soit si singulier, leur amour-propre desire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui passent nos forces ou nos desirs. Je dirai plus, c'est qu'aujourd'hui il est prouvé que ce sont les femmes à qui les plaisirs de l'amour sont le moins nécessaires, qui les recherchent avec le plus de fureur, & que les

trois quarts de celles, qui se sont perdues, avoient reçu de la nature tout ce qu'il leur falloit pour ne l'être pas.

CID. C'est une chose que je sçais comme vous, & que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

CLIT. C'est, je vous l'avoue, un fort plaisant siecle que celui-ci, & délicieux à considérer un peu philosophiquement.

CID. Faisons dans cet instant ce que ce siècle paroît faire toujours; ne refléchissons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t-elle digne de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour vous?

CLIT. Il faut que vous me croyiez bien peu vain & bien vrai pour me faire une pareille question. Qu'il y a de femmes à qui je mentirois, si elles m'en faisoient une pareille!

CID. Cela feroit assez égal avec moi.

CLIT. C'est ce que je pense, & pour vous dire la vérité, si elle eut dequoi ne pas regarder, comme perdus, les momens qu'elle vouloit bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme absolument bien employés. Elle, ne piquant pas à un certain point ma fantaisie, moi, n'étant plus assez jeune pour que la vanité me tînt lieu du goût qu'elle ne m'inspiroit pas,

vous pouvez aiſément juger que la converſation languiſſoit quelquefois entre nous. Ne ſçachant plus que faire de cette groſſe femme-là, connoiſſant aſſez ſes ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuſer, ne pouvant avec décence la quitter ſi-tôt, & craignant l'ennui, je me divertis à chercher ſi elle étoit en effet auſſi ſinguliérement tendre qu'elle ſe croyoit obligée de le paroître. Malgré l'art avec lequel elle jouoit ce quelle n'étoit pas, je m'étois fort bien apperçu de ce qu'elle eſt. Mais comme ſur certaines choſes les femmes ſont extrêmement capricieuſes; que ce qui ne paroîtroit pas à l'une, digne de la plus legere attention, eſt pour l'autre un objet conſidérable; qu'il y en a beaucoup qui, par une tournure d'eſprit particuliere, préferent l'illuſion à la réalité; que chacune enfin a ſes idées & même ſes manies, je crus, puiſque le ſérieux l'avoit intéreſſée ſi peu, qu'il falloit l'eſſayer par les minuties. Ce parti non ſeulement étoit le plus raiſonnable, mais encore (ce qui peut-être vous étonnera) c'eſt qu'il me parut le plus convenable, Devineriez-vous bien, Madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire?

CID. Vous ne vous flattez pas peut-

être que je répondrai à cette queſtion ? Quel fut le ſuccès de vos ſoins ?

CLIT. De m'ennuyer à périr, & de me laſſer comme un chien. Enfin excédé d'elle & de ma ſotte curioſité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec ſi peu de raiſon de les tenter.

CID. L'avez-vous eue long-tems ?

CLIT. Plus que je devois : cinq ou ſix jours, à ce que je crois, plus ou moins.

CID. Quoi ! cette femme que vous trouviez ſi horrible ? Libertin !

CLIT. Lorſque nous revînmes à Paris, nous en uſâmes comme ſi c'eût été aux Eaux que nous nous fuſſions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois ſans nous parler de rien, & même ſans qu'elle & moi en puſſions dire la raiſon; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus ſimple politeſſe. Enfin un mois après, je la trouvai à un ſouper que Valere nous donnoit à ſa petite maiſon. Luſcinde, elle, Julie, une petite Provinciale, parente de Luſcinde, étoient les femmes. Les hommes étoient Valere, Oronte, Philinte, & moi. Le ſouper fut, on ne peut pas plus fou. Lorſqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous nous

partageâmes le jardin. Araminte, qui, pendant le ſouper, s'étoit reſſouvenue de m'avoir vu quelque part, & m'avoit fait d'aſſez tendres agaceries, me dit, quand nous fûmes ſeuls, qu'elle avoit une grande nouvelle à m'apprendre, qu'il lui étoit arrivé un grand bonheur. Je devinai aiſément ce qu'elle vouloit me dire, & mon premier mouvement fut de l'en croire ſur ſa parole; mais nous étions ſeuls: j'avois ſoupé; je me ſouvins qu'il n'y avoit rien ſur quoi elle méritât d'être crue, & je voulus voir ſi elle me diſoit vrai. Croiriez-vous bien, Madame, qu'elle m'avoit menti?

CID. Je m'en doutois. Une ſi noire perfidie ne vous donna pas apparemment le deſir de renouer avec elle?

CLIT. De renouer! Je l'aurois battue! Cependant, depuis cette malheureuſe nuit, elle a jugé à propos de s'acharner ſur moi, a décidé que dans toutes les regles j'étois obligé de l'aimer, m'a ſuivi, tourmenté, excédé par-tout. Qu'elle y prenne garde! on n'a des complaiſances pour elle que parce qu'on la croit ſans conſéquence; je la perdrai ſi je parle.

CID. Mais, Clitandre, ne me ſupprimez-vous pas quelques ſoins, quelques

lettres tendres, quelques ſermens d'aimer toujours, mille choſes enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien, & que nous avons toujours le malheur de compter pour trop ? Eſt-il bien vrai que vous n'ayez pas trouvé dans ſa poſſeſſion plus de charmes, & que ſa conquête ne vous ait pas coûté plus de tems que vous ne me l'avez dit ?

CLIT. Non, Madame, je vous jure. Le ſentiment, le goût & le plaiſir ne ſont entrés pour rien dans notre affaire; & ce qu'elle me fait aujourd'hui eſt d'une injuſtice affreuſe. En arrivant ici, elle m'a ſignifié avec hauteur qu'elle venoit pour me faire expliquer. Je lui ai répondu avec tout le reſpect que j'ai pour ſon ſexe, & tout le mépris que peut inſpirer ſa perſonne, qu'il ne ſe pouvoit pas que nous euſſions rien à démêler enſemble. Quand elle m'a vu ſi bien armé contre la dignité, elle eſt revenue au ſentiment, & m'a demandé en grace d'aller cette nuit dans ſa chambre, ou de la recevoir dans la mienne, & je l'ai bien cordialement aſſurée que je ne ferois ni l'un, ni l'autre.

CID. C'étoit en effet ce que vous pouviez faire de mieux : auſſi dans le fond n'étoit-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyois des affaires.

CLIT. Je n'en avois, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes, qui ſont chez vous, votre imagination m'avoit-elle donc deſtiné ?

CID. A Julie, au moins.

CLIT. A Julie ! Mais eſt-ce que je l'ai eue donc ?

CID. Comment ? ſi vous l'avez eue ! En vérité ! la queſtion eſt admirable !

CLIT. Elle ne me paroît pas, je le confeſſe, auſſi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable ; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'auſſi intimes liaiſons, lorſque je ne lui ai jamais rendu de ſoins.

CID. Je crois pourtant ſçavoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre ? vous friſſonnez. Eſt-ce que vous vous ſouviendriez d'Araminte ?

CLIT. Je ne ſerois pas ſurpris que ſon idée produiſît ſur moi cet effet ; car véritablement ce n'eſt jamais ſans horreur que je me la rappelle.

CID. Vous paroiſſez mourir de froid ?

CLIT. Cela n'eſt pas bien extraordinaire. La nuit devient fraîche, je n'ai pour tout vêtement que ma robe-de-chambre, & je commence à la trouver terriblement légere.

CID. J'en ſuis fâchée. Je deſirois d'apprendre votre hiſtoire avec Julie, & ce contre-tems me choque à un point que je ne puis dire. De quoi auſſi vous aviſez-vous de n'avoir qu'une robe-de-chambre de taffetas ? La belle idée ! Mais il ne ſe peut pas, du moins je me plais à le penſer, que deſſous vous ſoyiez tout nud.

CLIT. Le plus exactement du monde. Eh ! pourquoi pas ? Nous ne ſommes encore qu'au commencement de l'automne.

CID. (*Fort ſéchement.*) Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît; mais vous me permettrez de vous repréſenter que pour paſſer dans le mien, vous vous êtes mis dans un aſſez ſingulier équipage.

CLIT. (*Embarraſſé*,) Vous me faites faire une réflexion qui me peine, & je ne ſçaurois vous exprimer à quel point je ſuis honteux de vous faire penſer un inſtant que j'aie pu avoir l'intention de vous manquer

CID. (*Avec dignité.*) Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *bégueulerie*, & qui pourroit bien être ce que l'on appelloit *pudeur* autrefois ; mais je vous avoue que

je ne comprends pas comment vous aviez imaginé de paroître devant moi dans l'état où vous êtes.

CLIT. (*En lui baiſant reſpectueuſement la main.*) Ah! Madame, vous me percez le cœur. Je n'étois qu'à demi, s'il faut le dire, dans le deſſein de paſſer chez vous. Je le voulois, je ne le voulois pas. Je craignois de prendre mal mon tems, & ſi vous me permettez d'être vrai juſqu'au bout, l'idée du rendez-vous, que je vous ſuppoſois, me tourmentoit au-delà de toute expreſſion. Je n'ai jamais pu réſiſter au deſir de ſçavoir ſi en effet vous en aviez donné un. Abſorbé dans ma rêverie, je me ſuis machinalement laiſſé déshabiller ; je l'étois enfin quand je me ſuis déterminé à entrer chez vous. La confuſion de mes idées, notre converſation qui a commencé ſur le champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de ſonger à l'état ou j'étois, où j'ai le malheur d'être encore, & dont je vous demande autant de pardons que ſi j'euſſe effectivement eu le deſſein de vous offenſer.

CID. (*Avec plus de douceur.*) Je ſuis bien-aiſe d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne penſois; mais vous

conviendrez, je crois, que tout autre à ma place auroit trouvé votre procédé d'une légéreté inexprimable.

CLIT. Je n'aurois pas été ſurpris non plus que toute autre que vous m'eût ſuppoſé quelque idée qui pouvoit prouver aſſez peu d'eſtime ; mais vous, Madame, vous qui me connoiſſez, vous qui ſçavez à quel point je vous reſpecte, (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me ſeroit impoſſible non ſeulement de vous manquer, mais encore d'en former le deſir) comment ſe peut-il que vous me mettiez dans la néceſſité de m'en juſtifier ?

CID. Je me ſens en effet ſi peu faite pour être mépriſée, qu'il ne vous ſera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me mépriſez pas. Mais laiſſons cela, parlons d'autre choſe. Eh bien ! Julie ?

CLIT. Julie ſûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il eſt, & cela ne m'inquiete guère.

CID. Il m'eſt aſſez égal auſſi que vous en mouriez, & dans quelque poſition que vous vous trouviez, je veux, ne fût-ce que pour vous punir, que vous me diſiez ce que je vous demandois lorſque vous m'avez forcée de m'interrompre.

CLIT.

CLIT. Vous desirez donc cette histoire bien vivement ?

CID. Oui, très-vivement, je n'en disconviens pas.

CLIT. Eh bien ! puisque c'est absolument que vous le voulez, je sçais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, si vous l'agréez.

CID. Et c'est.

CLIT. Mais c'est que vous ne voudrez peut-être pas ?

CID. Voyons toujours.

CLIT. C'est... de me laisser coucher avec vous.

CID. Rien que cela ?

CLIT. Pas davantage.

CID. (*D'un air moqueur.*) Vous avez perdu l'esprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

CLIT. Je n'ai pas une si lourde méprise à me reprocher. C'est, je vous jure, en tout bien & en tout honneur que je vous propose....

CID. Après tout, ce que je viens de vous dire, ce seroit à moi une assez belle inconséquence de vous accorder ce que vous me demandez.

CLIT. Eh ! Cidalise, quand il est question de sauver la vie à quelqu'un, qu'est-ce qu'une inconséquence ?

CID. Allez, Clitandre, vous êtes fou, mais de ceux qu'on enferme.

CLIT. Mais se peut-il que vous doutiez de mon respect pour vous ?

CID. Non, je veux croire que vous me respectez beaucoup, & comme c'est une idée qui me flatte, je ne vous mettrai assurément pas à portée de me la faire perdre.

CLIT. Songez donc à ce que vous me dites. Nous sommes seuls. Tous vos gens sont loin de vous, hors Justine, qui ne vous seroit pas d'un grand secours, puisqu'il n'y a au monde personne de si difficile à réveiller. Vous êtes dans un état qui vous livreroit, presque sans défense, à mes emportemens, si j'oubliois assez ce que je vous dois pour oser tenter rien qui vous déplût, & pourtant vous voyez que même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce soit, je ne vous ai seulement pas fait la plus legere proposition. Je ne vois pas bien pourquoi je serois moins sage dans votre lit que je ne l'ai été dessus. Accordez moi, de grace, ce que je vous demande ; rien ne tire moins à conséquence.

CID. (*En colere.*) Oh ! Clitandre, vous m'excédez ! Je n'y consentirai jamais.

CLIT. Eh bien ! Madame, il faut donc vous épargner la douleur d'y consentir. (*Ici il ôte sa robe-de-chambre, la jette dans la ruelle, se précipite dans le lit de Cidalise, & la prend dans ses bras.*)

CID. (*Avec effroi.*) Clitandre ! Monsieur ! si vous ne quittez point mon lit ! si vous ne me laissez pas ! si vous ne vous en allez point, je ne vous reverrai de mes jours !

CLIT. (*Vivement.*) Mais, Madame, y pensez-vous ? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris ? Que voudriez-vous, si quelqu'un venoit ici, que l'on imaginât de la situation dans laquelle on nous trouveroit tous deux ?

CID. (*Avec emportement.*) Tout ce qu'on voudroit. Il n'y a rien que je ne m'expose à faire penser, plutôt que de me voir réellement victime de votre témérité.

CLIT. Ah ! Madame ! Lucrece même ne pensa pas comme vous.

CID. (*Avec fureur.*) Je crois encore que vous plaisantez !

CLIT. Cela seroit assez déplacé dans la colere où j'ai le malheur de vous mettre, & je vous le proteste, beaucoup plus innocemment que vous ne pensez.

CID. (*Toujours du même ton.*) Allez,

Monſieur, il eſt infame à vous d'abuſer, comme vous faites, de mon eſtime & de mon amitié. Laiſſez-moi, je vous abhorre ! Laiſſez-moi, vous dis-je.

CLIT. Si je vous retenois, c'étoit beaucoup moins pour vous faire violence, que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre ! eh bien ! que vous fais-je ? Je ſuis pourtant avec vous dans le même lit ; à ma ſageſſe, devriez-vous le croire ?

CID. Taiſez-vous ; je vous déteſte ! Que voulez-vous que penſent demain mes gens quand ils verront mon lit ?

CLIT. Rien du tout, Madame ; car je le referai avant que de m'en aller.

CID. Ah ! ſans doute ce ſera, je crois, un bel ouvrage.

CLIT. Vous verrez. Oh ça ! ne m'abhorrez donc plus tant ; rapprochez-vous un peu de moi, & que la tranquillité, où vous me voyez auprès de vous, vous raſſure.

CID. Vous pouvez compter que ſi vous oſez tenter la moindre choſe, vous ſerez à jamais l'objet de ma plus cruelle averſion.

CLIT. Soit. Puiſſiez-vous en effet me haïr autant que je deſire que vous m'aimiez, ſi vous avez à vous plaindre de moi !

CID. Je ne pardonne pas même une propoſition, quelque modérée qu'elle puiſſe être.

CLIT. Cela eſt dur, par exemple! N'importe, je le veux bien. Point de propoſition; auſſi-bien ne ſeroit-ce pour moi qu'une honte de plus.

CID. Je voudrois bien que vous le cruſſiez.

CLIT Je ne ſçais pas comment les autres penſent ſur ces ſortes de choſes; mais pour moi, je n'ai jamais trouvé plaiſant d'être refuſé. N'en étions-nous pas à Araminte?

CID. Non, nous l'avions paſſée. Mais eſt-ce que réellement vous comptez reſter dans mon lit?

CLIT. Eh! Madame! il me ſembloit que cela étoit arrangé, & que nous avions fait nos conditions.

CID. (*Riant.*) Quoique je ſois aſſurément très-fâchée contre vous, il m'eſt impoſſible de ne pas rire de la ſingularité de ce qui m'arrive.

CLIT. Dans le fond je crois qu'il eſt plus ſage à vous de vous en faire un objet de plaiſanterie qu'un ſujet de colere.

CID. De quoi vous aviſez-vous auſſi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit

où l'on ne vous desire pas du tout, lorsqu'il y en a tant ici où je suis sûre que vous auriez été reçu à bras ouverts ?

CLIT. Je ne puis pas douter, par exemple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grace ; mais je crois qu'elle est la seule chez vous de qui je puisse l'attendre.

CID. Et la seule peut-être de qui vous ne la voulussiez point recevoir. Si Julie, par exemple....

CLIT. Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou pour mieux dire, je ne desire pas plus l'une que l'autre ; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le vouloit, je ne lui tiendrois pas rigueur comme à l'espèce de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paroît pas tout simple ?

CID. C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espèce de sensibilité qui vous amuse tant, que l'autre ne vous en a montré.

CLIT. A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai que Julie devroit avoir la préférence ?

CID. Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fût pas égal, je crois que l'on auroit beau jeu à parler contre la plus aimable des deux.

CLIT. Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient absolument lieu de tout?

CID. Non, mais je suis persuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choses.

CLIT. Il est réel qu'elles nous en plaisent davantage, en général s'entend; car tous les hommes ne sont pas là-dessus du même avis.

CID. Autant que j'ai pu le remarquer, vous n'êtes pas moins injustes à notre égard sur cet article, que vous ne l'êtes sur beaucoup d'autres. Une femme est-elle comme Araminte? elle vous ennuie. Joue-t-elle ce qui lui manque? elle vous choque? En a-t-elle? quelque plaisir qu'il en résulte pour vous, vous la craignez. Comment faut-il donc qu'elles soient à cet égard pour vous plaire, ou pour ne pas vous causer d'inquiétude?

CLIT. Comme vous, Madame; qu'elles aient cette sensibilité modérée que l'Amant lui-même est obligé de chercher, qui n'est émue que par sa présence, déterminée que par ses caresses, & que tout autre que lui voudroit vainement éveiller.

CID. Oserois-je bien vous demander qui vous a donné sur moi de si belles connoissances ?

CLIT. Eraste, sans doute, puisque je ne vis pas avec Damis.

CID. L'indigne ! Quoi ! il est donc vrai que les hommes se confient ces choses-là ?

CLIT. Oui, quand, ce qui leur arrive souvent, ils n'en ont pas d'autres à se dire ?

CID. Quelle horreur !

CLIT. Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'est pas bien ; mais ils n'attaquent presque tous une femme que par vanité ; & la vanité seroit-elle satisfaite d'une triomphe qu'on ignoreroit ?

CID. Que nous sommes à plaindre de ne le pas sçavoir !

CLIT. Je ne lui aurois sûrement pas fait les mêmes confidences, moi.

CID. Eh ! qui le sçait ?

CLIT. (*Vivement.*) Quoi ! Cidalise, vous en doutez ? C'est quelqu'un, que vous honorez de votre estime, que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité ! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas ? Vous ne répondez rien ?

CID. C'eſt que je crois vous avoir aſſez peu offenſé. J'aime mieux, au reſte, avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal penſé de vous, que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir penſé trop bien.

CLIT. C'eſt-à-dire que vous ne doutez pas que vous ne fuſſiez victime de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

CID. Je crois qu'il vous eſt aſſez égal qu'à cet égard je penſe de vous mal ou bien, & moi-même, pour vous dire la vérité, je n'ai pas encore arrangé tout-à-fait mes idées ſur votre compte.

CLIT. (*D'un air piqué*) Oh ! pour cela, vous n'aviez pas beſoin de me le dire. Il y a long-tems que je ne doute pas que je ne vous ſois l'homme du monde le plus indifférent.

CID. J'aimerois aſſez que vous m'en fiſſiez une querelle ; il y auroit à cela bien de la vanité.

CLIT. Je croyois bien, que vous y en trouveriez plus que de ſentiment ; mais, avec votre permiſſion, cela ne dit pas que vous rencontraſſiez juſte.

CID. Ah ! ah ! cela eſt aſſez nouveau ! Eſt-ce que vous voudriez me

faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

CLIT. (*En s'approchant d'elle d'un air tendre & soumis.*) Mais de bonne foi, vous-même ne le croyez-vous pas ?

CID. Non, en honneur !

CLIT. (*En s'approchant d'elle un peu plus.*) En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattois pas de vous trouver reconnoissante ; mais je vous avoue que je vous croyois plus instruite.

CID. (*Fort sérieusement.*) D'un peu plus loin, je vous prie.

CLIT. Quel sang froid ! & qu'il est insultant !

CID. (*Séchement.*) Je ne sçais s'il vous choque ; mais il me semble qu'il ne devroit pas vous surprendre. A ce que je vois, vous avez formé de grands projets, & conçu de terribles espérances !

CLIT. Je ne croyois pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

CID. Mon Dieu ! Je sçais que vous n'en méritez aucun, & je crois aussi ne vous en pas faire ; mais je voudrois bien toujours que vous vous en allassiez.

CLIT. Je vous obéirois ſans balancer, puiſque j'ai le malheur de vous déplaire où je ſuis, ſi je ne trouvois pas de danger pour vous, à vous quitter actuellement. Araminte ſûrement m'ira chercher, j'ignore quel tems elle prendra pour me faire ſa viſite. J'ai à craindre, en ouvrant votre porte, de la trouver à la mienne, & cette aventure ſeroit d'autant plus affreuſe, que, comme vous ſçavez, mon appartement eſt en face du vôtre.

CID. Ah ! pourquoi vous a-t-on logé-là ?

CLIT. Je n'en ſçais rien ; mais on ne m'auroit pas ſans doute donné cet appartament, ſi vous ne me l'aviez pas deſtiné.

CID. A quelle heure comptez-vous donc me quitter ?

CLIT. Que ſçais-je, moi ? Demain matin. On ne ſe leve pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous, & perſonne ne pourra ſe douter que j'ai paſſé la nuit dans vos bras.

CID. Dans mes bras !...

CLIT. Hélas ! je me trompe : c'eſt vous qui êtes dans les miens, & qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

CID. Ah ! ne me rappellez point ce qui ſe paſſe entre nous ; j'en ſuis d'une honte !... Mais, car il faut tout prévoir, ſi nous nous endormons ? Il eſt vrai que c'eſt Juſtine qui entre toujours la premiere.... Je ſerois cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il ſeroit impoſſible qu'elle imaginât qu'ayant fait une choſe auſſi ſinguliere que celle de vous laiſſer coucher avec moi, je n'euſſe rien de plus à me reprocher.

CLIT. Véritablement elle ne le devroit pas, & par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous ſeriez ennuyée, & Juſtine par deſſus le marché, me croira l'homme du monde le plus heureux, & ne gardera peut-être pas ſes conjectures pour elle toute ſeule.

CID. Non, toutes réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il eſt au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs, la nuit s'avance : ſi ſon intention eſt de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déja fait, & vous ne me perſuaderez pas qu'elle attende dans le coridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, Monſieur, il faut que vous vous en alliez; je le veux, & le veux abſolument.

CLIT. Soit, Madame, puiſque vous en voulez bien courir les riſques.

CID. Ah! les riſques que vous voulez me faire enviſager, ne ſont rien, exiſtaſſent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, ſi vous reſtiez ici.

CLIT. Ah! que craignez-vous de moi? Ce n'eſt pas avec les ſentimens, que vous m'inſpirez, que l'on oſe le plus.

CID. (*D'un air moqueur.*) Vos ſentimens! . . .

CLIT. C'eſt-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime?

CID. (*Avec humeur.*) Non aſſurément, je ne le crois pas : mais demain je pourrai peut-être vous dire mieux que ce ſoir, ce que je penſe de votre cœur. Vous me ferez, je vous le repete, le plus grand plaiſir du monde de ſortir de mon lit, & je voudrois bien n'être plus forcée de vous le redire.

CLIT. (*Vivement.*) Pardonnez ſi je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y ſuis en cet inſtant, eſt ſi doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez miſes! . . . Ah! Madame, quelle idée! Eſt-il con-

cevable que je ſois couché avec la plus aimable femme du monde, & celle de toutes dont les faveurs me flatteroient le plus ! que je la tienne dans mes bras, que je l'y ſerre ! qu'il n'y ait entre elle & moi que les obſtacles les plus légers, & qu'elle ne me permette pas de les franchir !

CID. C'eſt en effet à moi une grande cruauté !

CLIT. Eh quoi! payerez-vous toujours mes ſoins de cette affreuſe indifférence ?

CID. Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendiſſiez de bien ſérieux. Je ſçais, à la vérité, que quelquefois je vous inſpire des deſirs ; mais, Clitandre, des deſirs ne ſont pas de l'amour, & quoique vous les exprimiez, à peu de choſe près, comme la paſſion même, j'ai trop d'uſage du monde pour m'y méprendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, & mille femmes feroient ſur vous la même impreſſion que moi.

CLIT. Que vous vous plaiſez à le croire ! Cruelle ! . . .

CID. Clitandre, nous ſommes amis depuis trop long-tems pour que j'uſe avec vous de tous les petits détours que nous croyons ordinairement devoir à la décence de notre ſexe, & que dans

le fond nous ne mettons en œuvre que pour satisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grace de ce jargon frivole, & de cette fausseté avec lesquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il seroit infame à vous de me parler d'amour, sans en ressentir, & je crois pouvoir vous dire que notre amitié, même à part, vous me devez d'autres procédés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai desfortes raisons pour ne pas croire) vou m'aimez depuis bien long-tems.

CLIT. Oui, Madame, je vous aime depuis l'instant que mon bonheur vous a offerte à mes jeux.

CID. Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plû à vous chercher des distractions. Car enfin, sans compter toutes les femmes de l'espèce d'Araminte avec lesquelles vous vous êtes amusé, vous avez eu, depuis que nous nous connoissons, Aspasie & Célimene. Vous les avez toutes deux très-tendrement aimées. La mort de la premiere a pu seule rompre les nœuds qui vous attachoient à elle ; & si l'autre ne vous avoit pas fait la plus noire des perfidies, vous y tiendrez encore. Il est, permettez-moi de vous le dire, bien sin-

gulier que m'aimant autant que vous me le dites, vous ayez pu vous attacher si fortement à d'autres, & que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos sentimens.

CLIT. Eh ! comment vouliez-vous que je fisse? Lorsque nous nous connûmes, vous aimiez éperduement Damis. Il vous quitta, j'étois en Italie. Quand j'en revins, Eraste s'étoit attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore, il vous plaisoit déja. Quel tems donc pouvois-je prendre pour vous parler de ma tendresse?

CID. Vous faisiez bien de vous taire, puisque vous me croyiez prise; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire si légérement. Il est encore naturel que je pense que si vous m'aviez aimée, vous auriez tâché de faire diversion. C'étoit du moins ce qu'un autre auroit fait; mais chacun a ses maximes.

CLIT. J'ai là-dessus celles de tout le monde, & vous m'auriez trouvé pour le moins aussi empressé qu'Eraste, si vous eussiez répondu avec moins de froideur à la Lettre que je vous avois écrite de Turin sur l'inconstance de Damis, & que vous eussiez paru faire un peu d'attention

tention à l'offre que je vous y faisois de mon cœur.

CID. En effet! il est très-singulier que dans le tems que je mourois de douleur des infames procédés d'un homme à qui j'étois attachée depuis mon entrée dans le monde, je n'aie pas répondu favorablement à des propositions assez tendres, il est vrai; mais que je devois beaucoup plus attribuer à la politesse qu'à l'amour.

CLIT. Vous les auriez attribuées à leur véritable cause, si elles eussent eu dequoi vous plaire. Non, Madame, mon amour vous auroit importunée, & sans doute il vous importuneroit encore.

CID. Cela se pourroit; ma tranquillité me plaît. Les deux épreuves que j'ai faites, n'ont pas dû me disposer à un nouvel engagement, & d'ailleurs je pense de façon à ne pas vouloir passer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore, j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires; je m'en méprise. Le Public a été indigné de l'inconstance de Damis, que je ne méritois assurément pas; mais il m'a blâmée d'avoir pris Eraste, & avec un cœur tendre & vrai, n'ayant été que

foible, peut-être on me croit galante, ou du moins née avec de grandes diſpoſitions à le devenir. Je dois, & je veux me laiſſer oublier.

CLIT. Eh ! Madame, quand vous avez pris Eraſte, eſt-ce d'avoir une nouvelle paſſion que le Public vous a blâmée ? & penſez-vous que le choix de l'objet n'y ſoit entré pour rien ? C'eſt une tyrannie de ſa part peut-être ; mais enfin il veut que ce qui nous paroît aimable, lui plaiſe, & ne nous pardonne pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'eſtimer, & vous ne pouvez pas ignorer qu'Eraſte ne s'eſt pas acquis ſon eſtime. J'oſerai même vous dire que ſi vous m'aviez choiſi, l'on n'en auroit point parlé de même. Eraſte peut l'emporter ſur moi par les agrémens ; mais j'oſe dire que l'on fait de ma façon de penſer un autre cas que de la ſienne ; & je n'en veux pour preuve que ce qui arrive à Célimene, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté, qu'Araminte ne l'eſt pour ſe donner à tout le monde. Les diſpoſitions, où vous êtes, ne dureront pas toujours. Vous êtes née tendre, & ſi les malheurs, que vous avez éprouvés, vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont

point détruit en vous le besoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes sentimens; mais si jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé la préférence.

CID. Nous verrons alors. Tout ce qu'à présent je puis, & crois même devoir vous dire, c'est que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, & que je veux bien même ne pas douter que je n'eusse été aussi heureuse avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me suis donnée.

CLIT. (*En lui baisant tendrement la main.*) Ah! Madame, vous comblez mes vœux! Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

CID. On ne peut pas moins, à ce qu'il me semble. Vous venez de vous engager tout-à-l'heure à ne m'en parler jamais, & c'est une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

CLIT. Ah! pouvez-vous penser que je vous l'aie donnée sérieusement, & que je puisse garder le silence sur une passion renfermée si long-tems, lorsque je puis me flatter qu'en le rompant, je ne vous déplairai pas?

CID. Je ne crois pas que ce ſoit cela que je vous ai dit; mais laiſſons, de grace, cette diſcuſſion. Vous ne mourez plus de froid à préſent, & vous m'obligeriez de vous ſouvenir que vous me devez l'hiſtoire de Julie.

CLIT. En vérité! Madame, il eſt affreux pour moi que vous vous ſouveniez encore qu'elle eſt au monde. D'ailleurs, je n'ai rien à dire de Julie, moi.

CID. Ah! des réſerves! J'en ſuis bien-aiſe! vous m'en verrez à votre tour.

CLIT. Encore une fois, Madame, je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous ſçaviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit, vous ne voudriez ſûrement pas m'y transformer en hiſtorien.

CID. Toutes ces excuſes ſont inutiles. Ou nous parlerons de Julie, ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue?

CLIT. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, ſinguliérement opiniâtre! Mais en ſuppoſant que j'euſſe eu Julie, & qu'il y eût dans notre affaire quelque choſe de fort plaiſant, & qui la diſtinguât de toutes les autres de ce genre, ce ſeroit actuellement l'hiſtoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

CID. Pour vous, peut-être!

CLIT. Et ſi déplacée, que ſi l'on écrivoit notre aventure de cette nuit, & que dans la poſition, où nous ſommes enſemble, on vît arriver cette hiſtoire-là, il n'y auroit perſonne qui ne la paſſât ſans héſiter, quelque plaiſir que l'on pût s'en promettre.

CID. Ce ſeroit ſelon le goût & les idées du Lecteur.

CLIT. Il n'y en a point, je crois, qui aimât que pour un long narré l'on vînt lui couper le fil d'une ſituation qui pourroit l'intéreſſer.

CID. Je ne vois pas pour moi, ce qu'il y a de ſi intéreſſant dans celle où nous nous trouvons. J'avoue qu'elle peut être extraordinaire, & qu'il n'eſt pas bien commun qu'un homme vienne ſe mettre d'autorité dans le lit d'une femme qui n'eſt faite, d'aucune façon, pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouveroit pas cela vraiſemblable, & l'on feroit bien. Il devroit le paroître moins encore qu'elle l'eût ſouffert; mais pour de l'intérêt, & une ſituation, je ne vois pas....

CLIT. Eh bien! Madame, quand tout ce que vous dites ſeroit vrai, je n'en voudrois pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous faire des hiſ-

toires, lorſque je ne dois vous parler que de ma tendreſſe, & tâcher de vous déterminer à y être ſenſible.

CID. C'eſt donc fort ſérieuſement que vous en avez formé le projet ?

CLIT. Oui, Madame, & ce n'eſt en vérité pas de cette nuit.

CID. Je croyois avoir quelques raiſons de penſer le contraire, & ſi la nuit étoit moins avancée, je pourrois vous les dire; mais je ſens le ſommeil qui m'accable, & je voudrois bien que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLIT. Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconſéquente !

CID. C'eſt encore une diſcuſſion dans laquelle je ne me ſoucie pas d'entrer. Inconſéquente, injuſte même, pis encore ſi vous le voulez, je conviendrai de tout, pourvu qu'il vous plaiſe de quitter mon lit.

CLIT. Si vous ſçaviez combien j'aurois d'envie de n'en rien faire ?

CID. A la rigueur, cela ſe pourroit; mais je ne crois pas que dans cette occaſion ce ſoit ni vos deſirs, ni vos répugnances que je doive conſulter.

CLIT. Oh çà ! parlons ſérieuſement. Que voulez-vous me donner pour que je ne diſe pas que j'ai couché avec vous ?

Cid. Voilà une très-mauvaiſe bouffonnerie, Monſieur. Ne badinons pas, je vous prie, ſur cet article. Quand je ſonge à ma ſotte complaiſance! ...

Clit. Et moi à mon imbécillité! ... Ah! ce qui m'en conſole, c'eſt que, comme effectivement elle eſt incroyable, perſonne ne la croira; & dans une ſottiſe auſſi grande que celle que je fais, c'eſt toujours beaucoup que de pouvoir mettre ſon honneur à couvert.

Cid. Je vous entends! C'eſt-à-dire que vous ne vous tairez pas ſur cette aventure, & que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible, & de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

Clit. Je ne croyois pas, par exemple, que ce que je viens de dire, pût s'interpréter comme vous faites. Mais, à propos de cela pourtant, s'il vous plaiſoit de m'accorder quelques faveurs?

Cid. Quelques faveurs! Ah! je n'en accorde pas, ou je les accorde toutes.

Clit. Toutes! eh bien, ſoit. (*Ici il perd aſſez indécemment le reſpect. Elle ſe défend avec fureur, & lui échappe.*)

Cid. (*Avec une colere froide.*) Je vois, Monſieur, que quoique vous viviez

avec moi depuis long-tems, vous ne m'en connoiſſez pas davantage. Je n'emploierai point contre vous des cris, qui ne feroient que rendre ma ſottiſe publique : mais comme je ne ſuis ni prude, ni galante, que les coups de tempérament & les éclats de vertu ne ſont pas à mon uſage, je ne ferai pas de bruit; mais vous ne m'aurez point, & s'il eſt vrai que vous penſiez à moi, vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'eſt à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

CLIT. Ah ! Madame, que je ſuis loin encore du bonheur que vous aviez ſemblé me promettre ! & que, ſi vous penſiez ſur mon compte comme vous me l'avez dit, vous vous offenſeriez peu de tout ce que mon amour pourroit tenter ! Eh ! ne vous ai-je pas donné de mon reſpect les preuves les plus fortes que vous puiſſiez jamais en exiger? Je vous adore ! Quand ma paſſion pour vous feroit moins vive, vous êtes belle, je ſuis jeune ! La ſituation, où je me trouve avec vous, eſt peut-être la plus pénible ſituation dans laquelle on puiſſe jamais ſe trouver. Je meurs de deſirs, & vous n'en doutez pas ! Ce-

pendant n'ai-je pas été aussi sage que vous m'avez prescrit de l'être! Mes mains se sont-elles égarées? Ai-je abusé des vôtres? Et maître de disposer, du moins à bien des égards, de la plus aimable femme du monde, ne m'avez-vous pas trouvé aussi retenu qu'aujourd'hui je le serois avec cette exécrable Araminte qui m'inspire de si violens dégoûts? Je veux ne point mériter de récompense, & que vous ne croyiez pas me devoir des faveurs par cette seule raison que je n'ai pas tenté de vous en arracher; mais qu'au moins l'effort, que je me suis fait, trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la passion la plus vive qui fut jamais, vous prouve la vérité de mes sentimens!

CID. J'admire les hommes, & je considere avec effroi tout ce que le moment peut sur eux! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendresse, & quoiqu'il se puisse que vous ayez toujours eu pour moi une sorte de goût, & que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'est accrû, j'ai plus d'une raison de penser que je ne vous inspire pas d'amour. Mais vous êtes désœuvré, seul avec moi la nuit; & par

une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'eſt preſque pas croyable, & dont moi-même je doute encore, j'ai ſouffert que vous vous miſſiez dans mon lit ! Quand je ſerois moins bien à vos yeux, je vous inſpirerois des deſirs, & ſur-tout celui de triompher de moi dans ce moment même, pour avoir une aventure ſinguliere à raconter. Convenez que ſi je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment, de cette violente paſſion que vous voudriez que je vous cruſſe.

Clit. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Madame, que je ſçais que l'on eſt auſſi ingénieux à trouver des raiſons contre ce qui déplaît, qu'habile à s'affoiblir celles qui s'oppoſent à un goût qui nous eſt cher. Vous n'ignorez pas, quand vous voulez paroître penſer de moi ſi déſavantageuſement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la ſeule gloire de les vaincre, des femmes pour qui je ne ſentois rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette juſtice ; mais les tems ſont changés, & ce ſeroit en vain qu'aujourd'hui je l'attendrois de vous. Il faudroit, pour l'obtenir, que je vous aimaſſe auſſi peu que

vous le desiriez (*En cet endroit il lui baise la main avec tendresse & respect, & continue jusqu'à ce qu'elle lui répond. De son côté elle l'écoute avec une extrême attention, & un air fort embarrassé*) Eh! Madame, pourquoi me chercher des crimes? pourquoi avoir la cruauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendresse? Vous ne m'aimez point? Est-il possible que vous ne croyiez pas me rendre assez malheureux! Vous me reprochez mon silence! Quoi! c'est parceque je n'ai j'amais osé vous dire que je vous aime que vous doutez de mes sentimens? Hélas, & dans quel tems ai je pu me flatter que cet aveu ne vous déplairoit point? Ai-je jamais pu, sans vous offenser, vous dire que je vous adorois? Ignorois-je vos engagemens, & devois-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire légere ou perfide? Je vous vois libre enfin, & assez heureux pour l'être moi-même, je pouvois, il est vrai, vous parler de ma tendresse; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux seuls ont osé vous en instruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devois travailler à y disposer votre cœur. Vous m'avez vu constamment attaché sur vos pas,

vous préférer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattois de vous rencontrer, & ne connoître de plaisir que celui de passer ma vie auprès de vous. Eh bien! Madame, continuez donc de me haïr : vous me verrez, toujours constant & soumis, préférer toutes les rigueurs, dont vous m'accablerez, aux faveurs que je pourrois attendre d'une autre. Mon amour vous déplaît, je consens à ne vous en jamais parler, pourvu que vous me permettiez de vous le témoigner sans cesse.

CID. (*Avec émotion.*) Ah! traître! serois-je en effet assez malheureuse pour desirer que vous me disiez vrai? (*Ici Clitandre la serre dans ses bras, & elle ne se défend que mollement.*)

CLIT. Cidalise! charmante Cidalise! que si vous le vouliez, vous me rendriez heureux!

CID. Eh! croiriez-vous long-tems l'être? Vous donner mon cœur, & tout ce que je sçais qu'enfin je vous donnerois avec lui, ne seroit-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible situation dont je ne fais que de sortir? Glacée encore par le souvenir de mes peines, je vous avoue que je ne regarde l'amour qu'avec horreur, & que je

voudrois vous haïr de ce que vous cherchez à me plaire, & de ce que peut-être ce n'eſt pas inutilement que vous le cherchez.

CLIT. (*En ſe rapprochant d'elle.*) Daignez, de grace, ne vous pas faire de ſi triſtes idées. Que ce que j'ai été juſques ici vous raſſure ſur l'avenir. Tournez les yeux vers moi, & que, s'il ſe peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine! (*Elle ſoupire.*) Ces craintes cruelles ne ſe diſſiperont-elles point, & paroîtrez-vous toujours déſeſpérée de vous voir dans mes bras? (*Elle ſoupire encore, le regarde tendrement, s'approche de lui, & ne le trouve pas à beaucoup près auſſi reſpectueux qu'il lui promettoit de l'être.*

CID. (*En ſe défendant.*) Ah!... Clitandre!... que faites-vous?... Si vous m'aimez!... Clitandre!... Laiſſez-moi!.... je vous l'ordonne. (*Il obéit enfin; elle pleure, & s'éloigne de lui avec indignation.*

CLIT. (*D'un ton piqué.*) Je m'apperçois trop tard, Madame, qu'emporté par mon ardeur, me flattant à tort que vous ne la déſapprouviez pas, je me ſuis expoſé à vous déplaire. La douleur, que vous cauſe mon audace, m'apprend que je ſuis le dernier des hom-

mes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir, & je ne comprends pas en effet comment j'ai pu m'aveugler ſur cela ſi longtems. (*Elle ne lui répond rien ; il ſe tait auſſi, en ſoupirant : enfin voyant qu'il ne lui parle plus.*

CID. (*Sans le regarder, & d'un ton fort ſec.*) Je crois, Monſieur, qu'il ſeroit tems que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLIT. Oui, Madame, je le penſe comme vous. Je ferai même plus que vous ne ſemblez exiger, & je vais vous quitter pour jamais.

CID. Allez, Monſieur. Puiſſiez-vous oublier mon imprudence, & ne m'en faire un crime ni devant vous, ni devant perſonne !

CLIT. Eh ! Madame, je puis n'être pas digne de votre tendreſſe ; mais je le ſerai toujours de votre eſtime, & vos procédés, tout durs qu'ils ſont, n'altéreront jamais dans mon cœur le profond reſpect que j'ai pour vous.

CID. (*Ironiquement.*) J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée !

CLIT. Je ne chercherai point à excuſer une choſe qui vous a déplû, quoiqu'il

ne me fût peut-être pas bien difficile de la juſtifier; mais vous me voulez coupable, & je croirois l'être en effet, ſi j'entreprenois de vous faire remarquer votre injuſtice. C'eſt au tems que je laiſſe à vous la faire ſentir, & plaiſe au Ciel qu'il ne m'en venge pas! Adieu, Madame, je vais.... (*Il paroît chercher quelque choſe.*)

CID. (*Toujours ſans le regarder.*) Que cherchez-vous donc, Monſieur?

CLIT. Madame, c'eſt ma robe-de-chambre. Dans la ſituation, où nous ſommes enſemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je paruſſe déshabillé à vos yeux.

CID. (*Toujours froidement.*) Vous vous aviſez tard d'obſerver les bienſéances avec moi. Attendez, Monſieur, vous l'avez jettée de mon côté, & je vais vous la donner.

CLIT. (*Se rapprochant d'elle avec tranſport.*) Cruelle! eſt-il bien vrai que vous me perdiez avec ſi peu de regret, & que ce ſoit l'homme du monde, qui vous aime le plus tendrement, que vous accabliez de votre haine?

CID. Hélas! Monſieur, vous ne ſçavez que trop que je ne vous hais pas.

CLIT. Eh bien! s'il eſt poſſible que je

me fois trompé, que ces yeux charmans, où je viens de lire une fi vive indignation, daignent me parler un plus doux langage! (*Elle lui fourit tendrement.*) Oui, Cidalife, j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter ; mais qu'ils font loin encore de ce fentiment que les miens vous expriment, & que je ne puis parvenir à faire paffer dans votre cœur !

CID. (*Après quelques inftans de filence.*) Vous voulez donc abfolument que j'aime? Eh bien ! cruel ! jouiffez de votre victoire, je vous adore.

CLIT. Ah ! Madame ! ... ma joie me fuffoque ; je ne puis parler. (*Il tombe, en foupirant, fur la gorge de Cidalife, & y refte comme anéanti.*

CID. Les voilà donc encore revenus dans mon cœur ces cruels fentimens qui ont fait jufques ici tout le malheur de ma vie ! Ah ! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre? Hélas! j'ignorois, ou plutôt je cherchois à ignorer la force & la nature du goût qui m'entraînoit vers vous, & peut-être en aurois-je triomphé, fi vous n'euffiez pas cherché à me féduire.

CLIT. (*Avec ardeur.*) C'en eft trop ! je

je ne puis plus tenir à tant de charmes ! Venez, que j'expire, s'il se peut, dans vos bras !

CID. Un moment de grace, Clitandre. Vous me connoissez, & puisqu'enfin je consens à vous livrer mon cœur, vous ne devez pas douter que vous ne soyiez un jour maître de ma personne ; mais laissez-moi m'accoutumer à ma foiblesse, & donnez-moi la consolation de ne pas succomber comme la malheureuse de qui vous venez de me raconter les horreurs.

CLIT. Quoi ! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle ?

CID. Si j'étois assez heureuse pour que vous fussiez mon premier engagement, & que vous connussiez mieux ma façon de penser, vous ne me verriez ni les mêmes scrupules, ni les mêmes craintes ; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf, & de quelque prix que le mien puisse vous paroître aujourd'hui, je tremble que vous ne l'estimiez pas toujours autant que vous paroissez le faire, & que le peu, qu'il vous a coûté, ne vous le rende un jour bien méprisable.

CLIT. Pourriez-vous me soupçonner de penser mal de vous, & doutez-vous

de mon eſtime ? Mais oui, car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit aſſurément flatteur pour moi, ce propos-là.

CID. Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, & la façon dont je me rends...

CLIT. Eh ! comment vouliez-vous ne vous pas rendre ? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui, ce n'eſt cependant pas de ce moment-ci que je le ſçais. Votre confiance en moi; les ſacrifices que vous m'avez faits, ſans que je vous les euſſe demandés, ni que vous-même peut-être cruſſiez m'en faire; la ſorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop ſouvent, ou que je louois devant vous; la crainte que vous aviez que je ne vinſſe pas ici; l'empreſſement avec lequel vous m'y avez toujours cherché; la gaieté que je vous y ai vue; l'humeur qui vous a ſaiſie à l'arrivée de toutes ces femmes; les regards inquiets & troublés qu'en les voyant, vous avez jettés ſur moi; tout enfin ne m'a-t-il pas inſtruit de votre tendreſſe ? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles diſpoſitions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaiſon, moins en garde

par conséquent contre les libertés que je prenois, sûre d'être aimée, pressée également par votre amour & par le mien, vous eussiez pu résister à mon ardeur ? & devez-vous comparer ce qui se passe entre nous, à ce qui s'est passé entre Araminte & moi ? *Il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir ici le Lecteur que pendant que Clitandre parle, il accable Cidalise de caresses fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout-à-fait; mais auxquelles elle ne s'oppose pas non plus à un certain point.*)

CID. (*Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.*) A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie, & la seule chose, que je puisse actuellement avoir quelque plaisir à croire, c'est que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe, car vous ne sçauriez concevoir combien j'ai de peine à me le persuader.

CLIT. Vous ne m'en êtes que plus chere; mais à quelque point que j'approuve votre délicatesse, je serois fâché que vous ne l'employassiez qu'à vous tourmenter.

CID. Hélas ! puis-je être aussi tranquille que vous voudriez que je le fusse,

quand je ſonge qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raiſons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puiſſe me l'excuſer ? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle ſe tait auſſi, mais elle réſiſte.*)

CLIT. En vérité ! Cidaliſe, ce que vous faites eſt de la dernière déraiſon. Vous ne m'aimez donc point ? (*Elle le ſerre tendrement dans ſes bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croie lorſque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendreſſe, & démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer ? Accordez du moins quelque choſe à mes deſirs.

CID. Vous ne ſçaurez ſûrement pas les contenir, & je n'aurai peut être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque choſe, mais preſque rien.*)

CID. Grand Dieu !... me tiendrez-vous parole, & reſpecterez-vous mes craintes ?

CLIT. Oui, puiſqu'enfin je ne puis les bannir de votre eſprit. (*Ici elle conſent à ce qu'il lui a demandé; & comme elle l'a prévu, & eſpéré peut-être, il lui manque de parole. Le Lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.*)

CID. (*Avec assez de majésté pour l'instant.*) Ah ! Monsieur, vous sçavez nos conventions ?

CLIT. Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayons fait aucune ensemble ; mais quittez, de grace, cet air & ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie, que vous conservez encore avec moi, me fait presque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, & je ne sçaurois vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

CID. (*Avec transport.*) Ah ! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse ; & je serois trop heureuse, si je vous en voyois toujours aussi satisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

CLIT. Vous me baisez pourtant sans plaisir, & pendant que mon cœur vole sur vos levres & s'y pénetre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

CID. Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvemens une peinture si infidele ?... Convenez donc que vous êtes bien injuste !

Les transports de Cidalise autorisant en

quelque façon les témérités de Clitandre ; il lui demande des complaisances. Comme, sans être les plus fortes que l'on puisse exiger d'une femme, elles ne laissent pas que d'être singulieres, elle les lui refuse. Il les demande encore ; nouveau refus : il en est piqué, & use d'autorité avec une insolence que l'on peut dire sans exemple, ou qui du moins n'est pas bien commune, & doit apprendre aux femmes à ne pas laisser mettre quelqu'un dans leur lit si légérement.

CID. (*Désesperée.*) Non!... je ne veux pas.... vous m'offensez mortellement! Eh bien! Monsieur, vous voilà!... voilà pourtant comme je puis compter sur vous.

Loin que de si violens reproches le contiennent, & que la résistance de Cidalise, qu'il doit croire très-réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réussit ; car que fera-t-elle, & quelles sont ses ressources ? Ce n'est pas qu'elle ne lui dise qu'il est un impertinent ; mais quand une fois on a pris sur soi d'en être un, il y auroit assez peu de mérite, & moins encore de sûreté peut-être à cesser d'offenser. Il continue donc d'abuser de la supériorité de ses forces, tout indigne que cela est. Ensuite il la regarde en souriant, & d'un air aussi

content que s'il eût fait les plus belles choses du monde, & veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnoiſſance, toute reſpectueuſe qu'elle eſt, eſt aſſez froidement reçue.

CID. (*Outrée, & d'un ton terrible.*) Laiſſez-moi, je vous prie, Monſieur : je ſuis indignée contre vous ; vos procédés ſont odieux.

CLIT. Mais voyez donc quelle eſt votre injuſtice ! Avez-vous pu penſer, je laiſſe même l'amour à part, que comblé des careſſes d'une femme telle que vous, la modération, que vous me preſcriviez, fût en mon pouvoir ? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Ne ſeroit-ce pas à moi à m'offenſer de vous voir me refuſer les complaiſances les plus ordinaires ? Vous êtes trop ſinguliere auſſi.

CID. Cela n'eſt pas douteux ! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'eſt pas là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLIT. Ceſſez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aie été d'aſſez mauvaiſe foi pour vous promettre quelque choſe. Songez que dans les

termes, où nous en ſommes enſemble ; il n'eſt plus poſſible que je vous faſſe des impertinences, & lorſque c'eſt vous qui offenſez l'amour, n'allez pas croire que je bleſſe votre dignité.

CID. (*Bien plus doucement.*) Mais, mon Dieu ! penſez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi ? Vous avez raiſon ! Si ma réſiſtance n'étoit fondée ſur rien, elle ſeroit du dernier ridicule ; mais enfin que les motifs en ſoient pitoyables ou ſenſés, vous m'avez, quoi que vous en diſiez, promis de les reſpecter, & je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLIT. Vous êtes donc bien fachée ? Ah ! revenez dans mes bras ; je meurs d'envie de vous pardonner vos injuſtices ! Venez ! ne vous dérobez pas à ma clémence !

CID. (*En riant.*) En vérité ! vous êtes ſinguliérement ridicule ! Ah ! Clitandre ! je vous ſens bien ! (*Apparemment elle a ici quelques raiſons pour lui parler comme elle fait.*)

CLIT. N'allez-vous pas vous fâcher encore ?

CID. Dans le fond j'aurois dequoi ; mais je vois bien, au train que vous prenez, qu'il faudroit que je ne fisse que cela, & ne fût-ce que pour vous attraper, j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLIT. Pour m'attraper ! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît ?

CID. Est-il donc vrai que je sois si injuste ?

Le Lecteur aura ici la bonté de prendre que c'est à lui qu'on fait cette question. Si par hasard, & ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes ; c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle se garde bien de parler, dans de certaines occasions, d'après de simples probabilités auxquelles il seroit possible qu'elle fût attrapée, & qu'elle ne sçauroit, pour montrer des doutes offensans, être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséqueuce.

Clitandre prouve donc à Cidalise, qui d'abord lui demande pardon, & qui ensuite se fâche très-vivement, qu'elle auroit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisanterie si simple ne devroit pas avoir des suites si sérieuses. Soit qu'il en

ſoit réellemeut piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il eſt certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, & qu'elle eût à ſe plaindre de lui autant que vraiſemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit Clitandre doit à Cidaliſe les plus tendres remercimens, & les lui fait. Comme on ne peut ſuppoſer qu'il y ait parmi nos Lecteurs quelqu'un qui ne ſe ſoit, ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire & d'entendre ces choſes flatteuſes & paſſionnées que ſuggere l'amour reconnoiſſant, ou que dicte quelquefois la néceſſité d'être poli, l'on ſupprimera ce que les deux Amans ſe diſent ici, & l'on oſe croire que le Lecteur a d'autant moins à s'en plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaiſir à compoſer lui-même d'après ſes ſentimens, qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il eſt bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns qui, ne ſçachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on eſt remercié, ne ſeroient pas fâché de pouvoir ici s'en inſtruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuſe, & avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe.

CLIT. (*Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confusion.*) Eh quoi ! charmante Cidalise, voudrez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me rendre heureux ? Je suis coupable sans doute ; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non-seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même dequoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plutôt. (*Elle se tait, soupire, & s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc sur moi vos yeux. Qu'ils me disent, si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas ! je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur ? (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) Ah ! traître !

CLIT. Eh bien ! accablez-moi de tous les reproches imaginables : il n'y en a point sans doute que je ne mérite ; mais encore une fois regardez-moi ! Dites-moi donc, de grace, quelle est l'inquiétude qui vous agite ?

CID. Hélas ! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre.

CLIT. (*Vivement.*) Ah ! ne vous livrez pas à de ſi injuſtes terreurs ! Je vous adore! Rien ne m'a jamais été auſſi cher que vous ; rien ne me le ſera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendreſſe*) Eſt-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidaliſe qu'en l'accablant des plus ardentes careſſes. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas ſa façon de lever les doutes, ceux de nos Lecteurs, à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choſes du monde, & ce qu'ils croiront de plus fait pour raſſurer une femme en pareil cas.

CLIT. Eh ! ingrate ! êtes-vous raſſurée ?

CID. Ah ! Clitandre, quel dommage que je ſçache ſi bien que le deſir n'eſt pas de l'amour !

CLIT. C'eſt-à-dire que vous doutez encore du mien.

CID. (*En ſoupirant.*) Ce doute ſeroit moins déplacé que vous ne ſemblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer : pourtant vous ne les détruiſez pas.

CLIT. En croiriez-vous plus à mes ſermens ?

CID. Cette façon de me parler de votre tendreſſe n'amuſeroit pas tant vos ſens, & flatteroit moins votre vanité ; mais j'avoue que toute trompeuſe qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les tranſports que vous mettez à ſa place.

CLIT. (*Tendrement*) Ah ! comment pouvez-vous un inſtant penſer que je ne goûte pas un plaiſir extrême à vous parler d'un ſentiment qui pénetre mon ame, & qu'à la vivacité, dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la premiere fois de ma vie ?

CID. Non, je vous ai coûté trop peu pour que je ſois auſſi heureuſe que vous me le dites.

CLIT. En vérité ! vous êtes bien peu raiſonnable !

CID. (*En lui baiſant la main avec tranſport.*) Vous ne ſçavez combien je vous aime ! combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous ! combien même je vous hais de m'avoir aimée ſi tard ! & quand je ſonge en effet que ſi vous aviez voulu, je n'aurois pas eu le malheur d'avoir Eraſte, puis-je ne pas vous déteſter de me l'avoir laiſſé prendre ?

CLIT. Eraſte ! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins ?

CID. Non, il le cherchoit encore, & ſi vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'auroit cherché vainement.

CLIT. Ah ! Si je l'avois cru ! Mais comment pouvois-je vous ſuppoſer pour mon amour dans de ſi favorables diſpoſitions, lorſque je vous voyois plus froide & plus réſervée avec moi qu'avec qui que ce fût, & qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié ?

CID. Le deſir de fuir tout engagement, & la crainte que vous ne nuiſiſſiez plus que perſonne à mes réſolutions, furent les premieres cauſes de la froideur que je vous marquai à votre retour ; & la douleur de vous voir reprendre Célimene, lorſque, malgré moi-même, je me flattois que vous n'aimeriez que moi, m'inſpira pour vous une haine ſi violente, que je ne ſçais encore comment elle a pu s'effacer.

CLIT. Je vous avoue que vos ſentimens ne m'ont pas tout-à-fait échappé, & qu'un jour même, ſur un mot que vous dites à l'Opéra, & qui depuis m'a donné bien à rêver....

CID. (*En le baiſant avec fureur.*) Tu

l'entendis, ingrat! & tu n'y répondis pas!

CLIT. Que voulez-vous? Erafte, de qui vous connoiffez les rufes, s'appercevant fans doute de l'impreffion que vous faifiez fur moi, & craignant qu'enfin je ne vous en parlaffe, vint le lendemain, avec le plus grand myftere du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le priffiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, & ce fut cette fauffe confidence qui m'empêcha de vous entendre & de vous répondre, & qui me fit me rengager avec Célimene.

CID. Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne fçauriez concevoir à quel point ce fouvenir m'afflige, ni combien je me méprife d'avoir eu la foibleffe de me livrer au plus perfide de tous les hommes, & à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

CLIT. C'eft comme moi, qui ne fçaurois comprendre comment j'ai pris une Araminte, & dix vilaines bêtes de la même efpece.

CID. Belife, par exemple.

CLIT. Du moins elle eft jolie.

CID. J'en conviens; mais elle eft à tout le monde.

CLIT. Oui, un peu, cela eſt vrai. C'eſt qu'elle a, malheureuſement pour elle, une ſorte de nonchalance dans le caractere, qui l'expoſe à l'inconvénient de ne ſçavoir pas réſiſter ; car elle ſeroit, ſans cela, abſolument ou à peu près comme une autre.

CID. Comment vous engageâtes-vous avec elle ?

CLIT. M'engager ! moi ! Je la pris, à la vérité ; mais ce fut ſans avoir un moment l'intention de la garder. C'étoit tout à la fois la femme de France que je mépriſois le plus, & qui me coûtoit le moins.

CID. Vous la prîtes pourtant.

CLIT. Mais, oui, il le falloit bien. J'allois lui faire une viſite que je lui devois depuis aſſez long-tems. Je ne ſçais comment elle étoit diſpoſée ; mais elle me fit des agaceries, & de ſi vives, que tout le mépris, qu'en ce moment même elle m'inſpiroit, ne m'empêcha pas d'y répondre. Sçavez-vous bien que dans le fond cela eſt horrible ?

CID. Vous croyez rire ; mais je vous aſſure qu'il n'y a rien de plus infâme que de ſe livrer, comme vous faites preſque tous, à toutes les occaſions qui ſe préſentent.

CLIT. Vous ne ſçauriez imaginer auſſi combien nous nous faiſons de reproches de ces honteuſes fragilités, lorſque nous nous trouvons, comme j'avoue que j'étois alors, avec la plus violente paſſion du monde dans le cœur, & pour une femme charmante aſſurément, puiſque c'étoit pour Aſpaſie.

CID. Je ſuis bien ſûre, malgré cela, que Beliſe ne vous en crut que pour elle.

CLIT. Elle eſt vaine, je ſuis ardent; il étoit naturel que dans ce moment-là nous nous trompaſſions tous deux.

CID. Cependant vous adoriez Aſpaſie?

CLIT. Si je l'aimois! A la fureur!

CID. Mais comment accordiez-vous votre tendreſſe pour elle avec les complaiſances que vous aviez pour Beliſe?

CLIT. Oh! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaiſe foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Beliſe, & dans l'inſtant même où elles prenoient le plus vivement ſur moi, vous ne ſçauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, & à quel point j'y ſentois l'empire d'Aſpaſie.

CID. Je le crois. Vous revîtes pourtant Belise ?

CLIT. Oui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle disoit, soupé en petite maison, & elle me demanda en grace de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque tems, & que tous les reproches, que je m'en faisois, ne m'empêcherent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, & qu'alors j'avois réellement besoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas si long-tems absente.

CID. Infidele !... Ah ! laissez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il est nécessaire de sçavoir que Clitandre tourmente toujours Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre ; complaisance de Cidalise. Il faut au reste qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible, & de paroître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se défier de sa constance. Car sans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ici.

Clit. Vous avez de ſingulieres idées d'imaginer que je vous reprocherai d'être ſenſible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimene de ne l'être pas.

Cid. Cela eſt plaiſant ! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

Clit. Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, & vous ne ſçauriez imaginer combien ſur cet article il faut peu croire aux phyſionomies.

Cid. Ai-je l'air d'être ſenſible, moi?

Clit. (*En la regardant avec attention.*) Mais oui ; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet paſſablement.

Cid. Ah ! vous me déſeſpérez. La choſe du monde, que je crains le plus, c'eſt de paſſer pour être ſi tendre. Vous ne ſçavez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur ſenſible ; mais il me ſemble que ce n'eſt que les femmes, qui ont une extrême vivacité, que vous accuſez d'être....

Clit. Non pas les connoiſſeurs, & nous laiſſons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette ſorte de ſenſibilité, & que ſur-tout c'eſt chez

celles qui ont du feu dans les yeux ; une grande vivacité dans leurs actions, & de l'inconsidération dans leur conduite, que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modestie, voilà nos affiches.

CID. Vous deviez bien importuner Célimene ?

CLIT. Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice, soit vanité, la chose du monde, qui lui plaît le plus, est d'inspirer des desirs ; elle jouit du moins des transports de son Amant. D'ailleurs, la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer, & si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir*, elle lui a en échange donné une sorte de volupté qui n'existe, à la vérité, que dans ses idées ; mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous, plus heureuse qu'elle, vous avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

CID. Je ne sçais pourquoi ; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimene que le mien.

CLIT. C'est-à-dire, que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quel,

que point que les idées de Célimene s'enflammassent, & dans quelque volupté qu'elles sçussent la plonger, ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue que les bornes, que la nature lui avoit imposées, ne pouvoient se franchir, elle n'en desiroit pas moins cette jouissance entiere que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens, & mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler, & qui se repandoit dans toutes ses veines, devenoit enfin un supplice pour elle, & je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des desirs si violens, & de ne pouvoir ni les éteindre, ni les satisfaire.

Cid. Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit, je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

Clit. Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puisque c'est une sorte d'Eraste qui m'a banni de son cœur; aussi ne suis je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

Cid. La reprendrez-vous, Clitandre?

CLIT. Comme vous reprendrez Eraste, de qui je doute qu'à quelque égard que ce puisse être, vous ayez été contente.

CID. (*D'un air assez mécontent.*) Ce qui me paroît assez singulier, c'est que vous semblez croire que ce que vous imaginez qu'il est, me le rendoit insupportable : c'est pourtant lui qui m'a quittée.

CLIT. Je n'en suis pas étonné. Ces sortes d'Amans, qui, au reste, ne le sont jamais que par air, après avoir ennuyé beaucoup une femme, finissent toujours par la quitter, & même avec aussi peu d'égards que s'ils n'avoient pas besoin de sa discrétion.

CID. Il faut, aux propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires !

CLIT. N'allez pas croire cela ! Je vous jure que hors Aspasie & vous, il n'y a jamais rien eu de si ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

CID. Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes ?

CLIT. Mais, oui, Comment voulez-vous qu'on fasse ? On est dans le monde, on s'y ennuie, on voit des femmes

qui, de leur côté, ne s'y amusent guere : on est jeune ; la vanité se joint au désœuvrement. Si avoir une femme n'est pas toujours un plaisir, du moins c'est toujours une sorte d'occupation. L'amour, ou ce qu'on appelle ainsi, étant malheureusement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours insensibles à nos soins. D'ailleurs, les transports d'un Amant sont la preuve la plus réelle qu'elles aient de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été désœuvré ; j'ai trouvé des femmes qui n'étoient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de leurs charmes, & voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

CID. Quelle pitié ! Il me semble pourtant que vous m'avez dit plus d'une fois, & cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

CLIT. Je ne l'ai pas du moins été long-tems, & je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment & pourquoi j'ai fait un si pénible & si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, & par la fantaisie de quelques femmes qui alors donnoient le ton, que je devins à la mode. La ré-

putation que mes premieres affaires me firent, m'en attira nécessairement d'autres, & sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles, que leurs vices, encore plus que leurs agrémens, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, & qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise ? La tête me tourna, & si bien, que sans Aspasie, que j'attaquai comme alors j'attaquois toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus, & à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce tems-là si brillant & si ridicule.

CID. Vous vous en croyez donc bien corrigé ?

CLIT. Je le crois peut-être à trop bon marché; mais en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains, & je ne connois de plus digne de finir son ouvrage, que la seule personne qui, à sa place, auroit pu le commencer.

CID. (*En le baisant.*) Ah! Clitandre! (*Il la tourmente.*) Finissez donc! on ne

ſauroit impunément vous remercier de rien.

CLIT. Je ſuis donc bien inſupportable ! (*Nouveaux tranſports de Clitandre; Cidaliſe s'en fâche d'abord, & finit par les partager.*)

CID. (*En le voyant ſourire.*) Ah! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma foibleſſe n'eſt-elle pour vous qu'un ſpectacle riſible ?

CLIT. Je n'aurois jamais cru, je vous l'avoue, que vous euſſiez trouvé dans mes regards dequoi me faire ce reproche ? Tout ce que je ſçais, c'eſt que ſi je trouvois la même expreſſion dans les vôtres, je croirois avoir plus à vous en rendre graces qu'à m'en plaindre.

CID. Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure ! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur; mais ſi vous ſçaviez combien je ſuis vraie, & avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

CLIT. Non, vous ne m'aimez pas, puiſque vous pouvez vous faire ſur moi de pareilles inquiétudes.

CID. (*En le baiſant avec tranſport.*) Je ne t'aime pas ! Ah Dieu !

CLIT. (*En la preſſant dans ſes bras.*)

Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon tour; ſongez que vos craintes me déſeſperent. Jouiſſons tranquillement du bonheur de nous aimer, & que ce ſoit la ſeule choſe qui nous occupe! Oui! vos ſentimens ſeuls peuvent égaler les miens, s'il eſt vrai cependant que je puiſſe jamais vous inſpirer autant d'amour que vous m'en faites ſentir.

CID. Ah! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui ſe pardonne ſes erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, & qui peut-être même n'eſt pas contente de vous voir ſi tranquille ſur l'uſage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de ſon cœur.

CLIT. Quoi! vous voudriez que j'euſſe l'injuſtice?...

CID. Oui! je voudrois que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Eraſte & de Damis, ſans vous faire changer de couleur; que ſi j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fiſſiez pas un moindre crime que ſi j'euſſe cherché à les revoir. Si vous ſçaviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui ſeulement vous avez vécu, me ſont odieuſes, vous vous reprocheriez ſans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLIT. Il feroit peut-être encore moins déraifonnable que dangereux que je leur vouluffe tant de mal d'un bonheur qu'ils ne poffedent plus. Je vous adore ! ne me fouhaitez pas jaloux ! Si vous fçaviez jufques à quel excès cette paffion m'emporteroit, vous ne voudriez pas fans doute m'en trouver fi fufceptible.

CID. Ah ! qu'importe ? Soyez injufte, foupçonneux, emporté. Comblé fans ceffe des preuves de mon amour, ne vous croyez jamais affez aimé. A quelque point que vous portiez la jaloufie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre, toujours plus honnête que Cidalife ne voudroit, croit devoir encore la remercier des preuves de paffion qu'elle lui donne ; mais elle s'oppofe fi férieufement à cette politeffe, qu'il eft forcé de renoncer à fes projets. Il la boude ; elle le baife, le raille fur fa prétention, & ofe même lui foutenir qu'il n'eft pas malheureux, pour fa vanité, qu'elle ne s'y prête pas. Ce propos le choque, il lui foutient que la vanité n'a pas autant de part, qu'elle le penfe, au defir qu'il auroit de lui rendre graces des chofes obligeantes qu'elle vient de lui dire ; & comme elle s'obftine à ne le pas croire, il croit devoir lui prou-

ver qu'il n'a pas de menſonge à ſe reprocher. Enfin elle lui rend juſtice ; mais loin d'en être plus diſpoſée à le laiſſer lui marquer ſa reconnoiſſance comme il le deſireroit, elle l'aſſure que tout ce qu'elle peut eſt de le plaindre. Cette plaiſanterie ne lui plaît pas, & il ſe plaint de la trouver ſi peu complaiſante.

CLIT. Je ne croyois pas, je l'avoue, que l'on pût badiner ſur un malheur tel que le mien. Cela eſt, ſi vous me permettez de vous le dire, d'une barbarie ſans exemple.

CID. Mauvais plaiſant ! J'aurois preſque envie, pour conſoler Araminte du peu de cas que vous aviez fait de ſes charmes, & des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants Chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuſe merci. Elle ſeroit, à ce que je crois, bien étonnée ?

CLIT. Non, elle ne vous croiroit pas, & ſa vanité, en effet, devroit la rendre très-incrédule ſur cet article.

CID. Eh ! Julie ; dites-moi, n'a t-elle pas eu plus à ſe louer de vous qu'Araminte.

CLIT. Ah ! nous revoici à Julie à préſent ? C'eſt-à-dire, que vous voulez abſolument que je l'aie eue ? Je ne crois pourtant pas....

CID. L'avoir eue, ſans doute.

CLIT. Mais quand j'aurois quelque doute là deſſus, il ſeroit mieux placé que vous ne croyez ; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dînée. Eſt ce là dans le fond ce que l'on peut appeller avoir une femme ?

CID. Comment peut-on n'avoir qu'une aprèz-dînée une femme d'une certaine façon ? Julie ! en vérité ! je ne l'aurois jamais cru.

CLIT. Ne la blâmez pas, rien ne ſeroit plus injuſte. Il eût été infame à elle de me garder plus long-tems, & vous-même en conviendrez quand vous ſçaurez de quelle façon les choſes ſe ſont paſſées. Vous vous ſouvenez que l'été de l'année derniere fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai ſeule dans un cabinet dont toutes les jalouſies étoient fermées, de grands rideaux, tirés par-deſſus, y affoibliſſoient encore la lumiere. Elle étoit ſur un ſopha, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un ſim-

ple corset, dont les rubans étoient à-demi dénoués, un jupon fort court étoit ses seuls ajustemens. Sa tête étoit nue, & ses cheveux, ainsi que le reste de sa personne, étoient dans cette sorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce soit, quand, comme chez elle, il est soutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeunesse & les graces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous sçavez combien elle est jolie. Elle m'avoit souvent tenté, & je le lui avois quelquefois dit en passant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de le lui dire encore. L'attitude, dans laquelle je la surprenois, étoit charmante, & je conseillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impressions. Son jupon, surtout, lui couvroit assez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas sans doute; mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la position où elle étoit. Dans l'instant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ses charmes, elle mit la conversation sur l'horrible chaud dont nous

étions accablés depuis quelques jours. Vous ſçavez qu'elle a fait des cours chez Pagny, & quelle donne quelquefois à dîner à quelques illuſtres de l'Académie des Sciences, & il ne vous paroîtra pas ſans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croie ſçavoir parfaitement la Phyſique. Je l'avois ſi ſouvent plaiſantée ſur la fantaiſie qu'elle avoit d'être ſçavante, qu'elle crut devoir ſaiſir une ſi belle occaſion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une diſſertation ſur les effets de la chaleur, & ſur la ſorte d'anéantiſſement où elle nous plonge lorſqu'elle eſt extrême ; ce qu'autant que je puis m'en ſouvenir, elle prétendoit être cauſé par la trop grande diſſipation des eſprits, & par le relâchement des fibres. Je la contredis ; elle s'anima, & ſi bien, qu'elle vint enfin juſques à me ſoutenir que ce jour-là notamment, il n'y avoit point d'homme qui, dans les bras de la femme non-ſeulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne ſe trouvât abſolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à ſon opinion ; cependant, quelque avantage que j'euſſe ſur elle, je me

contentai de lui dire modeſtement que je craignois qu'elle ne ſe trompât. Ma modeſtie & la douceur de mon ton la perſuaderent apparemment que je n'avois, pour n'être pas de ſon avis, aucune bonne raiſon, & que je contrediſois ſimplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fiérement qu'elle étoit ſûre de ce qu'elle avançoit, & que les premiers Phyſiciens du monde penſoient comme elle là-deſſus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'étoit pas impoſſible que l'on fût excellent Phyſicien, & que l'on ſe trompât pourtant ſur cette matiere; qu'il ſe pouvoit que ces grands hommes, ſur l'autorité de qui elle ſe fondoit, n'euſſent décidé que d'après eux-mêmes, & que c'étoit à moi que j'oſois appeller de leur jugement.

Clit. Aſſurément! vous ne pouviez guère jouer à la phyſique de tour plus noir.

Clit. Je devrois bien, par exemple, vous remercier de cela; mais vous ne voudriez peut-être pas?

Cid. Cela eſt a parier: continuez votre hiſtoire.

Clit. Eh bien; Julie, tenant de plus en

en plus à ſon idée, & peut-être ayant fait là-deſſus quelque expérience ſecrette dont elle n'oſoit pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvoit n'en être pas moins la cauſe de ſon opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité qui me choqua, je l'avoue, que s'il y avoit au monde un homme ſur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le ſoutenoit, cet homme-là étoit un phénomene. Jugez combien moi, qui avois depuis plus d'un quart-d'heure, l'honneur d'être ce phénomene, & qui ne m'en croyois guère plus rare, je fus étonné qu'elle priſât tant une choſe dont je faiſois ſi peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuſer contre elle, je lui répondis, toujours avec la même humilité, que je ne croyois pas qu'un homme, qui auroit en lui-même de quoi n'être pas de ſon avis, dût s'en eſtimer beaucoup davantage. Là-deſſus elle me dit, mais d'un air qui me faiſoit aiſément juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de ſi fortes preuves contre ſon ſyſtême, que j'étois comme tous les ignorans, de qui la fantaiſie eſt de diſputer contre l'évidence même, & ſouvent même contre leur ſentiment intérieur. Je lui repréſentai ſur cela qu'il

pouvoit y avoir des miracles ; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les Physiciens pouvoient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite ; jamais je n'ai vu de Philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succéderent bientôt à sa confusion. Sans m'en allarmer, je pris la liberté de lui représenter qu'elle m'avoit forcé, en n'admettant aucune de mes raisons, à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence, & lui prouver que quelque générale que puisse être une regle, on doit toujours y supposer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la Physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout ; que jusques-là je ne prouvois qu'à demi contre son systême, & qu'il lui seroit honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue ; le desir de m'humilier à mon tour ; la singularité de la

chose ; le moment ; la preuve déja offerte, & que les contradictions n'affoiblissoient pas ; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer, l'emporterent sur les scrupules vains qui la retenoient encore. Un soupir assez tendre ; cette rougeur que le desir & l'attente du plaisir font naître, si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur ; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, & qui trahissoient l'air sévere qu'elle avoit pris ; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'instruire, & je ne sçais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même tems que je ne viendrois pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, & revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

CID. Et vous l'en convainquîtes sans doute ?

CLIT. Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement, mais aussi je la désabusai bien.

CID. Oh ! je m'en rapporte à vous.

CLIT. Cela eſt encore bien obligeant, par exemple !

CID. Et ſans prétention; c'eſt peut-être ce que vous ne croirez point.

CLIT. C'eſt du moins ce que j'aurois le plus grand deſir du monde qui ne fût pas. Si par haſard vous vous trompiez ?

CID. Que Julie ſe trompât en décidant affirmativement ce que les circonſtances peuvent rendre les autres, cela étoit tout ſimple ; mais que je m'abuſe en ſentant ce que je ſuis, c'eſt ce qui ne peut pas être. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit, je veux que vous acheviez votre hiſtoire. Je l'ai, je crois, aſſez bien payée, pour que vous ne puiſſiez ſans injuſtice m'en refuſer la fin.

CLIT. Comme, ſi Julie n'eſt pas bonne Phyſicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde ; j'aurois extrêmement deſiré que le cours, que je lui faiſois commencer, ne ſe fût pas borné à ce jour-là, & je la preſſai très-vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoiſſante du ſoin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raiſon contre elle, je l'y aurois ſans doute déterminée, ſi l'amour extrê-

me dont alors elle brûloit pour Cléon, & la crainte que le commerce ſçavant, que je voulois lier avec elle, ne lui fût ſuſpect, ne l'euſſent obligée de me refuſer. Perſuadé cependant qu'après ce qui venoit de ſe paſſer, je retrouverois ſans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'inſiſtai pas juſques à me rendre importun, & nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occaſions que je croyois devoir trouver ſi facilement. Sans avoir avec moi de procédés dont je puſſe me plaindre, elle a ſeulement évité que je ne la trouvaſſe ſeule, tant qu'elle m'a vu pour elle une ſorte d'empreſſement. L'hiver dernier pourtant, malgré toutes ſes précautions, je la rencontrai ſeule chez Lucile, qui n'étoit pas encore rentrée. La ſolitude, où nous nous trouvions, ranima mes deſirs, & l'air contraint qu'elle avoit avec moi, & que j'interprétois mal, les encouragea. Je lui demandai, en ſouriant, ſi par haſard elle n'auroit point de doutes ſur la façon dont le froid opere ſur nous. Elle rougit; je me jettai à ſes genoux, & lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre & de preſſant : elle en fut plus embarraſſée

qu'émue. Les droits qu'elle m'avoit donnés, & dont, par les libertés que j'osois prendre en lui parlant, je ne paroissois que trop me souvenir, loin, comme je m'en flattois, de séduire ses sens, ne faisoient que l'affliger. N'osant, après ce qui s'étoit passé entre nous, s'armer d'une sévérité qui auroit pu me paroître ridicule, & désespérée de la légéreté dont je la traitois, elle se mit à pleurer amérement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détestée, & qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme, est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avois fait, & renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissoient pas espérer, que je crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions au reste ne demeurent jamais sans récompense, & je fus le soir même dédommagé par

Luſcinde du ſacrifice que j'avois fait à Julie.

CID. (*Avec empreſſement.*) Ah ! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'hiſtoire de Luſcinde. C'eſt de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, & je ne puis vous exprimer la joie que je reſſens quand j'imagine qu'il lui eſt arrivé quelque choſe de peu digne de la majeſté de ſentimens dont elle ſe pique.

CLIT. Je veux bien vous faire ce plaiſir ; mais je ne vous conſeille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles hiſtoires, ſur-tout lorſqu'elle excite ſi vivement votre curioſité.

CID. (*Tendrement.*) Vous êtes un cruel homme !

CLIT. Je conviens que j'abuſe un peu du deſir que vous me marquez d'entendre cette hiſtoire, & que dans le fond cela n'eſt pas généreux ; mais je me ſuis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, & vous êtes bien heureuſe que je ne puiſſe pas vous la mettre à plus haut prix.

CID. Eh bien ! ſi demain vous voulez venir paſſer la nuit avec moi, nous verrons.

CLIT. Si je le voudrai! Quoi! vous en doutez? Oui! je coucherai ſûrement demain avec vous, puiſque vous voudrez bien me recevoir dans vos bras; mais vous ſçavez quelle gêne cruelle va ſuccéder à mes tranſports! mes yeux même n'oſeront vous rien dire de ce que je ſens, ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes deſirs, plus irrités que ſatisfaits, ne me trahiront pas? Je me ſens, & ne vous réponds pas de moi, ſi je vous quitte dans la fureur où je ſuis. Songez que nous avons à tromper ſur nos ſentimens des perſonnes fort méchantes & fort éclairées. Eh! comment voulez-vous que je puiſſe diſſimuler les miens, quand je ne pourrai vous regarder ſans la plus vive émotion; que vos yeux ne ſe tourneront pas vers moi, ſans pénétrer juſques à mon ame; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche, ſans deſirer de vous la fermer avec mes lévres; qu'enfin tout, en vous voyant, me rappellera ſans ceſſe les plaiſirs dont vous m'avez comblé, & me jettera dans l'impatience d'une jouiſſance nouvelle? Laiſſez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille, vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que

vous puissiez accorder à mes desirs, il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice !

CID. Eh bien ! sois content !... jouis de toute ma tendresse & des transports que tu m'inspires ! Tu m'apprens, qu'avant toi, je n'ai pas été aimée, & je sens avec plus de plaisir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénetres.... tu accables mon ame !... Mais, sens-tu comme je t'aime ?... je ne me connois plus, je meurs de ton amour & du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre, quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les Amans, n'est pas fait pour intéresser, & que souvent les discours, qui les amusent le plus, sont ceux qu'il seroit le plus difficile de rendre, & qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils se tiennent, & l'on n'y rend les deux Interlocuteurs que lorsque le Lecteur peut, sans se donner la torture, entendre quelque chose à ce qu'ils se disent.

CID. (*Voyant que Clitandre la regarde encore avec des yeux menaçans.*) Ah ! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore ? Ne me re-

gardez pas comme vous faites, je vous en conjure, & s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentimens & des miens.

CLIT. Quel sujet d'inquiétude vous donné-je donc ?

CID. Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, & que vous me plaisez singuliérement, lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer.

CLIT. Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion : je vous proteste que je ne la faisois pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes, & ne pense point du tout que la façon, dont je vous l'exprime, soit de toutes celles, que je pourrois prendre, celle dont vous me devez sçavoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

CID. Vous avez de nous dans le fond une opinion bien singuliere, & je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

CLIT. Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été surpris de ne pas

recevoir de vous des complimens ſur un mérite qui a paru à la reſpectable Araminte digne des plus grands éloges.

CID. Je ſerois étonnée en effet que nous louaſſions les mêmes choſes.

CLIT. Il eſt juſte auſſi de dire que ſans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penſer & la ſienne, vous n'avez pas les mêmes beſoins.

CID. Que je ſerois humiliée s'il vous étoit poſſible de faire entre nous, ſans la plus grande injuſtice, la plus légere comparaiſon !

CLIT. Je ne crois point, par exemple, quelque aiſément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CID. En vérité! c'eſt une odieuſe femme, & j'aime à croire, pour l'honneur de mon ſexe, qu'il y en a peu qui lui reſſemblent.

CLIT. Il y en a de ſon genre, je crois, plus que vous ne penſez, & moins que nous ne diſons.

CID. Mais à propos, vous me devez l'hiſtoire de Luſcinde.

CLIT. Non, toutes réflexions faites, elle vous plairoit peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuſeroit. C'eſt une choſe ſi ſim-

ple, ſi ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'eſt une aventure de carroſſe, de ces choſes que l'on voit tous les jours, une miſere enfin.

CID. N'importe, je veux la ſçavoir.

CLIT. Convenez que vous cherchez encore plus à me diſtraire qu'à vous amuſer.

CID. Soit; mais parlez toujours.

CLIT. Oronte, qui le ſoir même que j'avois rencontré Julie chez Lucile, s'étoit en ſoupant brouillé, je ne ſçais pourquoi, avec Luſcinde, s'en alla ſans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la remeneroit, & qu'en conſéquence elle n'avoit pas fait revenir ſon carroſſe, elle fut auſſi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me propoſa de la remettre chez elle. Nous nous connoiſſions depuis long-tems, & même dans une eſpece d'intervalle elle avoit paru avoir ſur moi quelques vues. Auſſi-tôt que nous fûmes ſeules, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut ſi humiliée de ce qui venoit de ſe paſſer, que je crus qu'étant auſſi ſincérement ſont ami que je l'étois, je ne pouvois me diſpenſer ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle

prît ce parti-là, qu'au reſte je tâchai de lui faire envisager comme le ſeul qu'elle pût prendre en honneur, après le ſanglant affront qu'on lui faiſoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit néceſſaire qu'elle ſe vengeât : mais à quelque point que la colere l'animât, je ne la perſuadai pas d'abord, auſſi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle ſe vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conſeils, me parurent auſſi lui faire aſſez peu d'impreſſion ; cependant le tems preſſoit. Je ſentois que ſi je lui laiſſois le tems de la réflexion, je la perdrois, ou en ſuppoſant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une bruſquerie qui n'avoit, ſelon toute apparence, que quelque jalouſie, ou moins encore peut-être, pour ſujet ; qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des ſoins que je ne me ſouciois pas de lui rendre. Je me ſouvins qu'un jour qu'il étoit queſtion de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaiſantant, qu'elle les trouvoit moins offenſantes que l'indifférence. Mais quelque eſpérance que j'euſſe qu'une impertinence de ma part pourroit la

bleſſer moins que de la part d'un autre ; ce moyen me paroiſſoit un peu violent, & tout preſſé que j'étois qu'elle ſe déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle ſe faiſoit en ne ſe vengeant pas. Soit que le deſir me donnât plus d'éloquence que de coutume, ſoit, comme il n'arrive que trop ſouvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ſes réflexions ne fiſſent qu'ajouter à ſa colere, & que par cette raiſon il me fallût moins pour la perſuader, je la trouvai beaucoup plus diſpoſée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la ſentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des diſcours plus animés que ceux que je lui avois déja tenus, & la preſſai de ne point permettre que je ne réparaſſe que le plus léger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter ſon ſilence en ma faveur, & j'agis en conſéquence. Je lui montrois peu de ſentimens, mais beaucoup d'ardeur, & il n'eſt que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un inſolent, je le ſçavois bien ; qu'elle crieroit, mais

elle ne crioit pas ; & quand elle auroit eu recours à quelque chose de si indécent, mon Cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le desir, (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font, & se feront) devoient me justifier à ses yeux ; qu'au reste, puisque l'un & l'autre m'avoient emporté si loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jusques au bout. Je ne sçais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même tems que je trouvois, comme je lui disois, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuser ; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas senti, par la foiblesse de cette expression, combien la colere, qu'elle avoit contre moi, s'affoiblissoit, mon parti étoit pris & je n'en aurois pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment ; mais quelles que fus-

ſent là-deſſus ſes idées, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

CID. Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

CLIT. Cela eſt vrai, mais elle eſt longue, & j'ai un Cocher qui a un ſi prodigieux uſage du monde, que je ne remene jamais de femme la nuit, qu'il ne ſuppoſe que j'ai des choſes fort intéreſſantes à lui dire, & qu'il ne prenne en conſéquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, ſi je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de ſa part, devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colere, & moi d'un emportement qui devoient néceſſairement la déterminer, la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions ſur la promptitude ſinguliere avec laquelle elle s'étoit vengée, ſoit qu'elle craignît qu'Oronte, naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir remenée, j'étois entré chez elle, nous ne fûmes pas plutôt à ſa porte, qu'elle reprit le ton majeſtueux, & me dit que cela étoit infame, que de ſes jours elle n'iroit en carroſſe avec moi, qu'elle ne m'auroit jamais

mais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vîte ; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guere plus à mon usage qu'au sien, & que j'osois lui jurer qu'elle étoit la premiere avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification, aussi obligeamment tournée, ne lui plairoit pas, & je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préférence que je lui avois donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit, & qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'Opéra, mon carrosse étoit entré dans sa cour ; & je me préparois à la conduire respectueusement chez elle, lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens & les miens ne sçauroient qu'en penser ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colere,

ſans s'expoſer à les inſtruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle ſe perdroit par cette indiſcrétion ; que je lui étois trop ſincérement attaché pour la laiſſer ſe livrer à des mouvemens qui pouvoient avoir de ſi fâcheuſes ſuites ; que d'ailleurs il m'étoit impoſſible de la quitter, ſans lui avoir mille fois demandé pardon à ſes genoux, & ſans avoir, par mon reſpect, tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant ſortir impétueuſement du carroſſe. Je la retins, & paroiſſant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne ſouffrirois pas qu'elle ſe perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvemens pour ſe réhabiliter un peu dans mon eſprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort long-tems ſans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut laſſe de feindre de la colere, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet ; que le deſir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de deſcendre avec elle, que le deſir de ménager ſa réputation; mais qu'elle ſçauroit ſe dérober à mes inſolentes entrepriſes, & qu'elle ne me parleroit qu'en préſence de ſes femmes. Eh bien ! Mada-

me, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez. Quoique cette courte réponse & la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisois, & elle me répondit courageusement : Nous verrons ! Eh bien ! Madame, repliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appellant Marquise la plus familiérement du monde, & pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui serrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh ! tant qu'il vous plaira, Monsieur le Comte, me dit-elle tout-bas ; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. En honneur ! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scene qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fisse un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoissez, & qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y prome-

ner avec une ſorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuieroit bientôt, je ne m'y oppoſai pas, & debout, les yeux baiſſés, dans un morne ſilence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'aſſeoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & tout-à-fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureuſement. Je ne l'y vis pas plutôt, que je courus me jetter à ſes genoux. Elle me repouſſa d'abord avec aſſez de violence ; mais enfin je ſaiſis la main cruelle qui me repouſſoit, l'accablai des baiſers les plus ardens. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts, dont, tout exagérés qu'ils étoient, je ſentis aiſément la molleſſe. J'oſai alors la ſerrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuſe tendreſſe de l'amour qu'avec la bruſque pétulance du deſir. Quoique je ne cruſſe pas avoir à la ramener de bien loin, & que ſa colere m'eût peu allarmé, je ne pouvois, après le manque de reſpect dont elle ſe plaignoit, & qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire auſſi fâchée qu'elle affectoit de l'être, ſans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas,

mais elle me plaisoit, & quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence, que je lui avois faite, de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité & les graces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorois encore à certain égards, & je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuser son crime qu'en rejettant sur elle la moitié ; mais quoique je sçusse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartois mais d'une main qui paroissoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne sçais si la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colere, elle ne pensoit pas à ce que je faisois ; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément dequoi louer ce qui s'offroit à mes yeux, mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges, l'impression que

j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect, dont je me vantois pour elle, avec mes emportemens, & qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même; mais elle crut apparemment que je le sentois aussi-bien qu'elle, & qu'il seroit inutile de me le dire, ou mes transports, auxquels je joignois de tems en tems toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, & peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paroissant toujours me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prieres cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard, & quoique je n'eusse pas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions & pour m'encourager à en profiter; je voulois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, & je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur, & comme je m'en étois douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colere. Ce moment de bonté de sa

part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre, & ne l'en pressai pas vainement. Ah ! laissez-moi, Monsieur, me disoit-elle assez tendrement, & s'il se peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fussent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, & je pris la liberté de lui demander si c'étoit ainsi qu'elle pardonnoit. Un sourire, plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même, fut toute sa réponse, & vous n'aurez pas de peine à déviner comment je remerciai sa bouche de ce souris. Elle s'attendoit si peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le tems de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur, que je lui ravissois, & que j'en jouis aussi délicieusément que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois, (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avoient été négligées) n'étoit pourtant pas sans contradiction. Si de tems en tems j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde, plus souvent même elle sçavoit me prouver que je ne lui faisois que vio-

lence ; & quoique je sentisse que le desir étoit en elle plus vrai que la colere, cette alternative me blessoit. Cependant comment le lui dire, sans lui rendre une liberté dont elle auroit pu abuser contre moi ? Il auroit fallu essuyer de nouveaux reproches, me jetter dans de nouvelles justifications, & perdre dans ces miseres un tems que je pouvois mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen, que j'eusse pour triompher de son entêtement, étoit de m'entêter à mon tour, & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussi-tôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards, & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter, & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, & convaincu que j'avois porté les égards bien au-delà de ce que la situation l'exigeoit, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discus-

ſion, & m'en trouvai parfaitement bien. Il eſt vrai que Luſcinde me fit ſentir d'abord qu'elle ſe croyoit encore offenſée; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître, oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte, & quelle ne m'aimoit pas, & trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CID. Comment, traître! vous m'aviez dit que cette hiſtoire ne m'amuſeroit pas? & je la trouve délicieuſe!

CLIT. Dans le fond elle n'eſt pas abſolument mauvaiſe. Je penſe pourtant que Luſcinde la trouveroit déteſtable, & voilà comme on ne plaît pas à tout le monde; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CID. Non.

CLIT. Comment non.

CID. D'ailleurs, elle n'eſt pas finie, cette hiſtoire, & je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance; encore pourrois-je voir ſi vous ne m'en deviez plus rien.

CLIT. Mais ſi je ne veux par la finir, moi?

CID. Je doute que j'y perdiſſe beaucoup, & que vous ne m'ayez pas ra-

conté ce qu'elle a de plus intéressant.

CLIT. Eh bien ! par exemple, vous vous trompez. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reste qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CID. Ne me parlez pas comme cela, car sérieusement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh ! pour cela non, vous ne m'attrapperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

CLIT. Ah ! cela est beau ! voilà d'agréables procédés !

CID. Je suis fâchée qu'ils vous déplaisent ; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au lieu de me tourmenter comme vous faites, & d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finissez-vous cette histoire ?

CLIT. Allons, je le veux bien, puisqu'enfin il en faut passer par-là. Vous croyez peut-être que je ne suis si doux que parceque cela m'est plus commode que de m'obstiner contre vous ? Il est pourtant réel....

CID. Oh ! mon Dieu ! je vous rends là-dessus toute la justice possible.

CLIT. C'est que je ne voudrois pas que vous crussiez....

CID. Eh non ! je ne crois rien à votre désavantage, soyez tranquille.... En vérité ! je vous dispensois des preuves. Eh bien ! je suis convaincue, aurai-je enfin le reste de l'histoire ?

CLIT. Les torts se trouvant assez également partagés entre Luscinde & moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de justice, me dire encore que j'étois un impertinent, elle ne fut pas plutôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger, qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande confusion. Je sentis que dans le premier moment ce ne seroit point par des transports que je la tirerois d'un état si désagréable, & je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle se faisoit, qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, & en lui représenant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des scenes particulieres ; mais que quand il s'oublioit assez pour en faire de publiques & pour ne rien respecter, il étoit impossible de lui passer des éclats si scandaleux, & que j'osois assurer que, depuis que j'étois dans le monde, je n'avois rien vu d'aussi déplacé que la scene

de ce ſoir-là, & qu'elle étoit la ſeule qui eût pu ſi long-tems garder un Amant qui ne ſçavoit exprimer ſon amour que par les jalouſies les plus injurieuſes & les plus violens procédés. Ce diſcours produiſit ſur elle l'effet que j'en avois eſpéré. Elle reprit feu, convint que j'avois raiſon, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoiſſez, & ne fut plus ſurpriſe que d'avoir attendu ſi tard à ſe venger d'un Amant ſi incommode & ſi peu reſpectueux. A meſure qu'elle ceſſoit de ſe trouver ſi coupable, je devenois, comme de raiſon, fort innocent à ſes yeux. Le zèle ardent qu'elle me voyoit pour ſes intérêts ; je ne ſçais quelles comparaiſons elle s'aviſa de faire entre Oronte & moi, & qu'en ce moment elle tournoit à mon avantage ; une ſorte de goût que peut-être elle prit ſubitement pour moi, la forcerent enfin à prendre ce ton tendre & familier que je lui avois juſques-là vainement deſiré. J'y répondis de la façon qui pouvoit l'encourager le plus, & quoiqu'à dire la vérité, ce ne fût point par le ſentiment que dans cette converſation je brillaſſe le plus, elle trouva que j'étois l'homme de mon ſiecle qui avoit

ſe plus de délicateſſe, & même s'étonna fort de ne s'en être pas apperçue plutôt. Ce qui lui avoit paru, avec quelque ſorte de raiſon, la plus énorme des inſolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témérirés dont l'Amant le plus reſpectueux ne peut pas toujours ſe défendre; un de ces momens malheureux où l'on eſt emporté malgré ſoi-même, & qu'il eſt impoſſible qu'une femme ne pardonne pas lorſque c'eſt par l'amour, & non par le deſir qu'on eſt entraîné. Quoique tous ces propos m'aſſuraſſent ſuffiſamment de ma grace, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuoſité de ma paſſion m'avoit forcé de me priver, & que, pour effacer juſques aux plus legeres traces de mon impertinence, nous ſuiviſſions toutes les progreſſions que notre affaire auroit eues, ſi nous euſſions eu le tems de la filer. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venois de faire, & fut ſuivi de toutes les petites faveurs qui pouvoient le confirmer. Celles-là en amenerent d'autres; elle ne m'oppoſa de réſiſtance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaiſirs.

L'amour entroit, à la vérité, dans tout cela pour aſſez peu de choſe ; mais nous fûmes long-tems ſans nous appercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choſes charmantes ; que peu de femmes en raſſemblent tant ; qu'elle ſoit vive, ſenſible, & qu'elle ait pour un Amant, ou l'à-peu-près de cela, mille graces, toutes plus piquantes les unes que les autres, je ne ſçais par quel caprice de goût elle me paroiſſoit plus faite pour amuſer un homme quelque tems, que pour le fixer. Nous ne nous en appercevons peut-être pas ; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs* & *principes* ſoit décrédité, nous en voulons encore. Je n'avois donc nulle envie de la garder, à moins que (comme j'ai, lorſque je n'aime point, on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne ſe fût arrangée de façon qu'Oronte, ou même quelque autre ne m'eût ſauvé auprès d'elle l'embarras de la repréſentation, & ne m'eût permis de reſter dans la foule. Quoique je ne déſeſperaſſe pas de l'amener ſur cet article à un accommodement, elle me diſoit des choſes ſi tendres, & prenoit ſi ſérieuſement pour l'avenir de ſi grandes meſures, que je ne ſça-

vois comment lui expoſer un projet qui prouvoit ſi peu de ſentiment & même d'eſtime. Ce n'étoit pas qu'il ne me fût aiſé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeoit ; mais je ne voulois pas avoir avec elle le mauvais procédé de la faire rompre avec un homme qui étoit du moins fort néceſſaire à ſa vanité, lorſque je ne voulois pas le remplacer. Je ne me preſſai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet inſtant j'avois beſoin qu'elle reſtât, & qui, en excuſant ſon ardeur, la faiſoit ſe livrer à la mienne ſans crainte, & même ſans ſcrupule. Quelque vive que fût entre nous la converſation, j'étois aſſuré qu'elle ne ſe ſoutiendroit pas toujours ſur le ton où nous l'avions commencée, & je crus, pour lui expoſer mes intentions, devoir attendre qu'elle vînt à languir. Auſſi-tôt que ce moment que, malgré les plaiſirs que je goûtois, j'attendois avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du déſeſpoir où ſeroit Oronte de perdre, & par ſa ſeule faute, la ſeule femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda ſi je croyois qu'il y fût ſi ſenſible, & je lui répondis affirmativement que je ne doutois

pas qu'il n'en mourût de douleur. Ce ſera donc par vanité reprit-elle ; car à ſa façon de ſe conduire, il ne ſe peut pas que je lui ſuppoſe un autre ſentiment. Oh ! pour fort amoureux, repliquai-je, il eſt impoſſible que vous ne conveniez pas qu'il l'eſt. Là-deſſus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avoit fait pour lui prouver qu'il avoit pour elle tout l'amour qu'il eſt poſſible de ſentir, & en avouant qu'il avoit des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avoit aucun qu'elle pût imputer à l'indifférence ; que depuis quatre ans qu'il l'adoroit, elle n'avoit à lui reprocher que des jalouſies, à la vérité fort dures, fort offenſantes, & qu'elle avoit raiſon de vouloir punir, mais qui n'étoient en lui un crime ſingulier que par leur emportement & leur continuité, puiſque tout Amant en eſt coupable plus ou moins. Dans l'inſtant, où j'avois commencé à lui parler d'Oronte, j'avois vu ſes ſourcils ſe froncer, & ſon viſage devenir ſévere, comme ſi elle eût voulu par là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaiſoit; mais lorſque j'eus commencé à m'étendre ſur l'amour qu'il avoit

avoit pour elle, & ſur-tout ce qu'il avoit fait pour lui prouver à quel point elle lui étoit chere, elle prit inſenſiblement, malgré elle, l'air de l'intérêt, ſe mit à rêver profondément, à ſoupirer de même, & enfin il lui fut impoſſible de retenir ſes larmes au portrait, qu'en la ſuppliant de l'oublier, je lui fis de ſa tendreſſe & de ſes agrémens, & de pouvoir comprendre comment elle avoit pu lui faire un moment l'injuſtice de ne s'en pas croire adorée.

CID. En vérité ! vous êtes ſinguliérement méchant !

CLIT. Que vouliez-vous donc que je fiſſe ? Que je la gardaſſe ?

CID. Non, mais que vous ne la priſſiez pas.

CLIT. J'aurois mieux fait ſans doute ; mais ſans compter qu'elle eſt aſſez bien pour qu'on puiſſe être tenté de l'avoir, j'avois à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étois aimé d'Aſpaſie, avoit indécemment fait tout ſon poſſible pour me ſupplanter. Je m'étois bien promis de ne pas manquer la premiere occaſion qui ſe préſenteroit de lui en marquer ma reconnoiſſance, & je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant ſa Maîtreſſe, après ce que j'en avois fait.

CID. Rien n'étoit assurément ni plus judicieux, ni plus équitable.

CLIT. Mais, oui : c'étoit, je crois, le seul parti qu'il y eût à prendre. Mes discours cependant embarrassoient Luscinde, d'autant plus qu'en lui exagérant les charmes & la tendresse d'Oronte, je lui parlois avec feu de mes sentimens. Je vis avec un secret plaisir qu'il s'en falloit peu qu'elle ne crût, & l'aimer à la folie, & me haïr fort raisonnablement. Je ne me fus pas plutôt apperçu de l'un & de l'autre, que je me mis en devoir de reprendre avec elle des libertés, qui, par notre dernier arrangement, devenoient entre nous tout-à-fait simples ; mais dont, par la nouvelle révolution que son cœur venoit d'éprouver, il étoit impossible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adresse qu'elle cherchât à me dérober son trouble, ses remords, ses nouveaux vœux, & la répugnance avec laquelle elle se livroit encore à des transports, qui, quelques instans auparavant, prenoient tant sur son ame, elle m'inspiroit trop peu d'amour, & j'ai trop d'usage de ces sortes de choses pour qu'elle pût me tromper sur ses mouvemens. Elle ne répondoit plus, soit à mes caresses, soit à mes protestations, que par ce sourire faux &

cette complaiſance froide & forcée que l'on a pour un Amant qui ne plaît plus, & à qui l'on n'oſe le dire. Muette, les yeux baiſſés, ſe refuſant même, lorſqu'elle ſembloit ſe prêter toute entiere à ce même objet qu'elle venoit d'oublier ſi parfaitement; non, jamais je n'ai vû l'humeur & le dégoût ſe peindre avec ſi peu de ménagement & tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaiſir, & je fus ſur le point d'être aſſez injuſte, pour la gronder le plus vivement du monde, de me faire eſſuyer des humiliations que je m'étois moi-même cherchées. Heureuſement pour elle & pour moi, ce mouvement de fatuité ne fut pas long, & loin de m'aveugler ſur la ſorte de chaleur qu'il rendoit à mes ſens, & de le prendre pour de l'amour, je ſçus m'en rendre le maître, & me voir tel que j'étois. Ne pouvant ſortir, que par des reproches, de l'embarras où je m'étois mis, je les fis du moins décens & modérés, & j'eus tout le ſoin poſſible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoiſonnât. J'avois raiſon, car j'avois aſſurément plus de tort qu'elle, qui auroit borné tout ſon reſſentiment contre Oronte à ſe plaindre de lui avec moi, & tout au plus à de

ſimples projets de vengeance, ſi je n'euſſe pas abuſé contre elle de l'état violent où elle ſe trouvoit, & que je ne lui euſſe pas arraché des faveurs qu'elle n'eut peut être jamais ſongé d'elle même à m'accorder. Ce fut donc ſans fiel & ſans amertume que je me plaignis qu'elle s'étoit trompée ſur ſon cœur, lorſqu'elle avoit cru que je lui faiſois oublier Oronte. Un regard & un ſoupir, qui m'apprirent combien en effet elle ſe reprochoit de l'avoir cru, furent toute ſa réponſe. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête & de flatteur à une femme par qui l'on eſt quitté, & l'aſſurai que j'étois d'autant moins ſurpris du malheur qui m'arrivoit avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, elle m'avoit fait ſentir combien elle tenoit encore à l'homme qu'elle ſembloit me ſacrifier. J'ajoutai qu'il me ſeroit, s'il ſe pouvoit pourtant, plus cruel encore de la poſſéder malgré elle-même, qu'il ne m'auroit été doux de la tenir de ſon cœur; que quelque choſe que j'en puſſe ſouffrir, je devois ceſſer de me croire des droits de l'inſtant où elle ne les avouoit plus, & que j'aimois mieux n'avoir auprès d'elle que le ſtérile nom d'ami, que de conſerver malgré elle le titre d'Amant, lorſ-

qu'il ne pourroit ſervir qu'à faire le malheur de ſa vie.

Que quelques femmes ſont ſingulieres ! Il eſt certain qu'après ce qui venoit de ſe paſſer entre nous deux, & dans la ſituation où elle ſe trouvoit, il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettois de ceſſer de m'aimer. J'aurois naturellement dû en attendre des remerciemens; mais elle ſentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je ſemblois faire à ſes charmes, que le ſacrifice que je faiſois à ſes ſentimens, & ſi elle eût la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eut pas celle de me diſſimuler le mécontentement de ſon amour-propre. Je ne ſçus, pendant quelque tems, ſi je paroîtrois l'avoir remarqué, ou ſi je continuerois à ſuivre mon objet; mais la reflexion, que je fis que tout ce que je lui dirois ſur cela ne feroit qu'allonger cette ſçene, & que cru amoureux ou indifférent, elle n'en retourneroit pas moins à ſon premier goût, me détermina pour le ſecond parti. Après quelques tergiverſations, de vengeur je devins confident. Ce ſecond rôle ne flattoit pas autant ma vanité que le premier, mais comme il me convenoit davantage, ce fut ſans aucun chagrin que

je vis Luſcinde paſſer, vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruelle froideur. Quelle révolution!

Mais, ô cruel Amour! ce ſont-là de tes coups!

Luſcinde enfin, pouſſa l'indifférence ſi loin, & prit en même tems une ſi grande confiance en mon amitié, qu'elle ne craignit pas de me conſulter ſur ce qu'elle avoit à faire. Je lui répondis avec le même ſang froid que d'abord que je voulois bien me ſacrifier, rien n'étoit moins embarraſſant que ſon affaire; que je me flattois qu'elle me rendoit aſſez de juſtice pour ne pas douter de ma diſcrétion; mais que comme il ſe pouvoit qu'Oronte, qui véritablement eſt d'une jalouſie à déſeſpérer, apprît que j'avois paſſé la nuit chez elle, & qu'il ne s'en tourmentât ſi l'on paroiſſoit vouloir le lui cacher, j'irois ce matin-là même le gronder ſur ſes caprices, & lui dire que j'avois vainement employé la plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui propoſois, & me promit une amitié éternelle.

CID. Cela eſt aſſurément bien beau de part & d'autre, & cette affaire ne pouvoit pas plus noblement ſe terminer.

CLIT. Se terminer! Oh! elle ne l'eſt pas encore.

Cid. Quoi ! lui arriva-t-il encore de changer d'avis ? En vérité ! je le voudrois.

Clit. Oh ! que non ! Ce que j'ai encore à vous dire, eſt d'une bien plus grande beauté ; mais tout admirable que cela eſt, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'inſtant que j'allois quitter Luſcinde, & que nous ne nous faiſions plus que de très-foibles proteſtations d'amitié, il me parut plaiſant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle brûloit pour Oronte. Cette idée me parut à moi même ſi ſinguliere, & ſi peu faite pour réuſſir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je pouſſai de profonds ſoupirs, levai au Ciel des yeux d'une triſteſſe à faire pleurer. Comme emporté par la force des mouvemens qui m'agitoient, je me précipitai à ſes genoux, & n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvoit lui prouver que j'étois accablé du ſacrifice qu'elle me forçoit de lui faire, & ne craignis même pas d'ajouter qu'il étoit aſſez vraiſemblable que je n'y ſurvivrois pas. Quand il auroit été poſſible que de

ſi grandes plaintes ne l'euſſent pas émue,
ſon amour-propre avoit été trop piqué
de la facilité, avec laquelle je m'étois
détaché d'elle, pour qu'il ne fût pas in-
finiment ſenſible à mon retour. Elle me
pria donc bien ſérieuſement de continuer
de vivre. Je la conjurai à mon tour, s'il
étoit vrai qu'elle s'intéreſsât à ma vie,
de me recevoir encore une fois dans ſes
bras. Cette propoſition parut l'étonner;
mais à ſes regards je jugeai qu'elle ne
la trouvoit pas ſi abſurde, & même
qu'elle ne m'en ſçavoit pas abſolument
mauvais gré. Il ſe pouvoit auſſi que la
néceſſité de me ménager, & la crainte
que je ne me vengeaſſe de ſes refus par
quelque malhonnête indiſcrétion, en-
traſſent pour beaucoup dans la douceur
avec laquelle elle la recevoit. Quoi qu'il
en ſoit, elle me répondit ſeulement,
avec toute la bonté que je pouvois at-
tendre d'une amie ſincere, que mes re-
grets n'en ſeroient que plus cruels, &
que ſi j'étois ſage, je devrois bien plus
ſonger à éteindre mon amour qu'à cher-
cher à le rallumer. Je convins qu'elle
avoit raiſon; mais je n'en inſiſtai pas
moins, & le caprice, la crainte & la va-
nité lui tenant lieu de tendreſſe, & mê-
me de compaſſion : Au moins, Clitan-
dre, me dit-elle en ſe préparant à me

ſecourir, ſouvenez-vous que c'eſt vous qui le voulez ; & ſi ma complaiſance pour vous produit l'effet que j'en crains, ne ſoyez pas aſſez injuſte pour m'en rendre reſponſable. Croyant alors m'avoir ſuffiſamment averti, elle ſe livra d'aſſez bonne grace à mes empreſſemens. Je vous avouerois bien une noirceur que je lui fis; mais c'eſt que je crains qu'elle ne vous paroiſſe trop forte. Dans le fond ce n'eſt pourtant qu'une expérience, & il n'eſt pas défendu d'en faire.

CID. Au contraire, elles ne peuvent qu'être utiles, & d'ailleurs c'eſt le goût d'aujourd'hui.

CLIT. C'étoit, ainſi que vous avez pu le juger par mon récit, non ſeulement ſans amour, mais même avec d'aſſez foibles deſirs que je l'avois priée de m'accorder une derniere preuve de ſon amitié. Il étoit par conſéquent tout ſimple que je ne fuſſe pas ému à un certain point. Son cœur n'étoit pas, non plus dans une diſpoſition plus favorable que le mien, & nous commençâmes tous deux cet entretien, ſans apporter à ce que nous diſions une attention aſſez marquée pour que nous ne puſſions pas voltiger ſur d'autres objets. Nous reſtâmes aſſez long-tems tous deux dans cette ſorte d'indifféren-

ce. Enfin il me parut qu'elle commençoit à ne plus voir les choses avec tant de désintéressement. Ce n'étoit pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avoit promis ; mais apparemment elle s'amusoit davantage. Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment, autant que bien des gens le prétendent ; & pour m'éclairer sur cela, dans l'instant que Luscinde sembloit avoir oublié toute la nature, ou ne plus exister que pour moi. Ah ! Madame, m'écriai-je, pourquoi faut-il que dans des momens si doux je ne puisse perdre le souvenir de mon rival ? ou pourquoi du moins ne puis-je vous le faire oublier ? Car enfin je ne le vois que trop, l'heureux Oronte peut seul vous occuper. Désespérée de vous voir dans mes bras, vous n'aspirez qu'au bonheur de vous retrouver dans les siens, & ce seroit en vain que je me flatterois de le bannir un seul instant de votre cœur.

Non, Clitandre, me répondit-elle courageusement, vous ne vous abusez pas, je l'adore.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en faisant à Oronte une si tendre déclaration, elle m'accabloit des plus ardentes caresses, & me donna même les

plus fortes preuves de ſenſibilité qu'en ce moment-là je puſſe attendre d'elle.

CID. Et vous avez conclu de cette épreuve ſi honnête....

CLIT. Que les femmes diſent plus vrai que nous ne croyons, quand elles affirment que les plaiſirs les plus vifs ne font point oublier à une femme, qui penſe avec une certaine délicateſſe, l'objet dont elle a le cœur rempli, & que quand ce n'eſt pas lui qui les lui procure, il n'en eſt pas moins celui à qui elle voudroit toujours les devoir; ah! c'eſt une choſe bien vraie que celle-là! mais, pour en être convaincu, j'avois réellement beſoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

CID. Ah! ſcélérat!

CLIT. Pourquoi donc? Que peut-on faire de mieux que de chercher à ſe guérir de ſes préjugés, & ſur-tout de ceux auxquels les autres peuvent perdre? Au reſte, pour ceſſer de vous parler de Luſcinde, je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la ſeule à qui j'aie raconté cette hiſtoire. Je forçai Oronte à s'avouer coupable, & l'envoyai aux pieds de Luſcinde lui demander pardon de ſes injuſtices. J'intercédai même pour lui, & j'eus la gloire de voir mettre dans le traité,

qu'ils conclurent entre eux, que c'étoit à ma ſeule conſidération qu'on lui accordoit la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaiſir, & je n'y ai depuis jamais ſongé ſans rire.

CID. Et moi, je ne vous entends pas ſans trembler. Vous me paroiſſez avec les femmes d'un libertinage & d'une mauvaiſe foi qui me donnent les plus vives terreurs, & qui me font cruellement repentir de ma foibleſſe pour vous.

CLIT. Je ne vous conterai plus d'hiſtoires, puiſque le ſeul uſage, que vous ſçachiez en faire, eſt de vous tourmenter; & pour vous faire mettre des bornes à vos craintes, j'en mettrai déſormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer, & avec la vérité la plus exacte, c'eſt que je ſuis naturellement fidele, & que vous ſerez, j'oſe vous le dire, étonnée de ma régularité.

CID. Hélas! Dieu le veuille! (*Elle fait ſonner ſa pendule*) Déja ſept heures!

CLIT. Pour moi, je ne me leve ordinairement qu'à dix, & je doute que ce ſoit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'il ne ſe peut pas que je vous quitte ſans vous avoir bien raſſurée.

CID. (*Sortant de ſon lit.*) Et moi,

jė vous proteste que je sonnerai plutôt Justine que de souffrir que vous me tourmentiez davantage.

CLIT. Ah! sans doute! cela seroit beau! Croyez-moi, venez vous recoucher.

CID. Et mon lit? Vous m'avez promis de le refaire.

CLIT. Volontiers. Je puis dire, sans trop me vanter, que Justine, toute fameuse qu'elle est, ne fait pas un lit mieux que moi. (*Ils refont le lit.*)

CID. Hélas! tant mieux! Je n'eus jamais plus besoin d'être bien couchée.

CLIT. C'est-à-dire, qu'on ne pourra vous faire sa cour qu'un peu tard?

CID. Oh! très-tard, en effet. Et je vous défends de plus de parler à aucune des femmes qui sont ici, à Luscinde sur-tout, que je ne sois levée.

CLIT. Je ne vois pas pourquoi elle vous paroît plus à craindre qu'une autre; mais ce dont je suis convaincu, c'est que je serois pour elle moins dangereux que personne, & que depuis notre aventure elle a pensé sur moi absolument comme Julie, quoique j'aie plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi sur le ton de liberté qui auroit à la fois convenu aux desirs qu'elle m'inspiroit, & au peu d'amour que j'avois pour elle.

CID. Il eſt en effet aſſez ſingulier qu'elle ne ſe ſoit pas prêtée à des vues ſi raiſonnables.

CLIT. Mais oui : cela eſt peut-être plus extraordinaire que vous ne penſez. Eh bien ! que dites-vous de votre lit?

CID. Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je ſuis bien ſurpriſe de vous trouver ce talent !

CLIT. Il ne vous paroît peut-être rien ; mais je vous jure que juſques à un certain âge, il y en a peu qui ſoient auſſi néceſſaires que celui-là.

CID. Vous avez beau le vanter ! je vous jure que je ne vous en eſtime pas davantage.

CLIT. Je trouve, à ce que vous me dites-là, aſſez peu de reconnoiſſance, & je ne ſçais ſi, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me ſeroit pas permis de gâter un ouvrage dont on me ſçait ſi peu de gré.

CID. Ah ! cela ſeroit horrible lorſque, ſi vous l'aviez voulu, j'aurois été, ſans vous avoir la plus légere obligation, on ne peut pas mieux couchée.

CLIT. Vous m'avez inſulté !

CID. Eh bien ! je veux pouſſer l'injure juſqu'au bout ; je ne vous crains pas.

CLIT. Je trouve à cela, ſi vous me permettez de vous le dire, plus de cou-

rage que de prudence ; mais ne ſeroit-ce pas pour avoir le plaiſir d'être vaincue, que vous me défieriez.

CID. Non pas abſolument ; mais ſeroit-il bien vrai que ma ſécurité fût ſi déplacée ?

CLIT. Je me flattois de vous avoir corrigée de ces doutes-là, par exemple.

CID. En vérité ! s'il faut vous parler ſérieuſement, je n'en ai pas.

CLIT. Cela ne ſeroit-il point un peu obſcur ? Me rendez-vous juſtice, me faites-vous injure ? Ah ! ce doute me tourmente trop pour me le laiſſer. (*Il ſe venge.*)

CID. Ah ! Clitandre, je vous demande pardon.

CLIT. Il eſt bien tems !

CID. En vérité ! vous êtes bien vain !... Un lit, qui étoit le mieux fait du monde.... Vous êtes réellement inſupportable !

CLIT. Trouvez-vous ?...

Le Lecteur ne doit pas conclure de ce que lui dit Cidaliſe, que c'eſt ſérieuſement qu'elle le gronde. Il eſt vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (Eh ! qui n'en auroit pas à ſa place ?) Mais il eſt pour le moins tout auſſi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.

CID. Vous en irez-vous, à préſent ?

Clit. Si vous le voulez abſolument, il le faut bien; mais je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas on ne m'a jamais renvoyé de ſi bonne heure.

Cid. Celà ſe peut ; mais, de grace, allez-vous en. (*Il ouvre la porte.*)

Cid. Ah! Clitandre, bien doucement, je vous prie.

Clit. Un autre talent que j'ai, c'eſt d'ouvrir une porte plus doucement que perſonne, & de marcher avec une légéreté incompréhenſible.

Cid. Hélas! vous n'avez que trop de talens, & ſi cela dépendoit de moi, je donnerois volontiers ceux des vôtres, dont vous faites peut être le plus de cas, pour la certitude que vous me ſerez fidele.

Clit. Oh! ſans doute, vous feriez là un beau marché! Allez, mon Ange, je vous la donnerai à moins de frais. (*Il lui baiſe tendrement la main.*) Adieu, puiſſiez-vous, s'il ſe peut, m'aimer autant que vous êtes aimée vous-même! (*Elle ne lui répond qu'en lui prouvant qu'elle l'aime. Ils ſe ſéparent.*

Fin du premier Tome.

